



WILHELM VON HUMBOLDT

d'après une idée de

JOHANN WOLFGANG VON GOETHE

**INSTRUCTIONS POUR LA RÉALISATION
D'UNE CARTE GÉNÉRALE DES LANGUES**

Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues

Nous appliquons ici la plupart des rectifications orthographiques de la dernière réforme de l'Académie (JO du 6 décembre 1990).

Collection Versions françaises

*Wilhelm von Humboldt,
d'après une idée de
Johann Wolfgang von Goethe*

Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues

*Édition et présentation de David Blankenstein, Julien Cavero,
Mandana Covindassamy et Sandrine Maufroy*

RUED'ULM

Illustration de couverture :

Henri de Brackeleer, Le Géographe, 1871

© musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles / Photo : photo d'art Speltdoorn & fils, Bruxelles.

Publié avec le soutien de l'École universitaire de recherche Translitteræ
(programme Investissements d'avenir ANR 10 IDEX 0001 02 PSL*
et ANR-17-EURE-0025)

Les éditions Rue d'Ulm remercient chaleureusement Michel Espagne
du soutien apporté par le labex TransferS à la publication de ce livre,
après celle de beaucoup d'autres.

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2020
pour l'édition française
45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05
www.presses.ens.fr
ISBN 978-2-7288-0652-2
ISSN 1627-4040



Humboldt.



Goethe.

Historien de l'art et muséologue, **David Blankenstein** a été co-commissaire des expositions *Les Frères Humboldt. L'Europe de l'esprit* (Observatoire de Paris, 2014) et *Wilhelm und Alexander von Humboldt* (Deutsches Historisches Museum, Berlin, 2019).

Géographe et cartographe, **Julien Caverio** est ingénieur d'études en sciences de l'information géographique au laboratoire de Géographie physique (CNRS - UMR 8591 - Université Paris 1 Panthéon Sorbonne - UPEC).

Agrégée d'allemand, **Mandana Covindassamy** est maître de conférences en littérature allemande au département Littérature et Langages de l'École normale supérieure - PSL et membre de l'UMR 8547 - Pays germaniques. Elle a notamment publié sur Goethe, W. G. Sebald, Robert Walser ou Alexander Kluge.

Agrégée d'allemand, **Sandrine Maufroy** est maître de conférences à l'UFR d'études germaniques et nordiques de Sorbonne Université, membre de l'EA 3556 Reigenn. Traductrice de l'allemand et du néerlandais, elle a publié des études sur W. von Humboldt et traduit ses principaux textes sur l'Antiquité.

« Si vous souhaitiez vous montrer très aimable à mon égard, vous m'adresseriez une telle description générale afin que je puisse illuminer une carte des hémisphères d'après elle et la joindre à l'atlas de Lesage. »

Johann Wolfgang von Goethe à Wilhelm von Humboldt,
lettre du 31 août 1812,
Sämtliche Werke. Briefe, Tagebücher und Gespräche, II. 7 (34), p. 97.

Abréviations

- GS** Wilhelm von Humboldt, *Gesammelte Schriften*, éd. Albert Leitzmann *et al.*, 17 vol., Berlin, Behr, 1903-1936.
- WA** Goethes *Werke*. Herausgegeben im Auftrage der Großherzogin Sophie von Sachsen, 143 vol., Weimar, Böhlau, 1887-1919. [Weimarer Ausgabe]
- FA** Johann Wolfgang Goethe, *Sämtliche Werke. Briefe, Tagebücher und Gespräche*, éd. Friedmar Apel *et al.*, 40 vol., Francfort/Main-Berlin, Suhrkamp, 1987-2013. [Frankfurter Ausgabe]

Avant-propos

Ce livre trouve sa source dans la découverte par David Blankenstein d'un manuscrit fascinant conservé par le Goethe-und-Schiller-Archiv de Weimar : les « Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues » [« Anleitung zu Entwerfung einer allgemeinen SprachKarte »] jointes à une lettre adressée par Wilhelm von Humboldt à Johann Wolfgang von Goethe le 15 novembre 1812. Elles devaient fournir à ce dernier les indications nécessaires à l'établissement d'une carte des langues d'Europe qu'il avait appelée de ses vœux à la suite d'un séjour commun à Carlsbad en juin 1812. Bien que Goethe se soit attelé à la tâche, jusqu'à faire monter sur des planches à dessin des fonds de carte d'Europe afin de les colorer, rien ne prouve que la carte ait été effectivement produite. Seul subsiste aujourd'hui ce document, conservé dans la succession de Friedrich Wilhelm Riemer, tuteur dans la maison de Wilhelm von Humboldt puis secrétaire de Goethe par l'intermédiaire de Humboldt.

Ce document inédit a attiré l'attention de David Blankenstein et Bénédicte Savoy lors de la préparation de l'exposition « Les frères Humboldt : l'Europe de l'Esprit », présentée de mai à juillet 2014 à l'Observatoire de Paris par l'université Paris Sciences et Lettres en partenariat avec le labex TransferS. L'idée germa alors de réaliser la carte dont les deux hommes avaient conçu le projet : les instructions de Humboldt furent traduites en français par Sandrine Maufroy et servirent de base au travail cartographique de Julien Cavero. Une première version de la carte des langues d'Europe d'après les instructions de Wilhelm von Humboldt peut être consultée dans le catalogue de l'exposition (David Blankenstein et Bénédicte Savoy [dir.], *Les Frères Humboldt, l'Europe de l'esprit*).

Témoin d'un projet plus vaste de cartographie des langues du monde – le manuscrit annonce une partie sur les langues asiatiques –, ce texte ouvre une fenêtre sur un moment particulier de l'histoire et de la rencontre des études linguistiques et de la cartographie. À partir d'une nouvelle version de la carte des langues et après quelques recherches supplémentaires, le présent ouvrage propose des voies d'approche pour mieux comprendre ce projet dans son contexte scientifique et littéraire. Il retrace ses étapes successives (Sandrine Maufroy), explore le rapport de Wilhelm von Humboldt à la géographie (David Blankenstein), le confronte à la réalité cartographique de son temps (Julien Cavero) et éclaire le rôle des représentations spatiales et des cartes dans l'œuvre de Johann Wolfgang von Goethe (Mandana Covindassamy).

Créer l'espace des langues

Les étapes d'un projet novateur

Une lettre de Wilhelm von Humboldt à Johann Wolfgang von Goethe, conservée au Goethe-und-Schiller-Archiv de Weimar, est accompagnée d'un document intriguant : des « Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues » (« Anleitung zu Entwerfung einer allgemeinen Sprachkarte ») dont les dix-neuf pages présentent, sous deux formes différentes, une vue d'ensemble des langues européennes et de leur répartition géographique. La lettre elle-même nous en apprend juste assez pour susciter le désir d'en savoir davantage :

Vienne, le 15 novembre 1812

Vous avez probablement désespéré que je ne tienne parole, mon cher ami, et que je ne vous envoie le travail promis. Mais le texte ci-inclus était déjà terminé depuis plusieurs semaines, puisque ce n'était naturellement l'affaire que de quelques jours de travail, et c'est son envoi qui a été retardé jusqu'à aujourd'hui. Je l'ai en effet communiqué à un homme d'ici très versé dans les langues slaves, ses remarques m'ont incité à consulter un certain nombre de livres que je n'ai pas pu me procurer immédiatement ; puis le texte est resté un moment chez mon copiste, qui était alors surchargé d'autres travaux, et pour finir, j'ai attendu l'occasion de le confier à un voyageur, afin de ne pas vous causer trop de frais de poste pour une affaire insignifiante. – J'espère que vous serez satisfait de l'agencement du texte. C'est celui que, en me représentant le but qui est le vôtre, j'ai trouvé le plus commode. Du moins montre-t-il intégralement quel territoire chaque famille linguistique occupe et quelles langues se rencontrent dans chaque pays (d'après les divisions habituelles). Ces deux ensembles de données permettront de réaliser aisément une carte. Je m'y suis d'ailleurs essayé, mais comme je n'ai personne chez moi qui puisse procéder convenablement à son exécution technique, j'ai renoncé. – Quant aux données présentées dans le texte, elles sont tirées en grande partie, mais non pas – et de loin – en totalité, du *Mithridate* d'Adelung. Le paragraphe consacré aux langues slaves, en particulier, est indubitablement plus complet et plus juste que la manière dont ce sujet est traité dans tout autre livre. Des erreurs isolées, omissions ou autres, peuvent peut-être s'y dissimuler encore. Mais durant mes relectures attentives et multiples, rien de tel ne m'a sauté aux yeux. – À présent, je vais immédiatement commencer à travailler de la même façon sur l'Asie, mais je ne vous enverrai mon travail que lorsque vous m'aurez fait savoir s'il vous agréera ainsi, ou si vous souhaitez quelque modification. [...]¹

Cette lettre et le document qui l'accompagne représentent l'aboutissement d'un dialogue entamé de vive voix et poursuivi par écrit par Humboldt et Goethe. Il s'agissait d'une première étape dans la réalisation d'un projet assez vaste, qui dut attendre plus

1. Lettre conservée au Goethe-und-Schiller-Archiv de Weimar (GSA 28/439 ; Regestnummer : 6/551), éditée dans *Goethes Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander von Humboldt*, p. 227-229.

de deux siècles pour trouver un achèvement dans la carte que nous publions ici. Les « Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues » (européennes) sont en effet la suite directe de conversations menées en juin 1812 à Carlsbad, où Goethe effectuait un séjour de plusieurs mois, tandis que Humboldt y faisait une halte au début d'un voyage d'agrément qui devait le conduire de Vienne, où il occupait les fonctions d'ambassadeur de Prusse, jusqu'en Thuringe et à Berlin. D'après le journal de Goethe, nous savons que Humboldt, qui avait annoncé sa venue le 12 juin, arriva le lendemain à Carlsbad ; les deux hommes passèrent de longs moments ensemble le 14 et le 15 juin, et s'entretenirent notamment des études linguistiques de Humboldt¹. Visiblement intéressé², Goethe prit la plume le 31 août 1812 pour évoquer ces journées, et en particulier une conversation au cours de laquelle Humboldt lui avait décrit la répartition des langues sur le globe. Il lui demanda de rédiger un texte qui en donnerait une vue d'ensemble, dans le but de faire réaliser une carte des langues du monde³.

L'initiative de donner une forme cartographique à des connaissances linguistiques venait donc de Goethe et répondait à un besoin personnel : il s'agissait pour lui de se constituer une bibliothèque portative, matériellement consultable en tous lieux, et de synthétiser pour son esprit, de manière visuelle, l'état du savoir de son temps dans différents domaines. Quant à Humboldt, si, comme il l'écrivit à Goethe le 7 septembre 1812, il s'était « très peu occupé de linguistique géographique » et n'estimait donc pas être le plus compétent pour effectuer le travail demandé⁴, la voie prise par ses recherches depuis plusieurs années le mettait cependant à même de répondre aux attentes de son interlocuteur et d'aller au-delà d'une synthèse de l'état des savoirs. Décidé à se consacrer à l'étude de l'Homme dans sa diversité et son universalité, Humboldt avait découvert dans les années 1799-1801, au détour de sa fascination pour le basque, sa vocation de linguiste⁵ ; il avait jeté en 1806, dans un texte sur l'Antiquité grecque et

1. WA III. 4, p. 293.

2. Wilhelm von Humboldt écrit à sa femme Caroline le 17 juin 1812 : « Mes recherches sur les langues n'ont été évoquées que rapidement le premier jour. Mais elles l'ont tellement intéressé que le lendemain, il n'a presque parlé de rien d'autre. » (*Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, t. 4, p. 9).

3. FA II. 7 (34), lettre de Goethe à Wilhelm von Humboldt du 31 août 1812, p. 97.

4. *Goethes Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander von Humboldt*, p. 223-227, ici p. 225.

5. Sur l'importance du « détour basque » dans l'évolution du projet anthropologique de Humboldt vers l'étude des langues, on peut consulter D. Thouard, *Et toute langue est étrangère. Le projet de Humboldt*, p. 171-204.

romaine resté inédit de son vivant, les premières bases d'une étude anthropologique et comparée des langues, voie d'accès privilégiée pour appréhender le « caractère » propre à chaque nation¹. Depuis lors, il avait entrepris l'analyse de diverses langues du globe, tout en poursuivant son exploration de la littérature grecque ancienne et en remplissant des fonctions politiques et diplomatiques au service de la Prusse.

Nommé ambassadeur de Prusse à Vienne le 14 juin 1810, Humboldt avait profité de son séjour dans cette ville – où il était arrivé le 22 septembre 1810 – pour se familiariser avec nombre de langues parlées dans l'empire austro-hongrois. Il avait commencé l'étude du hongrois à l'automne 1811 et s'était adressé au slaviste slovène Jernej Bartholomäus Kopitar (1780-1844), alors *scriptor* à la Bibliothèque impériale de Vienne et chargé de la censure des livres en langues slaves et en grec moderne, afin qu'il l'introduise dans la connaissance des langues slaves. C'est très probablement en Kopitar, qui était notamment l'auteur d'une *Grammaire de la langue slave en Carniole, Carinthie et Styrie*² (1808), et qui prodigua son enseignement à Humboldt principalement de septembre à décembre 1812, qu'il faut reconnaître l'« homme d'ici très versé dans les langues slaves » évoqué dans la lettre du 15 novembre 1812. À l'automne 1812, Humboldt était occupé par la rédaction de son « Essai sur les langues du nouveau continent » qui, destiné à accompagner le grand ouvrage de son frère Alexander sur l'Amérique, comprend une introduction sur l'étude générale des langues et des développements théoriques consacrés notamment aux questions de géographie linguistique et aux langues slaves³. Il avait mis en 1811 la dernière main à ses « Corrections et compléments à la première partie du deuxième volume du *Mithridate* sur la langue cantabre ou basque »⁴ – qu'il enverrait le 20 novembre 1816 à Kopitar – et se préparait à publier, dans le *Deutsches Museum* de décembre 1812, son « Annonce d'un ouvrage sur la langue et la nation

-
1. W. von Humboldt, « Le Latium et l'Hellade ou Considérations sur l'Antiquité classique », in M. Espagne et S. Maufroy (dir.), *L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, p. 345-386. Sur ce texte et l'étape qu'il représente dans les réflexions de Humboldt sur la Grèce d'une part et sur les langues du monde d'autre part, on peut lire : S. Maufroy, « Textes écrits sur l'Antiquité par Wilhelm von Humboldt. Présentation. Étudier une nation, non pas des livres, mais des hommes », *ibid.*, p. 289-313 ; J. Trabant, « Du grec aux langues du monde. *Über das Studium des Alterthums* comme base du projet anthropologique et linguistique de Humboldt », *ibid.*, p. 31-46.
 2. J. B. Kopitar, *Grammatik der Slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark*.
 3. W. von Humboldt, « Essai sur les langues du nouveau Continent », GS III, p. 300-342.
 4. W. von Humboldt, « Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweiten Bandes des Mithridates über die Cantabrische oder vaskische Sprache », GS III, p. 222-287.

basque »¹. La rédaction des fragments « Introduction à l'étude générale des langues »² et « De la parenté linguistique »³ durant son séjour à Vienne atteste également l'ampleur des ambitions scientifiques de Humboldt, auquel ses travaux consacrés au plus grand nombre de langues possible permettraient, surtout à partir de sa démission des affaires publiques en 1819, d'acquérir une vision à la fois synthétique et précise des langues des continents européen, américain, asiatique et australien et de leurs « liens de parenté » réels ou supposés. En témoignent notamment le catalogue de sa bibliothèque personnelle, les grammaires de langues diverses qu'il établit et bien sûr son *opus magnum* inachevé, *De la langue kavi sur l'île de Java*⁴.

Si l'idée d'établir une carte des langues du monde, dont la paternité revient à Goethe, peut apparaître comme une sorte de travail annexe aux préoccupations centrales de Humboldt, elle n'en était pas moins intimement liée à ses réflexions sur les langues. Et c'est précisément une lettre consacrée au projet de carte linguistique qui lui donna l'occasion, le 7 septembre 1812, de faire percevoir à Goethe le caractère fondamentalement novateur de ses recherches, les difficultés à surmonter pour les mener à bien et les résultats qu'elles promettaient :

L'intérêt que vous portez à mes recherches linguistiques m'a encouragé et profondément réjoui à la fois. Cela n'est nulle part plus nécessaire que sur ces sentiers épineux où l'on ne cesse d'errer entre deux écueils : rester accroché à des mots arides ou se perdre dans les chimères *a priori*.

[...]

Mais je m'occupe aussi maintenant de coucher mes idées générales sur le papier, et si d'aventure je progresse dans cette tâche, vous me permettrez sans doute de vous communiquer au fur et à mesure ce qui aura été fait. Je suis fermement convaincu que l'ensemble de cette étude attend encore d'obtenir la place qui lui convient et si j'étais capable d'accomplir cette tâche, je considérerais mon œuvre comme achevée et réussie. Car une fois que la vraie direction est donnée, le reste suit de soi-même. Il suffit précisément de considérer les langues comme une partie de l'histoire du genre humain et comme le moyen le plus important dans l'économie de la nature intellectuelle pour conduire ce dernier à sa destination, et c'est pourquoi les éléments principaux de toutes les études consacrées aux caractères nationaux et à la répartition du genre humain en peuples et en nations font essentiellement partie de ces recherches, qui seront toutefois nécessairement menées

1. W. von Humboldt, « Ankündigung einer Schrift über die baskische Sprache und Nation, nebst Angabe des Geschichtspunctes und Inhalts derselben », GS III, p. 288-300.

2. W. von Humboldt, « Einleitung in das gesamme Sprachstudium », GS VII/2, p. 619-629.

3. W. von Humboldt, « Ueber Sprachverwandtschaft », GS VII/2, p. 629-636.

4. W. von Humboldt, *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java, nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, 3 vol., 1836-1839.

avec beaucoup plus de finesse, si l'on ne veut pas faire l'erreur d'attribuer à une seule cause ce qui revient en réalité à plusieurs. Et d'ailleurs, toute la connaissance de l'influence des langues sur l'esprit et la manière de penser des nations ne présente en général guère d'utilité pour les études linguistiques proprement dites, si l'on n'est pas capable de reconnaître en même temps sur quelles particularités de leurs éléments cet effet se fonde. Mais c'est justement là que surgit la difficulté ; car étant donné que l'impression ressentie est toujours une impression totale, qui part d'une infinité de points pour se concentrer *en un seul*, il est presque impossible de distinguer ce qui se rattache à chaque élément individuel. Et ici, tout particulièrement, les raisonnements *a priori* ne servent guère, voire pas du tout ; car la comparaison de nombreuses langues et de leurs effets donnera bien plus de résultats¹.

Les difficultés que présente la réalisation d'une carte des langues apparaissent comme corrélatives des écueils à éviter dans l'étude des langues elles-mêmes :

Le travail que vous souhaitez présente certaine difficulté. L'accomplir sans grande précision et en passant sur les détails est extrêmement aisé et presque réalisable de tête, mais peu profitable. Mais si on le fait avec précision, on se heurte à quelques points difficiles à résoudre. J'aurai cependant grand plaisir à ébaucher une table, en gardant le milieu entre une excessive minutie et un degré de généralité trop élevé, et à vous l'envoyer continent par continent, en commençant par l'Europe, qui est le plus facile. Je vous dis de prime abord que je ne suis pas précisément la personne la plus compétente pour le faire. Jusqu'ici, je me suis occupé davantage des aspects généraux de l'étude des langues et de langues particulières, mais très peu de linguistique géographique. Je vais donc prendre pour base le *Mithridate* et l'*Histoire nordique* de Schlözer. Je pourrai cependant y ajouter des éléments fondés sur ma propre expérience, et tout ce travail, que j'avais depuis longtemps l'intention de mener à bien moi-même, m'intéressera et m'instruira grandement. Si vous souhaitez ensuite – ce pour quoi j'ai moins d'outils de travail et d'opportunité – faire établir une carte d'après mes indications, je vous prie de bien vouloir m'en communiquer à l'occasion une copie, et nous l'améliorerons peu à peu dans les détails².

Outre le problème de la réalisation technique de la carte, qui demande à être replacé dans le contexte plus général de l'histoire de la cartographie³, cette lettre à Goethe soulève la question des sources utilisées par Humboldt. Le premier ouvrage mentionné, amplement utilisé par ce dernier dans ses instructions pour la carte des langues européennes, était si célèbre qu'il suffisait de citer son titre abrégé, sans noms d'auteurs : publié de 1806 à 1817, le *Mithridate* de Johann Christoph Adelung (1732-1806) et Johann Severin Vater (1771-1826) parachévait une tradition de livres consacrés à la diversité des langues du globe et contenant généralement une version

1. Goethes Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander von Humboldt, p. 223-227.

2. *Ibid.*

3. Voir la mise au point de Julien Cavero, *infra*, p. 27-32.

du *Notre Père* dans chacune des langues répertoriées¹. Le titre *Mithridate*, donné par Simon Gessner à son ouvrage publié à Zurich en 1555, puis repris par toute une série d'auteurs, fait allusion à Mithridate le Grand (Mithridate VI Eupatôr, 132-63 av. J.-C.), roi du Pont, connu pour le nombre impressionnant de langues qu'il parlait (vingt-deux ou cinquante selon les sources) et pour sa capacité à s'adresser aux soldats de son armée dans chacune de leurs langues. L'œuvre d'Adelung et Vater conserve le but premier des ouvrages de ce type : chercher « la parenté et l'origine des peuples anciens et modernes ». Il se distingue par son ampleur (plus de 3 000 pages, près de 500 *Notre Père*, dont parfois plusieurs pour une même langue) et son organisation géographique (et non plus alphabétique). Humboldt, qui venait d'y contribuer par un supplément sur le basque, reprit dans ses recherches une partie de ce projet, tout en lui donnant une inflexion radicalement nouvelle, notamment par l'étude approfondie de la structure des langues et la prise au sérieux de la diversité des langues comme richesse à explorer.

L'autre livre mentionné par Humboldt dans sa lettre du 7 septembre 1812 est *l'Histoire générale du Nord* publiée à Halle en 1771 par August Ludwig Schröder (1735-1809)². Orientaliste de formation, cet historien de la Russie célèbre pour son édition de la *Chronique de Nestor* accompagnée d'une importante partie méthodologique³, représentait une référence incontournable pour les slavistes du début du xixe siècle. Dans une lettre à son maître Josef Dobrovský (1753-1829), Kopitar le cite en modèle de ce que pourrait devenir Wilhelm von Humboldt : « Je nous félicite pour un tel élève [...] qui pourrait peut-être nous remplacer l'immortel Schröder⁴. » Enfin, pour les langues

1. J. Ch. Adelung et J. S. Vater, *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, 4 vol., 1806-1817. Sur cet ouvrage et la tradition qu'il perpétue, voir J. Trabant, *Weltansichten. Wilhelm von Humboldt's Sprachprojekt*, p. 107-124. Sur le traitement des langues romanes dans le *Mithridate*, voir J. Lüdtke, *Die romanischen Sprachen im Mithridates von Adelung und Vater. Studie und Text*.

2. A. L. Schröder, *Allgemeine Nordische Geschichte. Aus den neuesten und besten Nordischen Schriftstellern und nach eigenen Untersuchungen beschrieben, und als eine Geographische und Historische Einleitung zur richtigern Kenntniß aller Skandinavischen, Finnischen, Slavischen, Lettischen, und Sibirischen Völker, besonders in alten und mittleren Zeiten*.

3. A. L. Schröder, *Nestor : Russische Annalen in ihrer Slawischen Grundsprache verglichen, übersetzt und erklärt von A.L. Schröder*.

4. Lettre de J. B. Kopitar à J. Dobrovský du 14 juin 1812, publiée dans V. Jagić (éd.), *Briefwechsel zwischen Dobrovsky und Kopitar*, p. 272-273, citée par A. Bernard, « J. Kopitar, lien vivant entre la slavistique et la germanistique », p. 201. Sur Kopitar, on peut aussi se reporter à P. Mattson, « Wilhelm von Humboldt und die Anfänge der Slawistik ».

germaniques et slaves, Humboldt cite dans ses instructions plusieurs articles publiés dans la revue viennoise *Annalen der Literatur und Kunst* et se réfère aux ouvrages de Josef Dobrovský et de Jernej Bartholomäus Kopitar. Débordant pour une fois le cadre d'une table synthétique destinée à l'élaboration d'une carte, Humboldt consacre un passage de ses instructions à la classification proposée par Kopitar pour la répartition des dialectes slaves parlés au sud du Danube, et explique qu'il lui donne la préférence sur les catégories traditionnelles (*infra*, p. 52-53).

Un problème analogue à celui des frontières entre dialectes était soulevé par le fond de carte lui-même. Humboldt souligne d'emblée le caractère subalterne des « divisions politiques », secondaires par rapport aux données géographiques, et subordonnées en outre aux divisions linguistiques (*infra*, p. 34-35, § 1). Mais la conception même de la « table explicative de la carte », rédigée « deux fois, premièrement, suivant l'ordre des langues [...] et deuxièmement, suivant l'ordre des pays » (§ 2), imposait de faire apparaître clairement les frontières politiques des différents États. Or en 1812, année de la campagne de Russie, la situation de l'Europe était particulièrement instable. En novembre 1812, date de la lettre de Humboldt à Goethe qui contient les instructions, la Grande Armée, aux prises avec l'hiver terrible de Russie, avait commencé sa retraite dramatique. Humboldt, ambassadeur de Prusse à Vienne depuis un peu plus de deux ans, considéré avec une certaine méfiance par son supérieur hiérarchique direct, le prince de Hardenberg, entretenait des contacts privés avec le ministre des Affaires étrangères autrichien, Friedrich von Gentz (1764-1832), l'un de ses amis de jeunesse et l'un des collaborateurs les plus proches de Metternich. Les rapports rédigés par Humboldt à cette époque sur les relations entre la Prusse et l'Autriche et, plus généralement, sur les rapports entre les grandes puissances, font percevoir que son but déclaré était d'amener l'Autriche à s'associer le plus tôt possible avec la Russie et la Prusse dans une alliance étroite, afin de poser des limites à la France, d'établir un ordre international fondé sur l'égalité de principe des grandes puissances et de garantir ainsi un nouvel équilibre des forces en Europe¹. C'est ce point de vue, guidé par l'espoir de voir la Prusse et les autres États allemands se relever de l'humiliation et des souffrances infligées par Napoléon, qui trouve son expression dans le choix de Humboldt pour la carte des langues européennes : « Les pays d'Europe sont pris ici suivant leur répartition politique d'autrefois. » (*infra*, p. 60-61) De même que son *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*, commencée en 1807 et restée

1. L. Gall, *Wilhelm von Humboldt*, p. 226 sq., et en particulier p. 246-247.

inachevée, était porteuse d'une profession de foi politique¹, de même les instructions pour une carte linguistique, apparemment neutres, exprimaient en filigrane les vœux de son auteur pour l'avenir de l'Allemagne et du reste de l'Europe.

Réalisées à la demande de Goethe, les « Instructions pour une carte générale des langues » allaient donc bien au-delà d'une synthèse de l'état des savoirs linguistiques. En les rédigeant, Humboldt précisa ses connaissances, notamment dans le domaine des langues slaves, et approfondit sa réflexion sur la classification des dialectes, tout en laissant un témoignage de ses conceptions politiques. Le texte reproduit et traduit dans le présent volume ne constitue que la première partie d'un projet bien plus vaste, dont l'aboutissement aurait été la représentation cartographique de l'ensemble des langues du monde. Projet à l'évidence irréalisable au moment de sa conception initiale, mais que les recherches menées par Humboldt dans les années suivantes, et couronnées par son ouvrage posthume sur le kavi, contribuèrent à rendre de moins en moins chimérique.

1. W. von Humboldt, « Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques », in M. Espagne et S. Maufroy (dir.), *L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, p. 397-450.

Wilhelm von Humboldt, un linguiste géographe

« Je vous dis de prime abord que je ne suis pas précisément la personne la plus compétente pour le faire », déclare Wilhelm von Humboldt à Goethe dès le début de leur projet cartographique commun¹. Et tandis que Goethe, une fois en possession des instructions de Humboldt, s'applique sans tarder à remplir un fond de carte, ce dernier abandonne rapidement l'idée de transcrire lui-même sous forme graphique les données de sa table explicative : « Je m'y suis d'ailleurs essayé, mais comme je n'ai personne chez moi qui puisse procéder convenablement à son exécution technique, j'ai renoncé². » Le peu d'entrain qu'il met à prendre son crayon à dessin n'étonne guère au regard de son œuvre, qui comprend d'innombrables pages de textes, des milliers de lettres, des centaines de poèmes, mais presque pas de travaux graphiques, si ce n'est quelques rapides esquisses, tracées dans son journal, qui en disent plus long sur son manque de pratique que sur l'objet représenté. À l'inverse de Goethe, dont les papiers comptent plus de 2 000 pages de dessins, et de son frère Alexander von Humboldt, qui avait appris dès sa jeunesse le dessin, la gravure sur cuivre, l'eau-forte et la cartographie, Wilhelm von Humboldt n'a sans doute jamais éprouvé la nécessité de produire autre chose que des textes écrits³. Aurait-il été insensible à la dimension visuelle des choses, à l'image ? L'un de ses biographes laisse entendre que les « ouvrages d'érudition, textes, glossaires, lexiques » acquis en grand nombre par Wilhelm von Humboldt durant sa jeunesse ne révèlent guère d'*« intérêt particulier pour quelque forme d'art que ce soit »* ; en 1797, en pénétrant pour la première fois dans un grand musée, la galerie de tableaux de Dresde, Humboldt n'aurait pas vu des « tableaux et des formes », mais des « concepts » et des « idées »⁴. L'impéritie de Humboldt dans le domaine visuel est

1. Goethes Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander von Humboldt, p. 223-227, ici p. 225.

2. *Ibid.*, p. 227-229.

3. Sur Goethe et la pratique du dessin, voir H. Mildernberger, « Goethe als Zeichner ». Sur Alexander von Humboldt, voir O. Ette (éd.), *Alexander von Humboldt-Handbuch. Leben-Werk-Wirkung*, en particulier les articles « Kartographie » et « Kunst » ; O. Lubrich (éd.), *Alexander von Humboldt. Das grafische Gesamtwerk* ; O. Ette et J. Maier, *Alexander von Humboldt – Bilder-Welten. Die Zeichnungen aus den Amerikanischen Reisetagebüchern*.

4. S. Kähler, *Wilhelm von Humboldt und der Staat : ein Beitrag zur Geschichte deutscher Lebensgestaltung um 1800*, p. 59.

presque devenue un lieu commun de sa biographie : ce n'est pas lui, mais sa femme Caroline, qui rédige les descriptions de tableaux ; ce n'est pas autour de lui, mais d'elle, que se pressent les artistes ; ce n'est pas lui, mais elle, qui commence leur collection d'œuvres d'art ; ce n'est pas lui, mais son frère Alexander, qui participe à la révolution de l'image du monde qui s'accomplit au xix^e siècle – Wilhelm, quant à lui, évolue dans le monde de la pensée, des idées, des mots¹.

On peut donc se demander sur quelles bases l'auteur des « Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues » entreprend ce projet, pour lui unique en son genre, d'une représentation spatiale des langues. Ce qui suppose de mieux cerner le contexte général dans lequel s'insère ce projet de carte des langues et de rechercher les indices des liens que Humboldt a pu entretenir avec la géographie et la cartographie. Ses doutes concernant sa capacité à réaliser le projet entrepris avec Goethe et son prétendu manque de familiarité avec le domaine des images et de l'univers visuel contrastent en effet avec les idées et les intentions qu'il formule dans les « Instructions »². D'où l'intérêt de se pencher tout particulièrement sur les autres textes qui témoignent d'une relation entre le goût de Humboldt pour les langues et son expérience de l'espace, c'est-à-dire ceux qu'il rédigea pendant ses voyages ou en rapport direct avec eux.

En juin 1799, pendant son séjour à Paris, Humboldt est reçu par le géographe et cartographe français Jean-Denis Barbié du Bocage (1706-1825), l'un des principaux représentants de sa discipline, qui devait devenir membre de l'Institut de France en 1806 et membre fondateur (avec Alexander von Humboldt) de la Société de géographie de Paris en 1821. Chargé de la partie géographique de la Bibliothèque du Roi (ou nationale), Barbié du Bocage s'intéressait à la cartographie historique et avait commencé à réaliser lui-même des cartes – Humboldt mentionne celles qu'il fit pour illustrer le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, récit de voyage fictif de Jean-Jacques Barthélémy dont une nouvelle édition parut en 1799. En sa qualité de « membre du conseil de géographie du bureau du cadastre du ministère de l'Intérieur », Barbié du Bocage introduisit Wilhelm von Humboldt dans ce qui était alors le Centre de

1. Dans les ouvrages qui donnent une vue d'ensemble de l'œuvre linguistique de Wilhelm von Humboldt, les « Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues », lorsqu'elles sont mentionnées, ne sont jamais analysées comme étape préliminaire à la production d'un document visuel, ni replacées dans le contexte historique de la géographie ou de la cartographie. Voir par exemple K. Mueller-Vollmer, *Wilhelm von Humboldt's Sprachwissenschaft. Ein kommentiertes Verzeichnis des sprachwissenschaftlichen Nachlasses*.

2. Voir les commentaires de Julien Cavero, *infra*, p. 79-84.

mesure du territoire et de cartographie de la France. On ne peut manquer d'être frappé par la précision avec laquelle Humboldt relate cette visite dans son journal. Il prend des notes précises sur chaque étape de l'établissement d'un répertoire cartographique : méthodes de cadastrage, de calcul et de réalisation des cartes, fonctions prévues pour ces dernières, procédures statistiques, difficultés relatives à la collecte des données. Il apprend qu'« une école à laquelle sont rattachés trois professeurs » est associée au Bureau du cadastre, qui emploie des calculateurs et des dessinateurs, notamment pour l'établissement des cartes destinées à la mesure des méridiens. Humboldt évoque également le « Dépôt de géographie », dédié à la conservation des cartes anciennes et modernes et associé au Bureau du cadastre : « C'est ce même bureau qui a édité la carte, enrichie d'indications de superficie et de population, que je possède. Les indications de superficie sont reprises de la carte de Cassini ; celles qui concernent la population ont été fournies par le *comité de division* de la Convention en 1793¹. » Ainsi, les procédés d'établissement de cartes modernes et les discours relatifs à la géographie du territoire français et de sa population sont connus de Humboldt au plus tard en juin 1799 – date antérieure aux voyages qui, de l'avis général, marquent le véritable début de ses études linguistiques.

Le projet de carte des langues entrepris par Goethe et Humboldt a vu le jour au centre de l'Europe, durant leurs conversations à Weimar et à Carlsbad. Mais ses fondements, au moins pour ce qui concerne Humboldt, sont à rechercher à la périphérie du continent. Ce sont en effet les deux voyages qu'il fit en 1799-1800 et en 1801 dans le sud de la France, sur la côte atlantique, en Espagne et tout particulièrement au Pays basque, qui marquent le début de ses études sur les langues et le langage. Le linguiste Wilhelm von Humboldt fut d'abord un voyageur dont les centres d'intérêt incluaient les langues, mais non exclusivement. Le journal de son premier voyage, qui le conduisit à travers le Pays basque français et espagnol, puis au cœur de l'Espagne – en compagnie de sa femme Caroline, alors enceinte, et de ses enfants Wilhelm, Caroline et Theodor –, révèle en lui un explorateur assez indépendant, un observateur attentif et extrêmement sensible des paysages (alors même qu'il ne les mentionne que rarement dans ses journaux berlinois et parisiens), qui s'intéresse aux us et coutumes des régions qu'il traverse et que ni l'histoire ni la situation présente ne laissent indifférent. Ses « fragments de voyage » retracent un itinéraire, la pérégrination s'y inscrit dans sa matérialité concrète : localités traversées, longueur des trajets, frais de transport, de logement et de nourriture, détails intéressants remarqués en route. Et pour la première fois ses réflexions en vue d'une anthropologie

1. W. von Humboldt, *Journal parisien* (1797-1799), p. 295-296.

comparée, développées à Paris dans les années précédentes, se relient à la topographie des lieux visités¹. Humboldt prend connaissance à la fois des réalités géographiques des régions qu'il traverse – chaînes de montagnes, fleuves, paysages culturels, localités, mer et océan – et des phénomènes historiques et anthropologiques. Au fur et à mesure du voyage, les langues passent peu à peu au premier plan, comme le montre une lettre qu'il adresse de Madrid à Friedrich August Wolf le 20 décembre 1799 :

Je sens que je me consacrerai à l'avenir encore plus exclusivement à l'étude des langues, et qu'une comparaison opérée à fond et philosophiquement de plusieurs d'entre elles est un travail que, après quelques années de sérieuses études, mes épaules pourraient peut-être supporter. J'ai beaucoup appris sur les langues modernes depuis mon départ d'Allemagne, mais pour le moment je me limiterai aux langues filles du latin et à l'histoire de leur genèse. À cette fin j'ai étudié consciencieusement le parler provençal dans ses différentes variantes².

Ce que Humboldt évoque ici, l'étude des variétés d'une langue comme base de recherches en linguistique génétique, se fonde principalement sur la lecture de livres – il s'était penché sur le provençal avant même de partir pour le sud de la France –, mais le voyage lui offre la possibilité d'une étude de terrain, l'occasion d'entendre le son des langues et des dialectes et de noter les variantes régionales.

Les journaux de voyage de Humboldt révèlent aussi le rôle récurrent des cartes géographiques. Celles-ci ne lui servent pas seulement à s'orienter et planifier les étapes de son voyage. Lorsqu'il note que tel ou tel lieu n'est pas indiqué sur les cartes, ou porte un autre nom, il peut s'agir d'un aide-mémoire à usage personnel, mais peut-être aussi d'une remarque à l'intention des futurs lecteurs de son récit de voyage, qui auront besoin d'établir des correspondances avec les cartes disponibles. Humboldt note ainsi, par exemple, que les noms de montagnes erronés sur les cartes de Cassini s'expliquent par l'existence de dénominations différentes pour chaque versant d'un même massif³. De minimes variations d'orthographe lui paraissent également dignes d'être notées : « Cauteretz. C'est ainsi que l'écrit Ramond sur sa carte. Mais sur une autre plus moderne, encore inédite, j'ai vu "Cauterès"⁴. » Ou encore : « Ponz appelle ce lieu Roa, suivant la prononciation locale, qui supprime ici aussi le d. Mais sur la carte de Mentelle établie

1. Sur le projet anthropologique de Wilhelm von Humboldt, voir par exemple : J. Quillien, *L'Anthropologie philosophique de G. de Humboldt*; W. von Humboldt, *Journal parisien (1797-1799)*.

2. Wilhelm von Humboldt à Friedrich August Wolf, Madrid, 20 décembre 1799, in W. von Humboldt, *Briefe an Friedrich August Wolf*, lettre n° 71, p. 199-202, ici p. 201.

3. GS XIV, p. 101.

4. *Ibid.*, p. 104.

d'après Lopez, il porte le nom de Roda¹. » Ce qui peut paraître excessivement minutieux témoigne surtout de l'attention avec laquelle Humboldt se consacre aux variétés régionales des langues, ainsi qu'aux cartes elles-mêmes, qu'il compare et corrige.

Il est important de souligner l'intérêt de Humboldt pour les cartes – aussi marginal qu'il puisse sembler en comparaison de celui de Goethe ou de son frère Alexander – car il nous éclaire sur un point souvent méconnu, étant donné que ses recherches linguistiques s'effectuèrent principalement en bibliothèque, dans les archives et surtout – après son retrait définitif de la politique – dans la solitude de son château de Tegel, à plus d'une heure de distance de Berlin : pour Humboldt, la langue est aussi une réalité géographique, ce qui pose la question de ses variations dans l'espace. Cette observation vaut tout particulièrement pour les années où Humboldt passe d'une anthropologie philosophique (qu'il n'abandonne d'ailleurs jamais) à l'étude des langues et du langage.

Après ses deux séjours au Pays basque, Humboldt a compilé notes, lettres et textes nouvellement rédigés dans un écrit intitulé *Cantabrica*. Il retourne en pensée sur les rives du fleuve Bidassoa, qui sépare la France et l'Espagne, et développe des réflexions sur les frontières : « La ligne qui sépare deux entités politiques est toujours intéressante à observer », commence-t-il par remarquer, pour réfléchir ensuite aux conditions de répartition de l'espèce humaine dans l'espace et à la manière dont les frontières se créent :

Il semblerait naturel que les peuples, comme tout ce qui naît de la terre, se propagent aussi loin que le permettent leurs forces non pas destructrices, mais productives. Leurs frontières politiques se rapporteraient alors vraisemblablement aux divisions naturelles de la région qu'ils habitent. En continuant à se développer, ils choisiraient de rester dans la même vallée et de suivre les rives du même fleuve, plutôt que de franchir la montagne et de rencontrer un autre climat, un autre type de sol et, ce qui agit toujours fortement sur l'être humain, qui suit constamment, même dans son état le plus primitif, les impressions de sa sensibilité et de son imagination, une autre forme de paysage et de végétation. Il est d'ailleurs quasiment certain qu'aux époques les plus reculées du peuplement de l'Europe, aucune circonstance particulière ne provoquant de mouvements de populations extraordinaires, les frontières entre les peuples coïncidaient avec celles que traçaient les fleuves.

Dans l'état de civilisation, quand l'être humain a acquis assez de force sur le sol pour s'élever au-dessus de lui, il apparaît un autre type de frontière naturelle entre les différentes nations : les différences de langue et de culture.

Le hasard, ou le destin, qui dirige les affaires humaines, a franchi ces barrières naturelles ; les différents peuples se sont mêlés ; des langues existantes sont tombées en décrépitude, et de leurs ruines en sont nées de nouvelles. Au cours de ces changements s'est manifestée la prédominance des facteurs moraux sur les facteurs physiques chez l'être humain. L'influence de la similitude du

1. *Ibid.*, p. 267.

climat et même de la naissance disparaît, et un peuple donné prend une nouvelle forme, selon que le hasard a lié l'une de ses parties avec telle ou telle autre nation¹.

Ce passage se trouve intégré à des considérations sur le « caractère national » des Basques et les différences qu'il présente de part et d'autre de la frontière franco-espagnole. Ce texte ne relève pas à proprement parler des études linguistiques de Humboldt sur le basque. C'est à partir de sa perspective anthropologique et historique de départ que Humboldt développe une réflexion sur les conditions géographiques de l'existence humaine. La description d'un état de nature caractérisé par le rôle des frontières naturelles dans l'expansion des communautés humaines est suivie de l'évocation d'un état de civilisation dans lequel les facteurs humains que sont la langue et la culture tracent de nouvelles frontières naturelles entre les peuples. Les aires linguistiques ainsi constituées évoluent et se transforment au cours de l'histoire (le « destin »). Durant cette troisième étape, ce sont les facteurs moraux (et avec eux les règles et les lois), et non plus les conditions physiques ou les liens de descendance, qui déterminent la forme, le caractère d'un peuple donné.

En avril 1801, Wilhelm von Humboldt repart pour le Pays basque, cette fois sans sa famille, afin d'étudier la langue basque et de rassembler des données linguistiques². De retour de voyage, il formule immédiatement dans sa *Monographie sur les Basques*, restée inachevée, son « Projet d'encyclopédie systématique de toutes les langues », dans lequel il énonce clairement le but de l'étude des langues et les fondements de ses propres recherches sur les langues du monde – nous éclairant ainsi sur le projet de carte des langues entrepris avec Goethe douze ans plus tard :

L'étude des langues est donc l'histoire universelle de ce que pense et ressent l'humanité. Elle décrit l'être humain dans toutes les zones où il se trouve, et à tous ses niveaux de culture ; elle ne doit rien omettre, car tout ce qui touche l'être humain intéresse l'être humain au même degré³.

1. GS III, p. 117-118.

2. Sur cette question, les ouvrages fondamentaux sont : W. von Humboldt, *Schriften zur Anthropologie der Basken* et *Baskische Wortstudien und Grammatik*. Voir également D. Thouard, *Et toute langue est étrangère. Le projet de Humboldt*, en particulier p. 171-204.

3. GS VII, p. 603.

Les langues en carte

La réalisation de la carte des langues projetée par Goethe et Wilhelm von Humboldt doit aussi être replacée dans l'évolution des représentations cartographiques au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Au XVII^e siècle se développe une cartographie qui sera qualifiée bien plus tard de thématique ou d'hybride¹. Le processus est engagé dès le XVII^e siècle, quand les cartographes cherchent à s'affranchir d'une représentation uniquement topographique de la surface terrestre en proposant la spatialisation de phénomènes particuliers. Ces cartes sont alors dites spéciales ou singulières : par exemple la *Carte géographique des postes* (1632) ou la *Carte des rivières curieusement recherchée* (1634) de Nicolas Sanson, ou encore les cartes des vents océaniques d'Edmond Halley en 1686 et de William Dampier en 1699 dans le domaine de la cartographie maritime. Avec l'accroissement des connaissances disponibles, les cartes spéciales ou thématiques deviennent un medium essentiel dans la transmission des connaissances. Elles contribuent ainsi largement à la construction du langage moderne de la cartographie aux XVIII^e et XIX^e siècles². L'essor de cartes qui se veulent plus utilitaires s'accompagne en effet d'une évolution des modes de représentation selon les trois catégories de base de la symbolisation cartographique : les symboles ponctuels, linéaires et surfaciques³. C'est dans le domaine des cartes minéralogiques, ancêtres des cartes géologiques, qui se développent dans la seconde moitié du XVII^e siècle, que les progrès sont les plus remarquables.

Dès 1726, le comte Marsigli, qui peut être considéré comme l'initiateur des cartes minéralogiques, figure par une série de symboles ponctuels les mines et les gisements minéraux de valeur du bassin du Danube. Que ce soit en Angleterre avec la *Philosophico-Chorographical Chart of East-Kent* de Christopher Packe en 1743, ou en Suisse avec les premières cartes de Jean-Étienne Guettard en 1752 ou de Gottlieb Sigmund Grüner en 1760⁴, la représentation des gisements de minéraux continue de prendre presque exclusivement la forme de points. Si le semis de symboles était bien adapté à une densité d'information encore faible, ces cartes, généralement gravées en noir et blanc avec surimposition des

1. A. H. Robinson, *Early Thematic Mapping in the History of Cartography*.

2. G. Palsky, « Origines et évolution de la cartographie thématique (XVII^e-XIX^e siècle) », p. 58.

3. A. M. Machearen, « The evolution of thematic cartography. A research methodology and historical review ».

4. P. Heitzmann, « Die ersten geologischen Karten der Schweiz 1752-1853 ».

indications minéralogiques sur des éléments topographiques, se révèlent peu lisibles : la *Carte minéralogique de la France* de Jean-Louis Dupain-Triel en 1781 utilise plus de 200 figurés ponctuels différents¹. L'étape suivante sera donc celle d'une représentation zonale des roches du sous-sol. Une des plus précoces à l'employer est la *Carte minéralogique où l'on voit la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre*, dressée par Philippe Buache en 1746, qui montre la disposition de trois unités minéralogiques en trois bandes concentriques. Mais c'est la mise en œuvre d'aplats de couleur aquarellée permettant de voir par transparence le fond de carte gravé qui marque un réel tournant dans la production de cartes du sous-sol. Le premier à appliquer cette idée, émise pourtant en Angleterre dès la fin du XVII^e siècle, est Christian Hieronymus Lommer, de l'Ecole des mines de Freiberg, en 1768, pour la réalisation d'une carte du sud-est de la Saxe sur laquelle cinq des principales formations rocheuses de la région sont marquées par des zones de couleur. Une dizaine de cartes utilisant ce principe de représentation seront établies d'ici la fin du siècle. En France, la première est une *Carte du Vivarais* dressée par Dupain-Triel fils en 1780². Au début du XIX^e siècle, la géologie se substitue à la minéralogie des siècles précédents en imposant une classification des terrains sur des critères chronologiques et non plus pétrographiques. L'usage de la couleur est alors systématisé pour représenter l'âge des couches. La *Carte géognostique des environs de Paris* de Georges Cuvier et Alexandre Brongniart en 1810 est la première à mettre en pratique ce principe ; une des plus fameuses est celle de William Smith en 1815, *A Delineation of the Strata of England and Wales*, qui utilise vingt couleurs appliquées en dégradé. Si le résultat est superbe, le procédé est trop long et trop coûteux. À cette date, la couleur est apposée à la main, en lavis : la chromolithographie, qui se développe dès 1820, ne sera suffisamment au point qu'après 1845.

Qu'en est-il de la représentation cartographique des langues à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle ? Peu nombreuses, les cartes linguistiques du XVIII^e siècle figurent les langues en écrivant leur nom directement sur un fond topographique. Cette alphabétisation de la carte, une forme particulière de symbole ponctuel, se retrouve sur la *Volk- en Tael-Verspreiding over Europa* du Néerlandais Lambert ten Kate en 1723 ou dans la série de cartes polyglottes de l'Allemand Gottfried Hensel en 1741 (*planche 1*), qui utilise la traduction du début du *Notre Père*³. Les premières tentatives de cartes à inscrire les langues dans un

1. G. Palsky, « Origines et évolution de la cartographie thématique (XVII^e-XIX^e siècle) », p. 44.

2. G. Palsky, « Le code des couleurs dans les cartes géologiques du XIX^e siècle », p. 65.

3. A. H. Robinson considère que les cartes de Hensel sont les premières à utiliser des aires colorées pour représenter des langues sur une carte thématique (voir A. H. Robinson, *Early Thematic Mapping in the History of Cartography*, p. 55). Si les cartes en question utilisent la couleur, l'association de celles-ci à des aires linguistiques reste cependant bien incertaine.



Planche 1 : *Europa Polyglotta, Linguarum Genealogiam exhibens, una cum Literis, Scribendique modis, Omnium Gentium.*

Gottfried Hensel, *Synopsis Universae Philologiae*, Nuremberg, Homann, 1741.

espace déterminé sont à rechercher en France, dans le cadre de l'enquête sur les idiomes parlés dans les territoires du Premier Empire menée de 1806 à 1812 par Charles-Étienne Coquebert de Montbret. Pour cette entreprise, qui relève du grand projet de la statistique départementale du ministère de l'Intérieur, Coquebert de Montbret, alors directeur du bureau d'administration générale de la statistique, demande à ses correspondants – préfets, curés et enseignants – de lui fournir une version par dialecte de la *Parabole de l'Enfant prodigue* ainsi que des cartes traçant les délimitations entre les différents dialectes en question. Il complète les 350 versions, reçues de 74 départements, par des informations sur la localisation des dialectes et fait reporter ces limites linguistiques sur des cartes¹.

Quinze cartes départementales tirées de cette enquête ont été conservées² : une carte sur laquelle ont été tracées en 1807 des étoiles rouges qui représentent les communes de langue française, trois cartes manuscrites et six autres gravées qui figurent des limites linguistiques linéaires, et cinq cartes gravées en noir et blanc sur lesquelles des aires linguistiques ont été colorierées (du rose pour le français et du vert pour la langue germanique)³. Ces types de carte sont autant d'étapes cartographiques qui attestent la rigueur que mettait Coquebert de Montbret à obtenir les cartes les plus précises, en déduisant les limites, puis les surfaces, d'une série de points localisés et nommés. Le *Bulletin de la Société de géographie* de 1825 mentionne une *Carte de France où les pays sont divisés par langues* rédigée par Coquebert de Montbret⁴ – celles-ci sont alors indiquées par des couleurs particulières – ainsi que le don à la Société de deux cartes, dont l'une distingue les limites de la langue française et les endroits où elle se mêle au basque, au bas-breton, au flamand, à l'allemand et à l'italien⁵. La Bibliothèque municipale de Rouen conserve une feuille de la *Carte de l'Europe dressée pour l'Instruction publique* de Barbié du Bocage (1804) sur laquelle Coquebert de Montbret a reporté les limites d'une partie des langues européennes (*planche 2*). Cet exemplaire n'est pas daté mais fait partie d'une série de cartes dont une autre comporte le tracé de couches géologiques en aplat de couleur et une légende établie d'après des ouvrages des années 1820⁶.

1. I. Laboulais-Lesage, *Lectures et pratiques de l'espace : L'Itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'État (1755-1831)*, p. 423.

2. Bibliothèque nationale de France, cote NAF 5913.

3. D. Nordman, « La notion de limite linguistique : l'enquête de Coquebert de Montbret sous le Premier Empire ». Pour une illustration de ces trois types de cartes, voir D. Nordman et M.-V. Ozouf-Marignier (dir.), *Atlas de la Révolution française*, 4. *Le territoire*, 1. *Réalités et représentations*, p. 69-71.

4. *Bulletin de la Société de géographie*, t. 3, 1825, p. 146.

5. *Ibid.*, p. 161.

6. S. Ködel, *Die Enquête Coquebert de Montbret (1806-1812). Die Sprachen und Dialekte Frankreichs und die Wahrnehmung der französischen Sprachlandschaft während des Ersten Kaiserreichs*, p. 439.



Planche 2 : *Carte de l'Europe dressée pour l'Instruction publique*
par J.-D. Barbié du Bocage (1804).

Sur cette feuille, que Ch.-É. Coquebert de Montbret a utilisée comme fond de carte,
il a tracé des lignes figurant des limites linguistiques, probablement dans les années 1820.
Bibliothèque municipale de Rouen, cote Mbt carte 139-3.

Bien qu'aucune des cartes de France de Coquebert de Montbret n'ait été conservée et que la carte d'Europe n'existe qu'à l'état de brouillon, ses travaux ont probablement été l'une des sources majeures de la première carte des dialectes français publiée par Heinrich Berghaus dans le *Physikalischer Atlas* en 1847¹. Ce qui est certain, c'est que Coquebert de Montbret est à l'origine (et l'un des principaux contributeurs) de la première carte géologique de France dressée dès 1813 par Jean-Baptiste-Julien d'Omalius d'Halloy mais publiée seulement en 1823². Leur collaboration s'est étendue de 1810 à 1823, années durant lesquelles ils ont collecté les données de terrain et établi la classification géologique³. Or, comme le signale Omalius d'Halloy dans un essai publié la même année que la carte, mais lui aussi composé en 1813 :

Il ne suffisait pas de déterminer le système de division des terrains, il fallait aussi s'occuper de la manière de les représenter sur la carte. Or, on est maintenant convaincu de l'imperfection du système qui consiste à indiquer, par des signes particuliers et isolés, les substances minéralogiques qui existent dans certains lieux, et on a reconnu que la meilleure manière de présenter des résultats à l'œil était d'indiquer les diverses formations au moyen de teintes plates⁴.

Qu'il s'agisse de tracer des limites linguistiques ou des couches géologiques, les entreprises cartographiques auxquelles participent Coquebert de Montbret témoignent à elles seules du renouvellement conceptuel qui accompagne le développement de la cartographie thématique au début du xix^e siècle. C'est dans cette volonté de mise en ordre des éléments de l'inventaire du monde que s'inscrit le projet de carte des langues de Goethe et Humboldt. Un projet qui, par son échelle et rapporté à l'état de la cartographie linguistique en 1812, aurait pu être le premier à aboutir à une représentation des aires linguistiques européennes.

1. G. Brun-Trigaud, *Le Croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au xix^e siècle*, p. 113.

2. J.-B.-J. d'Omalius d'Halloy, *Essai d'une carte géologique de la France, des Pays-Bas et de quelques contrées voisines dressée par J. d'Omalius d'Halloy d'après des matériaux recueillis de concert avec M. le Baron Coquebert de Montbret*.

3. I. Laboulais-Lesage, « Reading a vision of space : The geographical map collection of Charles-Étienne Coquebert de Montbret (1755-1831) », p. 59.

4. J.-B.-J. d'Omalius d'Halloy, *Essai d'une carte géologique de la France, des Pays-Bas et de quelques contrées voisines dressée par J. d'Omalius d'Halloy d'après des matériaux recueillis de concert avec M. le Baron Coquebert de Montbret*, p. 24.

Les « instructions » de Wilhelm von Humboldt

Weimar, Goethe-und-Schiller-Archiv, 78/300

Anleitung

zu Entwerfung einer allgemeinen Sprach Karte

Eine Sprach Karte muss bloss Gebirge, Hauptflüsse, Provinzen und Länder - keine Städte - und Ortsnamen, und als Nebenabtheilungen die gewöhnlichen politischen enthalten. Allein die Hauptabtheilungen müssen die Sprach gebiete seyn.

Die zur Darüterung der Karte dienende Tabelle muss gedoppelt abgefasst sein, einmal so, daß sie, der Ordnung der Sprachen folgend, angiebt, in welchen Ländern jede gesprochen wird, das zweitemal so, daß sie, der Ordnung der Länder folgend, angiebt, welche Sprachen man in jedem redet.

In jedem Sprachgebiet können die Dialekte durch Nuancen der Farben, oder, da es von einer hinlänglichen Anzahl mangeln könnte, durch Zeichen ange deutet werden.

Verwandten Sprachen gibt man billig ähnliche Farben.

Wo Sprachen in einem Lande der gestalt gesprochen werden, daß man ihre Gränzen, ohne in das kleinlichste Detail einzugehen nicht angeben kann, kann man das Land gestreift mit den verschieden Farben der darinn vor kommenden Sprachen illumini ren.

Wo Sprachen gewissermaßen Mischsprachen sind, kann man ihre Gebiete auf ähnliche Weise punktiert illuminieren.

Woran über eine Sprache oder Mundart ungewis ist, kann man ihren Ort unilluminirt lassen. Die Kriwinen, Sotaken u. a. können in Europa solche weiß bleibende Flecke abgeben.

I.
Europa.

Sprachgebiete.

I. Lateinische

Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues

Une carte des langues doit comprendre seulement les montagnes, les fleuves principaux, les provinces et les pays – pas de noms de ville ni de localité – et comme divisions secondaires, les divisions politiques habituelles. Mais les divisions principales doivent être les aires linguistiques.

La table explicative de la carte doit être rédigée deux fois : premièrement, suivant l'ordre des langues, en indiquant dans quels pays chacune d'entre elles est parlée, et deuxièmement, suivant l'ordre des pays, en indiquant quelles langues sont en usage dans chacun d'entre eux.

Dans chaque aire linguistique, les dialectes peuvent être suggérés par des nuances de couleur ou, puisque le nombre de couleurs disponibles pourrait être insuffisant, par des signes.

Il convient de donner aux langues apparentées des couleurs similaires.

Si dans un pays donné, les langues en usage sont employées de telle manière qu'il est impossible d'indiquer leurs frontières sans entrer dans les détails les plus infimes, on peut couvrir la surface du pays de hachures dont les couleurs correspondent aux langues qui y sont parlées.

Si les langues en usage sont en quelque sorte des langues mêlées, on peut, de manière similaire, colorer au pointillé l'aire où elles sont parlées.

Si l'on manque de certitude au sujet d'une langue ou d'un dialecte, on peut s'abstenir de colorer l'endroit concerné. En Europe, les Krevines et les Zotaques, entre autres, peuvent donner lieu à de telles plages blanches¹.

I Europe

1)
Aires linguistiques

I. Lateinische Tochtersprachen.

1. Portugiesische — in ganz Portugal. Dialect von Beira.

Es wäre gut zu bezeichnen, daß die Portugiesische die reine, die Lateinische Tochtersprache ist. — Mischung mit dem Arabischen, geringer, als bei der Spanischen. — Ob auch mit dem Vaschkischen?

2. Spanische.

Mischung mit Arabischem und Vaschkischem.

In ganz Spanien außer:

dem größten Theil von Biscaya;

Navarra;

Catalonien;

Valencia;

Mallorca.

3. Süd-Französische. Langue d'Oc. Grenze im Janzen: die Loire.

A. Provenzalische. Auch in Nizza, doch mit Ital. gemischt.

B. Languedocienne, in verschiedenen Abstufungen der Weichheit und Härte, zum Nîmes, Narbonne, Montpellier, Toulouse, in Auvergne u. s. f.

C. Catalonische in Catalonien, Mallorca, Algues in Sardinien.

D. Valencianische in Valencia. Andre Mundarten im südlichen Frankreich im Pottou u. s. f.

4. Nord-Französische Sprache. Langue d'oui.

In ganzem alten Frankreich, nördwärts von der Langue d'Oc, außer Nieder Bretagne, dem Elsass und Belgien, in Savoyen, und in der Französischen Schweiz.

Mundarten

I. Langues filles du latin

- 1) Portugaise – dans tout le Portugal. Dialecte de Beira
Il serait bon d'indiquer que le portugais est la langue fille du latin la plus pure².
– Mélange avec l'arabe, plus réduit que dans la langue espagnole. – Aussi avec le basque ?
- 2) Espagnole
Mêlée d'arabe et de basque
Dans toute l'Espagne, sauf :
la plus grande partie de la Biscaye ;
la Navarre ;
la Catalogne ;
Valence ;
Majorque
- 3) Française du Sud. Langue d'oc. Frontière, globalement : la Loire
A) Provençale. Aussi à Nice, mais mêlée d'italien
B) Languedocienne, à des degrés divers de douceur et de dureté, autour de Nîmes, Narbonne, Montpellier, Toulouse, en Auvergne etc.
C) Catalane en Catalogne, à Majorque, à Alghero en Sardaigne
D) Valencienne à Valence. // Autres dialectes au sud de la France dans le Poitou etc.
- 4) Langue française du Nord. Langue d'Oï
Dans toute l'ancienne France, au nord de la langue d'oc, sauf en Basse-Bretagne, en Alsace et en Belgique ;
en Savoie, et dans la Suisse française

2

Mundarten in Auvergne, Maine, der Normandie, Picardie, Lothringen (Méfain, Vôgien, Lorrain), im Bas de la Roche in Elsaß, Franche Comté, Bourgogne, País de Vaud ect.

Das Nord-Französische kann als stark gemischt mit dem Deutschen bezeichnet werden.

5. Italienerische Sprache.

Auch, doch weniger als die Französische, mit Deutscher gemischt.

a, In ganz Italien, außer:

Savoyen;

um Nizza;

den Sette u. tredici communi; Ortschaften in Neapel und Sizilien; Malta.

b, in der Ital. Schweiz.

Dialekte: in Piemont, Waldensisch; Genua, Maieland; Bergamo; Venedig; Padua; Friaul (mehr Romanisch, auch mit Slavischem gemischt) Bologna, der südlichen Lombardie; Toscana (Florenz, Sienna, Pistoia, Pisa, Lucca, Arezzo) Rom (Montigiani, Popolanti, Trasteverini) Neapel; Calabrien; Sizilien; Sardinien (Campidanische Mundart, die del Capo di sopra, di Logodoro) Corsika (die eigentliche Mundart sehr unbekannt).

6. Romanische Sprache.

Der ursprünglichen Ausartung des Lateinischen am nächsten geblieben.

In einem Theil Graubündens. Mithrid. II. 599.

ob auch in Gardena?

Dialecte: Rumanische (Mundart der Ebenen und des Oberwallones)

Dialectes en Anjou, dans le Maine, en Normandie, Picardie, Lorraine (messin, vosgien, lorrain), dans le Ban de la Roche en Alsace, en Franche-Comté, en Bourgogne, dans le Pays de Vaud, etc.

On peut indiquer que le français du nord est fortement mêlé d'allemand.

5) Langue italienne

Mêlée aussi d'allemand, mais moins que la langue française

a) Dans toute l'Italie, sauf :

la Savoie ;

autour de Nice ;

les Sette et les Tredeci communi ; localités à Naples et en Sicile³ ; Malte

b) dans la Suisse italienne

Dialectes : dans le Piémont, le Vaudois ; Gênes ; Milan ; Bergame ; Venise ;

Padoue ; le Frioul (plutôt romanique, mêlé aussi de slave)⁴ ; Bologne ; le sud

de la Lombardie ; Toscane (Florence, Sienne, Pistoia, Pise, Lucques, Arezzo) ;

Rome (Montigiani, Popolanti, Trasteverini)⁵ ; Naples ; Calabre ; Sicile ;

Sardaigne (dialecte campidanien, celui *del Capo di sopra*, celui de Logodoro)⁶ ;

Corse (le dialecte corse proprement dit : très peu connu)

6) Langue romane

Restée au plus près de l'altération originelle du latin

Dans une partie des Grisons. *Mithrid.* II. 599. Aussi dans le val Gardena ?

Dialectes : rumonique (dialecte des plaines et de Surselva)

Oberwaldner) Ladiniische (Ober und unter - Engadiniische)

7. Wallachische Sprache.

In der Moldau, Wallachei, Siebenbürgen, der Bukowina, dem Banat, und Ungarn. — Dies ist der Ungarisch Wallachische Dialect.

Ferner in Thracien, Macedonien und Thessalien. — Der Thracisch = dd. Kutz - Wallachische Dialect, mit Griechischen und Albanischem gemischt.

Die ganze Sprache hat einen starken slavischen Bei satz.

II. Pästilische Sprache. Gewiss Mutter Sprache.

In dem Señorio de Vizcaya,

Guipuzcoa

Alava, wo auch in vielen Gegenden
bloß spanisch geredet wird.

Navarra,

dem País de Labourd,

der Bassa Navarre,

Soule.

Dialecte:

Labortanischer — im Franz. Basquenland.

Guipuzcoanischer — im span. außer Vizcaya.

Vizcainischer — in Vizcaya.

III. Kymrische Sprache.

Nach Adelung nur zusammengesetzt aus Nieder Deutschen und Gaelischem. Aber das ist wohl noch sehr zweifelhaft.

1. In Wales u. Cornwales — Walisische Sprache.

2. In Nieder Bretagne — Bas Breton.

Vier Dialecte von diesem: Breton - Bretonnant. dd.

Treconnienn

ladin (Haute et Basse-Engadine)

7) Langue valaque

En Moldavie, Valachie, Transylvanie, Bucovine, dans le Banat, et en Hongrie.
– C'est le dialecte hungaro-valaque.

En outre en Thrace, Macédoine et Thessalie. – Le dialecte thraco – ou coutsovalaque, mêlé de grec et d'albanais.

Sur toute cette langue s'est greffé beaucoup de slave.

II. Langue basque. Très certainement langue mère⁷

Dans la seigneurie de Biscaye

Guipuscoa

Alava, où dans beaucoup de contrées on parle aussi simplement espagnol

Navarre

le Païs de Labourd

la Basse Navarre

la Soule

Dialectes :

labourdin – dans le Pays basque français

guipuscoan – dans le Pays basque espagnol sauf en Biscaye

biscayen – en Biscaye

III. Langue kymrique

D'après Adelung, ce n'est qu'un composé de bas-allemand et de gaélique⁸. Mais cela reste très douteux.

1) Au Pays de Galles et en Cornouailles – langue galloise

2) En Basse Bretagne – bas breton

Quatre dialectes de celui-ci : breton bretonnant ou tréconienne

5

Treconnienne im Bisthum Freguier. Leonarde im Bisthum St Paul de Leon. Cornouaillie im Bisthum Quimper - Corentin. Vannetaise im Bisthum Vannes.

II. Gaelische (Keltische) Sprache.

Zwei Dialekte:

1, der Irische, die Erische Spr. in Irland.

2, der eig. Gaelische im N. Westen von Schottland.

III. Germanische Sprachen.

1, Deutsche Sprache.

a, In Deutschland außer

Böhmen } zum Theil ;
Mähren }

einem Theil von Schlesien;

den Wendischen Districten im Oesterreichischen;

den Lausitzten;

dem Lüneburgischen;

Pommern.

b, in der Deutschen Schweiz;

c, den von Deutschland abgerissenen Theilen Frankreichs;

d, den tredecim und sette communi im Veronesischen
und Vicentinischen;

e, in Preussen;

f, zum Theil in Car- u. Liefland.

Dialekte

A, der Ober deutsche (Gothische) jetzt im Süden Deutschlands, auch bei den Deutschen in Böhmen, Ungarn, und Siebenbürgen (dort vier Dialekte: der Herrmannstädtische, Kronstädtsche, oder Burzelländische, Büritzische, nur halb Deutsch, Bäuerliche.)

a Schwäbisch - Alemannische im Westen; in der Schweiz;

Elsaß;

dans l'évêché de Tréguier ; léonarde dans l'évêché de Saint Paul de Léon ; cornouaillère dans l'évêché de Quimper-Corentin ; vanneteuse dans l'évêché de Vannes

IV. Langue gaélique (celtique)

Deux dialectes :

- 1) L'irlandais, la langue erse en Irlande
- 2) Le gaélique proprement dit au nord-ouest de l'Écosse

V. Langues germaniques

1) Langue allemande

- a) En Allemagne sauf
 - Bohême } en partie ;
 - Moravie }
 - une partie de la Silésie ;
 - les districts wendes dans les régions autrichiennes ;
 - les Lusaces ;
 - la région de Lunebourg ;
 - la Poméranie
- b) en Suisse allemande
- c) dans les parties de la France arrachées à l'Allemagne
- d) dans les *tredeci et sette communi* dans la région de Vérone et dans celle de Vicence ;
- e) en Prusse ;
- f) en partie en Courlande et en Livonie

Dialectes

- A) L'allemand supérieur (gotique), maintenant dans le sud de l'Allemagne, ainsi que chez les Allemands de Bohême, de Hongrie et de Transylvanie (là, quatre dialectes : celui de Hermannstadt, celui de Cronstadt, ou *Burzenländisch*, celui de Bistritsa, qui n'est allemand qu'à moitié, le *Bäuerisch*)⁹
 - a. Suève-alémanique à l'ouest ; en Suisse ; Alsace ;

Schwaben; dem Ober und Mittelrhein; und in Mähren, oft
wärts von Brünn gegen Güntram.

- b) Langobardische in Osten - in Bayern, Österreich u.s.f.
Ottoschewarer (verderbtes Deutsch sprechend) in Krain.
(Wiener Annalen der Lit. und Kunst. Jahrg. 1811. B. 2.
S. 209.)

D. der Niederdeutsche (muß ähnlich mit dem Norwegischen
und Schwedischen bezeichnet werden.)

Drei Dialekte:

a., die Friesische Spr.

A. Batavisch Friesisch - untergegangen, außer um
Molkweren, Hindeloopen und Bolsward im Bata-
wischen Friesland.

B. Haudisch Friesisch - untergegangen, außer auf
den Ostfriesischen Inseln Baltrum, Längeroog,
Norderney, Schiermonkoog und Wangeroog und in
dem Holstein Oldenburgischen Saterlande.

C. Nord Friesisch - untergegangen, außer in eini-
gen Schleswigschen Dörfern (Husum, Tondern,
Bredstedt, Böcking, Widinghorde, zum Theil
in Kärrharde) und einigen Inseln (Helgoland,
Föhr, Sylt und Amrum.)

b, die Holländische Spr.

In den vereinigten Niederlanden, und dem
größten Theil der sogenannten Katholischen; in
den letztern auch Flämisch und Brabantisch ge-
nannt.

Tochter der Friesischen Spr. mit Niederlächsi-
schem und Französischem gemischt.

c, die Niedersächsische, oder Platt-deutsche Mundart.

An

Souabe ; Rhin supérieur et médian ; et en Moravie, à l'est de Brno près de Komořany.

b. Lombard à l'est – en Bavière, Autriche, etc.

Gottschewariens (parlant un allemand corrompu) en Carinthie
(Wiener) *Annalen der Literatur und Kunst*, année 1811, t. 3, p. 209¹⁰

B) L'allemand inférieur (à indiquer de manière similaire au norvégien et au suédois)

Trois dialectes :

a) la langue frisonne

Frison batave – a disparu, sauf autour de Molkwerum, Hindeloopen et Bolsward en Frise batave

Frison westphalien – a disparu, sauf dans les îles de Frise orientale Baltrum, Langeoog, Nordeney, Spiekeroog et Wangerooge, et à Saterland, dans la région d'Oldenbourg en Holstein

Frison du nord – a disparu, sauf dans certaines localités du Schleswig (Husum, Tønder, Bredstedt, Böcking, Widingharde, en partie à Karrharde) et certaines îles (Heligoland, Föhr, Sylt et Amröm)

b) la langue hollandaise

Dans les Pays-Bas unis, et dans la plus grande partie de ceux qu'on nomme les Pays-Bas catholiques ; dans ces derniers, appelée aussi flamand et brabançon.

Fille de la langue frisonne mêlée de bas-saxon et de français.

c) le bas-saxon, ou dialecte bas-allemand

In ganz Nord Deutschland, Ost- und West Preußen in vielen
 abweichenden Mundarten.
 C. der Mitteldeutsche.

Besonders in Ost-Franken und Süd-Thüringen.

Aus diesem entstand vorzüglich das Hochdeutsche.
 2. Skandinavischer Sprachstamm.

A. Dänische Sprache
 B. Norwegische Sprache.

In Norwegen,
 auf den Orcadischen und Färöer Inseln.

C. Isländische Sprache - der Norwegischen nahe
 verwandt.

D. Schwedische Sprache - bestehend aus Schwedischem
 (Nieder-) und Gotthischem (Ober-Deutschen); einiger, doch
 sehr geringer, Finnischer Zusatz.

Mehrere Dialekte.

In Schweden, außer Finnland; auf der Insel Runoe
 im Rigaischen Meerbusen.

E. Englische Sprache - Mischung von Angel-Sächsi-
 schem, Dänischem und Französischem.

II. Slavische Sprachen.

Die slavischen Sprachen und Nationen teilen sich in
 zwei Cläpe, die man geographisch schon an gewissen
 Ortsnamen unterscheiden kann, die beiden eigenthümlich
 sind. Nur in den Ländern der ersten Cläpe kommen
 nemlich Orte in Ruz - , nur in denen der zweiten in
 Roz - vor.

(Rasdesto, in Krain, Bozniew in Böhmen)

1. Cläpe (bey Adelung, im Mithridates, der Antische Mann
 genannt)

Dans tout le nord de l'Allemagne, en Prusse orientale et occidentale, en de nombreux dialectes différents.

C) Le moyen allemand

Particulièrement dans l'est de la Franconie et dans le sud de la Thuringe.
C'est de cette langue qu'est issu pour l'essentiel le haut-allemand.

2) Famille linguistique scandinave

A. Langue danoise

B. Langue norvégienne

En Norvège,
dans les îles Orcades et Féroé

C. Langue islandaise – étroitement apparentée au norvégien

D. Langue suédoise – constituée de suédois (allemand inférieur) et de gotique (allemand supérieur) ; quelques apports finnois, quoique très limités

Plusieurs dialectes.

En Suède, sauf en Finlande ; dans l'île de Ruhnu dans le golfe de Riga

3) Langue anglaise – mélange d'anglo-saxon, de danois et de français

VI. Langues slaves¹¹

Les langues et les nations slaves se divisent en deux classes, que l'on peut déjà distinguer géographiquement à partir de certains noms de lieux propres à l'une et à l'autre. En effet, les lieux en *Raz* se trouvent uniquement dans les régions de la première classe, les lieux en *Roz* uniquement dans celles de la deuxième classe.

(Rasdesto, en Carniole, Rozniow en Bohême)

1^{re} classe (nommée « famille ante » par Adelung, dans le *Mithridate*)¹²

genannt) Der dem Griechischen Glauben zugethane Theil dieser Clase bedient sich des Cyrilischen, hernach verändert, Russischen Alphabets.

A. Russische Sprache — setzte sich früh in die Gross-Russische (des Novogorodischen) und in die Klein Russische (des Kiewschen Reichs) aus der ersten ist die heutige Russische Umgangs- und Bücher-Sprache geworden, die letztere ist der Servischen und Alt-Slawischen Kirchensprache näher geblieben.

In Preßland;

in Galizien (Preßnienken) auf dem Lande bis Jaroslau, in der Bukowina; und den Gebürgen der Ungarischen Gespannschaften Beregh, Scharosch, Ugascha, Ung., war, und Zemplin.

Mundarten:

die Sudalische, Unterart des Gross Russischen in der Provinz Sudal.

die Malo- (von dem Preßischen Malü, Klein-) Klein-Russische, oder Ukrainische.

Zu dieser müssen wohl gehören die Preßniaken, Mazaraken und Goralen in Galizien.

Die Mundart der Kriwiten um Polock, Smolensk und Minsk, die mit Polnischem vermischt sein soll, ist noch wenig bekannt.

B. Die glyrischen Mundarten, nemlich:

a. die Servische. Dieser gehört die slawenische Kirchensprache an, die jetzt von keinem slawischen Stamm mehr gesprochen, aber von allen nicht unierten slawischen Griechen gebraucht wird. Ob sie Alt-Servisch oder Alt-Windisch sey? ist jedoch noch zweifelhaft.

La partie de cette classe qui est de confession chrétienne orientale emploie l'alphabet cyrillique modifié, dans sa variante russe.

A. Langue russe – elle s'est divisée tôt en grand-russe (de l'empire de Novgorod) et petit-russe (de l'empire de Kiev). La première est devenue la langue russe actuelle de la conversation et des livres, la seconde est restée plus proche du servien et du vieux-slavon d'église.

En Russie ;

en Galicie (Rusniaques) dans la campagne qui s'étend jusqu'à Jarosław ;
en Bucovine ; et dans les montagnes des comitats hongrois de Bereg, Sáros,
Ugocsa, Ungvár et Zemplén¹³

Dialectes :

le souzdalien, sous-espèce du grand russe dans la province de Souzdal
le malo – (du russe maly, petit) petit-russe, ou ukrainien

C'est sans doute à celui-ci que doivent se rattacher les Rusniaques [ou Ruthènes], les Mazures et les Gorales en Galicie.

Le dialecte des Kriwitzes autour de Polotsk, Smolensk et Minsk, qui doit être mêlé de polonais, est encore peu connu.

B. Les dialectes illyriens¹⁴, soit

a. Le servien. À celui-ci se rattache la langue d'église slavonne, qui n'est plus parlée aujourd'hui par aucun groupe ethnique slave, mais est employée par tous les chrétiens d'orient slaves non uniates. Mais s'agit-il de l'ancien-servien ou de l'ancien-wende ? Cela reste indécis.

9

felhaft. (S. [Wiener] Annalen der Literatur und Kunst
Jahrg. 1810. B. 2. S. 251.)

In Servien;

Bosnien / in diesen beiden Ländern am reinsten; die heutigen Servier suchen sich in Büchern den Pufzen zu nähern) Bulgarien (die unreinste und größte Slavische Mundart) Slavonien (wo die Mundart mit der Croatischen zusammenfließt) dem östlichen Dalmatien; und der Republik Ragusa.

Zu dieser Mundart gehören die Uwoken, Morlachen, und Steideken.

Ratzen oder Raizen sind eigentlich die südlichen Servier; in Ungarn bedient man sich indes dieses Ausdrucks auch für alle Servier überhaupt.

b, Die Croatische.

In Croatién. Diese Mundart ist im Grunde die selbe mit der Servischen. Denn das ursprüngliche Kroatische hat im Süden des Kulpf-Flusses seinen Sitz, und ist daher vom Servischen nicht unterschieden. Die Provincial Croaten sind keine ursprünglichen Croaten, sondern sind nur geographisch seit Ferdinand I. dazu gemacht. Um Triest und Fiume redet man Is, trianisch d. i. Servisch. (S. die oben angeführten Annalen. Jahrg. 1811. B. 2. S. 60.)

zum Theil um Triest und Fiume; in Krain am Kulpf-Fluss; in einigen Comitaten Ungarns. (Waber Croaten, auch Dalmatier genannt)

c, Die

(v. [Wiener] *Annalen der Literatur und Kunst*, année 1810, t. 2, p. 251)¹⁵.

En Servie

Bosnie (dans ces deux régions sous sa forme la plus pure ; les Serviens actuels s'efforcent dans leurs livres de se rapprocher des Russes), Bulgarie (le dialecte slave le plus impur et le plus grossier), Slavonie (où ce dialecte confluence avec le croate), la Dalmatie orientale ; et la République de Raguse.

À ce dialecte se rattachent les Uscoques, les Morlaques et les Haïdouks.

Les Ratz ou Rasciens sont à proprement parler les Serviens du Sud ; mais en Hongrie, on se sert aussi de cette expression pour tous les Serviens quels qu'ils soient.

b. Le croate

En Croatie. Ce dialecte est fondamentalement le même que le servien. Car à l'origine, le croate a son implantation au sud du fleuve Kupa, et ne se distingue donc pas du servien. Les habitants de la province de Croatie ne sont pas des Croates d'origine, mais n'ont été faits Croates que géographiquement depuis Ferdinand I^{er}. Autour de Trieste et de Fiume on parle istrien, c'est-à-dire servien (v. les *Annalen* citées ci-dessus, année 1811, t. 2, p. 63)¹⁶.

En partie autour de Trieste et de Fiume ; en Carniole près du fleuve Kupa ; dans quelques comitats de Hongrie (Croates de l'Eau <Wasser-Croaten>, appelés aussi Dalmates)

c. Die ^{ihre} Winden in Süd-Deutschland (nur in Kärnthen und Steiermark, nennt man die Slaven, im Gegensatz der Deutschen: Winden. In Kraïn nicht)

In Kraïn;

in Kärnthen und Unter-Steiermark, überall untermischt; im Provincial-Kroatien; in einem kleinen Theil von Ungarn, um Oedenburg und Eidenburg; im Thal Resia im Venetianischen. Dobrowsky Sla., v. p. 120.

Nach Kopitar's (Vaterländische Blätter. Jahrg. 2. Bd. 1. p. 412.) wahrscheinlich sehr wichtiger Bemerkung kann man die Slavischen Mundarten im Süden der Donau (die hier die Illyrischen heißen) besser in zwei Variätaeten abtheilen; in
 1) die Slovenische, oder Windische im Norden der Save und der Kulp, und
 2) die Slovenisch (Windisch) Servische oder Slovenisch-Croatische im Süden dieser beiden Flüsse.

Die erste Varietät findet sich also in Inner-Oesterreich, Provincial-Croatien, u. in einem Theil von West-Ungarn, die zweite im Süden der Donau, Save, und Kulp bis an den Hámus, samt ihren Colonien in Südl-Ungarn und Slavonien.

Diese Kopitarische Eintheilung in zwei Glieder würde ich auf der Karte annehmen; die andere in drei (Servisch, Kroatisch, und Windisch) habe ich nur zur Erläuterung, als die gewöhnliche, hingesezt.

Ein Mittelglied zwischen beiden Clasen Slavischer Völker, machen, obgleich mehr zur zweiten gehörend, die Umgriechen Slowaken. Noch genauer bestimmt

Slowen

c. Le wende dans le sud de l'Allemagne (c'est seulement en Carinthie et en Styrie qu'on appelle les Slaves, par opposition aux Allemands, Wendes¹⁷. Pas en Carniole)

En Carniole

en Carinthie et en Styrie inférieure, partout mêlé aux autres ; dans la province de Croatie ; dans une petite partie de la Hongrie, autour d'Oedenburg [Ödenburg (all.), Sopron (hu.)] et d'Eisenburg [Eisenstadt (?)] ; dans la vallée de Resia en Vénétie. Dobrowsky, *Slavin*, p. 120¹⁸.

D'après la remarque probablement très juste¹⁹ de Kopitar (*Vaterländische Blätter*, 2^e année, t. 1, p. 412²⁰), il vaut mieux répartir les dialectes slaves parlés au sud du Danube (appelés ici illyriens) en deux variétés, en

- 1) slovène, ou wende au nord de la Save et de la Kupa, et
- 2) slovèneo (wendo)-servien ou slovèneo-croate au sud de ces deux fleuves.

La première variété se trouve donc en Autriche intérieure, dans la province de Croatie, et dans une partie de l'ouest de la Hongrie ; la seconde au sud du Danube, de la Save et de la Kupa jusqu'au Hémus [massif des Balkans], avec ses colonies au sud de la Hongrie et en Slavonie.

C'est cette répartition en deux branches proposée par Kopitar que j'adopterai sur la carte ; je n'ai indiqué l'autre, en trois (servien, croate et wende), que pour plus de clarté, comme étant la plus courante.

Une branche intermédiaire entre les deux classes de peuples slaves est formée, bien qu'ils se rattachent davantage à la seconde, par les Slovaques hongrois.

M

Stehen beide Klassen geographisch und linguistisch in den
Slowaken, und Slovenen (Winden) an der Donau zwischen Preß,
Gurg und Romorn zusammen.

L. Clase (bei Adelung in Mithridates: Slawischen Stamm).
A. Böhmisches Sprache. (Die Böhmnen nennen sich selbst:
Tschéchowé. Sing. Tschech. wörtlich übersetzt: der Vordere,
im Gegensatz der Schlesischen, hinteren, Slaven. — Sie
war nach der Servischen zuerst Schriftsprache.)

In Böhmen (z. der Einwohner, die übrigen Deutsche;
meist untermischt; in Ellenbogner Kreis bloß Deutsche)

Ein Böhmisches Dialekt ist die Mährische Sprache,
mit den Unter-Mundarten Hannaken, Wallachen, Kopa
nitscharen u. s. f.

Die Slowakische Sprache, die Adelung auch nur
so ansieht, steht in andrem Verhältnis zu ihr. Denn
sie ist eigentlich die Alt-Böhmisiche, wie die Slawenische
Kirchensprache die Alt-Servische, oder Alt-Windische.
Sie wird in Ober-Ungarn gesprochen.

O die Slobaken zu dieser Mundart gehören, ist ungez
wiss. Sie wohnen zwischen Kaszowa u. Unghwars.

B. Polnische Spr. (Lechischer Stamm). Durch das ganze
ehemalige Polen, die Theile ausgenommen, wo man
Litthauisch, und (wie in einem Theile Galiziens) Russisch
spricht; in Ober-Schlesien (aber sehr unrein u. mit Mähr
ischem untermischt) u. in Nieder-Schlesien in einigen
Dörfern um Breslau.

Mundarten: die Masurische in Masowien und
Podlachien;

die der Häuserpolacken in Schlesien.
C. Wendische in N. Deutschland.

Nur

Les deux classes se rencontrent géographiquement et linguistiquement de manière encore plus nette chez les Slovaques et les Slovènes (Wendes) qui vivent sur les bords du Danube entre Presbourg [Bratislava] et Comorre [Komárom (hu.), Komárno (slovaque), Komorn (all.)].

2^e classe (chez Adelung, dans le *Mithridate : famille slave*)²¹

- A. Langue bohémienne [tchèque] (les Bohémiens se nomment eux-mêmes : Tschechowé, sing. Tschech, traduit littéralement : celui de devant, par opposition aux Slaves silésiens, de derrière. – C'est la première, après le servien, à avoir été une langue écrite.

En Bohême (2/3 des habitants, les autres sont Allemands ; pour la plupart mêlés aux autres ; dans le district d'Elbogen [Loket] seulement des Allemands).

Un dialecte bohémien est la langue morave, avec les sous-dialectes hanaque, valaque, kopianitschar, etc.²²

La langue slovaque, qu'Adelung ne considère aussi que comme un dialecte de la langue bohémienne²³, est dans un autre rapport avec cette dernière. Car il s'agit en fait du vieux-bohémien, de même que le slavon liturgique est le vieux-servien, ou vieux-wende. Elle est parlée en Haute-Hongrie.

Il n'est pas sûr que les Zotaques se rattachent à ce dialecte. Ils vivent entre Cassovie [Košice (slovaque), Kassa (hu.), Kaschau (all.)] et Unghwar [Ungwar (all.), Ungvár (hu.), Oujhorod (ukrainien)].²⁴

- B. Langue polonaise (famille léchitique). À travers toute l'ex-Pologne, sauf dans les régions où l'on parle lituanien, et (comme dans une partie de la Galicie) russe ; en Haute-Silésie (mais très impure et mêlée de morave) et en Basse-Silésie dans quelques villages autour de Breslau.

Dialectes : mazurien en Mazovie et en Podlachie
celui des Polonais de l'Eau <Wasserpolaks> en Silésie

- C. Wende au nord de l'Allemagne

Nur noch Käpuben in Pommern; ihr Dialect eine Abartung der Polnischen Sprache.

In Mecklenburg und dem übrigen N. Deutschland keine Überreste mehr.

Nach Schloßer (Nord. Gesch. p. 237.) doch noch ein kleiner Stamm in Lüchow im Lüneburgischen.

- D. Serben in beiden Lausitzien und im Cottbusischen, untermischt mit Deutschen.

Ihre Sprache soll ein Gemisch aus Böhmischem und Polnischem sein, was jedoch noch zweifelhaft ist.

- II. Lettische Spr. Den Slavischen sehr nahe verwandt; die Wörter zu 2/3. Slavisch.

1. Litthauische Spr.

In Pr. Litthauen u. in Schamaiten, in jeder dieser Provinzen ein eigner Dialect. Der Alt Preußische ist ausgestorben.

2. Lettische Spr. Diese mit der Litthauischen, aber doch (auch durch Finnischen Zusatz) verschiedener von ihr, als die Dialecte jener untereinander.

Im eigentlichen Lettlande (Theile von Liefland) Kurland; Semigallen; im ehemaligen Polnischen, jetzt Russischen Lieflande (Dünaische Provinz) und den Gemeinen Birzen u. Schaymen im ehemaligen Polnischen Litthauen.

Mehrere Mundarten.

- III. Fördidische Sprachen. (In engern Verstände, nach Adeling, mit Absonderung der Ungarischen, und einer Asiatischen, die Schloßer dazurechnet.

1) Finnische Spr.

In Finnland, dem Viborgschen Gouvernement (Carelien).

Restent seulement des Cachoubes en Poméranie ; leur dialecte : une altération de la langue polonaise.

Dans le Mecklembourg et le reste de l'Allemagne du Nord, plus aucun reste. D'après Schröder (*Nordische Geschichte*, p. 237²⁵), parlée encore tout de même par un petit groupe ethnique à Lüchow, dans la région de Lunebourg.

D. Sorabes²⁶ dans les deux Lusaces et dans la région de Cottbus, mêlés aux Allemands.

On dit que leur langue est un mélange de bohémien et de polonais, ce qui est toutefois encore douteux.

VII. Langue lettone.

Très étroitement apparentée aux slaves ; mots slaves aux 2/3

1. Langue lituanienne

Dans la province de Lituanie et en Samogitie, dans chacune de ces provinces un dialecte propre. Le vieux-prussien a disparu.

2. Langue lettone.

La même que la lituanienne, mais toutefois (notamment du fait de l'apport finnois) plus différente d'elle que les dialectes de celle-là entre eux.

En Lettonie proprement dite (parties de la Livonie) ; Courlande ; Sémigalle ; en Livonie autrefois polonaise, actuellement russe (province de Dvina) et dans les communautés de Birsen [Biržai] et Schaimen [Žeimelis] en Lituanie ex-polonaise²⁷. Plusieurs dialectes.

VIII. Langues tchoudues

(au sens étroit, d'après Adelung, en excluant le hongrois, et quelques langues asiatiques que Schröder compte parmi elles)²⁸

1. Langue finnoise

En Finlande, dans le gouvernement de Vyborg (Carélie)

A3

(Carelia) und einem kleinen Theil von Ingermannland.

Mehrere Mundarten, vorzüglich die Carelische und Olof
nef Kirche.

2. Lappischische Spr.

Mit Schwedischen und Norwegischen, einige Mundarten
auch mit Finnischen Wörtern vermischt.

Schr. viele Mundarten.

Im Norwegischen, Schwedischen und Russischen Lapp,
lande.

3. Estnische Spr.

Im Revalischen Gouvernement von Livland.

Revalische, Dorpsäische und Pernauische Mundart.

4. Livische Spr.

Nur noch in einem sehr kleinen Strich von Livland;
vornehmlich um Salis.

Die Mundart der Krewinen, oder Kriwinen am Memel,
strom in Curland noch sehr unbekannt. Ungewiss ob
sie Estnisch oder Livisch ist?

IX. Ungarische (Magyarische) Spr.

Durch ganz Ungarn und Siebenbürgen. 8,300,000 Ein
wohner, also weit über $\frac{1}{3}$ der ganzen Bevölkerung.

Unter den Mundarten die der Szekler sehr abweichend.

X. Albanische Spr.

In Albanien; überall wo Albanier wohnen, durch die
Nebenländer Ungarns, und die Europäische Türkei, (als
Clementiner in Syrmien) um Celso und Reggio in Cala
brien; und in und um Messina in Sizilien.

Verschiedene Mundarten.

XI. Neu-

et une petite partie de l'Ingrie
Plusieurs dialectes, principalement le carélien et celui d'Olonetzk

2. Langue lapone
Mêlée de suédois et de norvégien, certains dialectes aussi de mots finnois
Très nombreux dialectes
En Laponie norvégienne, suédoise et russe

3. Langue estonienne
Dans le gouvernement de Réval [Tallinn] de Livonie
Dialectes de Réval [Tallinn], Dorpat [Tartu] et Pernau [Pärnu]²⁹

4. Langue livonienne
N'est plus parlée que dans une toute petite bande de terre en Livonie ;
principalement autour de Salis [lett. Salacgrīva].
Le dialecte des Krevines ou Krivines sur les bords du fleuve Niémen en Courlande
est encore très peu connu. Incertain s'il est estonien ou livonien³⁰.

IX. Langue hongroise (magyare)³¹

À travers toute la Hongrie et la Transylvanie. 3 300 000 habitants, donc largement
plus du tiers de la population totale.
Parmi les dialectes, celui des Sicules s'en écarte beaucoup.

X. Langue albanaise

En Albanie ; partout où vivent des Albanais, à travers les régions voisines de la
Hongrie et dans la Turquie d'Europe, (les Clémentins en Syrmie) ; autour de Celso
et Reggio en Calabre ; et à Messine en Sicile et dans les environs.
Différents dialectes.

XI. Neu Griechische Spr.

In Griechenland; Klein Asien; dem Archipel; und durch die ganze Europäische Türkey, wovon Griechen in größerer Anzahl nieder gelassen haben. Colonie in Corsica.

(Die Türkische, Neu-Arabische Sprache, und einige im Rysischen Reich bleiben dem Rück über die Asiatischen Sprachen vorbehalten.)

L. Länder

I. Portugall

Portugiesische Spr.

II. Spanien

1) Allgem: Spanische Spr.

Dialect: Gallicischer. Nähert sich dem Portugiesischen.

2) Biscaya und Navarra. Vaskische Spr. In Alava viele Orte Spanisch.

3) Valencia. Valencianische Mundart

4) Catalonien } Catalanische Mundart
Mallorca }

III. Frankreich

1) Allgem: Französische Spr.

Im Norden. Langue d'Oie.

" Süden " oc

2) Provence: Provenzalische Spr.

3) Langue d'oc: Languedosche.

4) Nieder Bretagne: Rymrische Spr. Bas-Bretton.

5) Pays de Labourd, Basse Navarre, Soule: Vaskische Spr.

6) Elsaß u. die von Deutschland abgerissene Städte: Deutsche Spr.

7) Belgien: Wallonische Mundart.

8) Die einzelnen Länder Europens sind hier ihrer ehemaligen politischen Eintheilung nach genommen.

XI. Langue néo-grecque

En Grèce ; Asie Mineure ; l'Archipel ; et à travers toute la Turquie d'Europe, où des Grecs se sont installés en assez grand nombre. Colonie en Corse.
 (Les langues turque, néo-arabe et certaines langues de l'Empire russe restent réservées à la partie traitant des langues asiatiques.)

2)
Pays*

I. Portugal

Langue portugaise

II. Espagne

1. Général : langue espagnole

Dialecte : galicien. Se rapproche du portugais

2. Biscaye et Navarre. Langue basque. En Alava beaucoup d'endroits espagnol

3. Valence. Dialecte valencien

4. Catalogne } Dialecte catalan
 Majorque

III. France

1. Général : langue française

Au Nord. Langue d'Oï

 " " " d'oc

2. Provence : langue provençale

3. Languedoc : languedocien

4. Basse-Bretagne : langue kymrique. Bas-breton

5. Pays de Labourd, Basse-Navarre, Soule : langue basque

6. Alsace et les morceaux arrachés à l'Allemagne : langue allemande

7. Belgique : dialecte wallon

* Les pays d'Europe sont pris ici suivant leur répartition politique d'autrefois.

16

3. In den Dörfern der Provence: Biot Cargnolle u. Mons.
Genuesische Mundart.

IV. Italien

1. Allgem: Italienisch.

Um Nizza. mit Provenzalischen gemischt.

2. Savoyen: Französisch u. Romanisch

3. Deutsch: Sette u. tredui communi.

5. Neu Arabisch: Malta.

6. Ajquer in Sardinien: Catalanisch.

7. Albanisch - in Calabrien um Celso u. Reggio, u. in Sizilien
in und um Messina.

Griechen sind in Corsica, wo Mainoten 1676. sich in der Landschaft Paomia in der Prov. Nico fest setzten, aber im vorigen Saec. nach Ajaccio gedrängt wurden. Ob sie noch Griechisch reden?

8. Slavisch und zwar Windisch im Thal Refia im Venetianischen bei Udine.

V. Schweiz

1. Deutsch: - Allgem.

2. Französisch. - Päf de Vaud, Neufchâtel u. s. f.

3. Italienisch - in den 4. Italienischen Landvogteyen.

4. Romanisch. - Graubünden.

VI. Großbritannien

1. Englisch. - England, außer Wales und einem Theil von Cornwales.

2. Gaelisch. - im N.W. v. Schottland

(als Erwisch) in Irland

3. Kymrisch. - in Wales und Cornwales.

Insel Man - eigner Dialekt, gemengt aus Gaelischem, Kymrischem, Norwegischem u. Englischem.

4. Norwegisch. - Orkadische Inseln

VII. Deutschland

8. Dans les villages de Provence : Biot, Escragnolles et Mons. Dialecte génois

IV. Italie

1. Général : italien

Autour de Nice mêlé de provençal

2.3. Savoie : français et romaneque

4. Allemand : *Sette et tredeci communi*

5. Néo-arabe : Malte

6. Alghero en Sardaigne : catalan

7. Albanais – en Calabre autour de Celso et Reggio, et en Sicile à Messine et dans les environs

Il y a des Grecs en Corse, où des Maniotes se sont installés en 1676 dans la contrée de Paomia dans la province de Vico, mais ont été repoussés à Ajaccio au siècle dernier. S'ils parlent encore grec ?

8. Slave, et plus précisément wende dans la vallée de Resia en Vénétie près d'Udine

V. Suisse

1. Allemand – Général

2. Français – Pays de Vaud, Neufchâtel, etc.

3. Italien – dans les 7 prévôtés italiennes

4. Romanique – Grisons

VI. Grande-Bretagne

1. Anglais – Angleterre, sauf le Pays de Galles et une partie de la Cornouaille

2. Gaélique – au nord-ouest de l'Écosse
(Erse) en Irlande

3. Kymrique – au Pays de Galles et en Cornouaille

Île de Man – dialecte propre, mélange de gaélique, kymrique, norvégien et anglais

4. Norvégien – îles Orcades

III. Deutschland

1. Allgem: Deutsch
2. Polnisch: — in einem Theil Ober- und einem kleinen Theile Schlesiens.
3. Böhmisch: — in Böhmen und Mähren, vermischt mit Deutschen Gegenben.
4. Illyrisch (Slavisch der 2. Classe) in einem Theil Unter-Seyemarks, Kärnthens und Krains.
5. Serbisch (Slavisch der 1. Classe, Mischung aus Polnischem und Böhmischen) in beiden Lausitzien und im Cott. zwischen; ferner im Lüneburgischen.
6. Kapubisch (Abart des Polnischen) in Hinterpommern.
7. Croatisch (Slavisch der 1. Cl.) in Krain, im Süden des Karpfyls.
8. Servisch um Triest
9. Slowakisch — (Slavisch der 2. Classe) auf der Gränze von Mähren und Ungarn.

VIII. Die ehemaligen vereinigten Niederlande

1. Die Holländische Spr.
2. Überreste des Friesischen in dem Batavischen Friesland.

IX. Die ehemaligen Katholischen Niederlande, oder Belgien.

1. Die Vlämische Sprache eine Mundart der Holländischen.
2. In dem alten Französischen Belgien das Wallonische, Gemisch von Deutschem, Französischem und Holländischen.

X. Dänemark

1. Dänisch;
2. Deutsch;
3. Friesisch in einigen Theilen Schleswigs.
4. Isländisch in Island.

XI. Norwegen

1. Norwegische

VII. Allemagne

1. Général – allemand
2. Polonais – dans une partie de la Haute – et une petite partie de la Basse-Silésie
3. Bohémien [tchèque] – en Bohême et en Moravie, mêlé avec des contrées allemandes
4. Illyrien (slave de la 2^e classe) dans une partie de la Basse-Styrie, de la Carinthie et de la Carniole
5. Sorabe (slave de la 1^{re} classe, mélange de polonais et de bohémien) dans les deux Lusaces et dans la région de Cottbus ; en outre dans la région de Lunebourg
6. Cachoube (forme altérée de polonais) en Poméranie orientale
7. Croate (slave de la 1^{re} classe) en Carniole, au sud du fleuve Kupa
8. Servien autour de Trieste
9. Slovaque – (slave de la 2^e classe) à la frontière entre la Moravie et la Hongrie

VIII. Les ex-Pays Bas unis

1. La langue hollandaise
2. Reste de frison en Frise batave

IX. Les ex-Pays Bas catholiques, ou Belgique

1. La langue flamande, dialecte du hollandais
2. Dans l'ancienne Belgique française le wallon, mélange d'allemand, de français et de hollandais

X. Danemark

1. Danois
2. Allemand
3. Frison dans certaines parties du Schleswig
4. Islandais en Islande

XI. Norvège

17

1. Norwegische Spr.
2. Lappländische in Lappland.

XII. Schweden

1. Schwedisch allgem.
2. Finnisch in Finmland
3. Lapplaendisch in Lappland.

XIII. Preußen (das eig. Königreich)

1. Allgem. Deutsch.
2. Litthauisch — in der Provinz Litthauen
3. Lettisch — auf die Curischen Nährung.
4. Polnisch in Westpreußen, und einigen an Polen gränzenden Gegenen.

XIV. Polen (in seiner ehemaligen Bedeutung, jedoch ohne Curland)

1. Allgem. Polnisch.
2. Litthauisch: — in Grafsch. Litthauen.
3. Lettisch: — im Polnischen Lieflande.

4. Russisch: — in Galizien auf dem Lande bis Saroslaw.

XV. Das Europäische Russland. (Die Abtheilung nach Gatterer angenommen.)

1. Allgem. Russisch.
2. Deutsch — vielfältig in Cur- und Liefland
3. Litthauisch — im Russischen Litthauen.
4. Lettisch — in Lettland, Curland, Semgallen, einigen andern Orten Lieflands, und Litthauen.
5. Finnisch — im Wöborgschen Gouvernement, und einem Theil von Ingermannland.
6. Schwedisch — auf der Insel Runoe im Rigaischen Meerbusen.
7. Lappländisch

1. Langue norvégienne
2. [Langue] lapone en Laponie

XII. Suède

1. Suédois, général
2. Finnois en Finlande
3. Lapon en Laponie

XIII. Prusse (le royaume proprement dit)

1. Général – allemand
2. Lituaniens – dans la province de Lituanie
3. Letton – dans l'isthme de Courlande
4. Polonais en Prusse occidentale, et dans quelques contrées limitrophes de la Pologne

XIV. Pologne (dans l'acception d'autrefois, mais sans la Courlande)

1. Général – polonais
2. Lituaniens – dans le Grand-duché de Lituanie
3. Letton – en Livonie polonaise
4. Russe – en Galicie dans la campagne qui s'étend jusqu'à Jarosław

XV. La Russie d'Europe (la répartition est empruntée à Gatterer)

1. Général – russe
 2. Allemand – diversement en Courlande et en Livonie
 3. Lituaniens – en Lituanie russe
 4. Letton – en Lettonie, Courlande, Sémigalle, quelques autres endroits de Livonie, et Lituanie
 5. Finnois – dans le gouvernement de Vyborg, et une partie de l'Ingrie
 6. Suédois – dans l'île de Ruhnu dans le golfe de Riga
-

7. Lappländisch — im Preußischen Lappland.
8. Esthisch — in Esthland.
9. Livisch — in Livland um Reval.
10. Polnisch — jetzt in den von Polen erworbenen Ländern.
11. Samogitisch — im Archangelschen Gouv.
12. Mordvinisch — im Wladimierschen und Nischney-No, Novgorodischen Gouv.
13. Tscheremjisch } im Nischney Novgorodischen Gouv.
14. Wochowasch } im Nischney Novgorodischen Gouv.
15. Tatarisch — im Nogai, und Bessarabien.
16. Wallachisch — in Bessarabien.

XVII. Ungarn mit den Nebenländern.

Eine genaue Tabelle der Volksmischungen in allen Comitaten steht in Schloßers Nord. Geschichte p. 248. §. 24.

1. Ungarisch } untermischt durch ganz Ungarn und Siebenbürgen.
 2. Deutsch } Siebenbürgen.
 3. Rupisch in den Gebirgen einiger Gespanschaften.
 4. Slowakisch fast auch durch ganz Ungarn, doch am meisten in den Kreisen über der Donau, und diefeits der Theis; am wenigsten in dem Kreis jenseits der Theis.
 5. Croatisch — in einigen Comitaten der beiden Donau Kreise.
 6. Wallachisch — in einigen Comitaten des Kreises jenseits der Theis, nach Siebenbürgen.
 7. Wördisch — um Cedenburg und Eisenburg.
 8. Servisch in mehreren Orten aller Kreise.
- Nebenländer.

1. Bukowina.

-
7. Lapon – en Laponie russe
 8. Estonien – en Estonie
 9. Livonien – en Livonie autour de Salis [lett. Salacgrīva]
 10. Polonais – maintenant dans les contrées acquises aux détriments de la Pologne
 11. Samoyède – dans le gouvernement d'Arkhangelsk
 12. Mordve – dans la région de Vladimir et dans le gouvernement de Nijni Novgorod
 13. Tchérémisse }
 14. Tchouvache } dans le gouvernement de Nijni Novgorod
 15. Tatare – chez les Nogaïs³² et en Bessarabie
 16. Valaque – en Bessarabie

XVI. Hongrie et régions voisines

Une table précise des mélanges de peuples dans tous les comitats se trouve dans Schlözer, *Nord. Geschichte*³³, p. 248, § 24.

1. Hongrois }
2. Allemand } mêlés à travers toute la Hongrie et la Transylvanie
3. Russe dans les montagnes de certains comitats
4. Slovaque presque à travers toute la Hongrie aussi, mais surtout dans les cercles au-delà du Danube et en-deçà de la Theiss [hu. Tisza] ; le moins présent dans le cercle au-delà de Theiss [hu. Tisza]
5. Croate – dans certains comitats des deux cercles danubiens
6. Valaque – dans certains comitats du cercle au-delà de la Theiss, après la Transylvanie
7. Wende – autour d'Oedenburg et d'Eisenburg
8. Servien en plusieurs endroits de tous les cercles

Régions voisines

19

1. Bukowina: Rusoisch u. Wallachisch.
2. Österreichisches Dalmatien. Theils Servisch, theils Croa-
tisch
3. Croation - Croatisch.
4. Slavonien - Servisch
5. Syrmien - Albanisch bei den Clementinern; sonst
Servisch

XVII. Europäische Türkei

1. Türkisch.
2. Servisch - in Dalmatien, Ragusa, Bosnien, Servien,
Bulgarien.
3. Wallachisch - in der Moldau und Wallachei, auch (und
zwar der Kutzö-Wallachische Dialect) in Macedo-
nien, Thracien und Thesalien.
Neu Griechisch - im alten Griechenland und den
Inseln.
- Albanisch - in der Provinz Albanien, und Spora,
durch bis Constantinopel.

1. Bucovine – russe et valaque
2. Dalmatie autrichienne – en partie servien, en partie croate
3. Croatie – croate
4. Slavonie – servien
5. Syrmie – albanais chez les Clémentins ; ailleurs servien

XVII. Turquie d'Europe

1. Turc
 2. Servien – en Dalmatie, Raguse, Bosnie, Servie, Bulgarie
 3. Valaque – en Moldavie et Valachie, aussi (dialecte coutsovalaque) en Macédoine, en Thrace et en Thessalie
- Néo-grec – dans l'ancienne Grèce et ses îles
- Albanais – dans la province d'Albanie, et sporadiquement jusqu'à Constantinople

Notes de la traductrice

¹ Sur les Krevines, voir la section VIII consacrée aux langues tchoudes. Sur les Zotaques, voir la partie de la section VI consacrée aux langues slaves de la deuxième classe.

². Selon *Mithridates* (II, p. 549-550), le portugais a conservé un nombre bien plus grand de mots latins que les langues qui sont ses « sœurs », mais les sons des mots latins y ont aussi subi une altération bien plus importante.

³. Sans doute faut-il comprendre « dans le Royaume de Naples et en Sicile », voire « dans le Royaume de Naples et Sicile » (les deux étant séparés jusqu'en 1816). Plus bas, Humboldt indique que l'on parle albanais dans certaines parties de la Sicile ; mais il ne revient pas sur le cas de Naples.

⁴. Sur le dialecte du Frioul, on lit dans *Mithridates* (t. II, p. 511) : « Les territoires anciennement vénitiens comptaient aussi le Frioul septentrional, dont le dialecte, d'autant plus grossier, est en réalité un italien corrompu mêlé de nombreux mots français et de quelques mots slaves, à moins qu'il ne se rattache à la branche du romanique des Grisons, mais de telle manière que l'influence de l'italien s'est exercée plus fortement sur lui que sur celui-là. »

⁵. Cette subdivision du dialecte parlé à Rome se trouve dans *Mithridates* (t. II, p. 519-520), qui explique que la langue du peuple de Rome comprend trois variantes : celle des habitants des quartiers situés entre l'Esquilin, le Quirinal et le Capitole, nommés *i montigiani*, celle des environs de la Porta del Popolo, dont les habitants s'appellent *i popolanti*, et celle des *Trasteverini*, de l'autre côté du Tibre.

⁶. Le chapitre de *Mithridates* consacré au sarde (t. II, p. 529) distingue deux dialectes principaux <*Haupt-Dialecte*> en Sardaigne, *il Campidanese* au sud et le dialecte *del Capo di sopra* au nord, et précise que « le dialecte de Logodoro » se rapproche fortement du campidanien.

⁷. Le deuxième tome de *Mithridates*, consacré aux langues européennes, commence par un chapitre sur le basque, qualifié de « langue originelle spécifique, qui n'est apparentée à aucune des langues connues » (t. II, p. 9-30, ici p. 14). Ce chapitre fut corrigé et complété par Wilhelm von Humboldt lui-même dans un article achevé dès 1811 (W. von Humboldt, « Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweyten Bandes des Mithridates über die Cantabrische oder Baskische Sprache »). La découverte du basque marque une étape décisive dans l'évolution du projet anthropologique de Humboldt vers l'étude des langues. Sur le « détour basque » de Humboldt, on peut consulter le livre de D. Thouard, *Et toute langue est étrangère. Le projet de Humboldt*, p. 171-204.

⁸. *Mithridates*, t. II, p. 142-167, en particulier p. 143-144.

⁹. Cette répartition et ces dénominations se trouvent dans *Mithridates* (t. II, p. 220).

¹⁰. *Annalen der Literatur und Kunst in dem Oesterreichischen Kaiserthume*, août 1811, « Slavische Völkerkunde. / Leipzig im Industrie-Comptoir (1801) : Abbildung und Beschreibung der südwest – und östlichen Wenden, Illyrer und Slaven (,) deren geographische Ausbreitung von dem adriatischen Meere bis an den Ponto (Pontus-, deren Sitten, Gebräuche, Handthierung, Gewerbe, Religion u. s. w. nach einer zehnjährigen Reise und vierzigjährigem Aufenthalte in jenen Gegenden (,) dargestellt von B. Hacquet [...]. Erster Theil, erstes-fünftes Heft, mit 34 Kupfern. 246 S. 4. », p. 187-214, ici p. 209.

¹¹. Nous remercions Daniel Baric pour les indications qu'il nous a données sur les langues slaves.

- ^{12.} *Mithridates*, t. II, p. 617.
- ^{13.} *Mithridates*, t. II, p. 630. Nous donnons ici les noms de ces comitats tels qu'ils s'écrivent en hongrois.
- ^{14.} Sur la question épineuse des dialectes illyriens, on peut consulter D. Baric, *Langue allemande, identité croate. Au fondement d'un particularisme culturel*.
- ^{15.} *Annalen der Literatur und Kunst des In – und Auslandes*, mai 1810, « Slavische Literatur. Slavin. Beyträge zur Kenntniß der Slavischen Literatur, Sprachkunde und Alterthümer, nach allen Mundarten. Von Jos. Dobrowsky. Mit Kupfern und Tabellen. Prag 1808. in der Herrl'schen Buchhandlung. (Beschluß der im Märzhefte abgebrochenen Recension) », p. 237-256, ici p. 251.
- ^{16.} *Annalen der Literatur und Kunst in dem Oesterreichischen Kaiserthume*, avril 1811 [compte rendu de trois manuels de bohémiens et de croate], p. 52-68, ici p. 63.
- ^{17.} Ici, Humboldt emploie les termes « *windisch* » et « *Winden* », mais à d'autres endroits il utilise les formes « *wendisch* » et « *Wenden* ».
- ^{18.} J. Dobrowsky, *Slavin. Beiträge zur Kenntniß der Slawischen Literatur, Sprachkunde und Althertümer, nach allen Mundarten*, p. 120.
- ^{19.} « juste » <richtiger> : le secrétaire de Humboldt avait d'abord écrit « important » <wichtiger>.
- ^{20.} Jernej Bartholomäus Kopitar, « Adresse der künftigen slavischen Akademie, an den Verfasser des Aufsatzes : „Das vormalhige und das künftige Illyrien“ », im Decemberhefte der v. Archenholzischen Minerva 1809 », p. 412.
- ^{21.} *Mithridates*, II, p. 663.
- ^{22.} *Ibid.*, p. 676-677.
- ^{23.} *Ibid.*, p. 677.
- ^{24.} *Ibid.*, p. 678 : « Je ne sais pas si les *Zotaques* de Hongrie qui habitent parmi des Hongrois, des Russes, etc. entre la ville de Cassovie et Unghwar se rattachent à ces Slovaques. On suppose qu'ils viennent de Bohême. Ils sont de religion réformée, ont une église réformée à Kemenzey [Felső Kemence (hu.), Vyšná Kamencina (slovaque)], où l'office est toutefois célébré en langue hongroise, et un livre de chants en langue bohémienne, qui n'est toutefois comprise par personne. ».
- ^{25.} August Ludwig von Schlözer, *Allgemeine Nordische Geschichte. Aus den neuesten und besten Nordischen Schriftstellern und nach eigenen Untersuchungen beschrieben, und als eine Geographische und Historische Einleitung zur richtigern Kenntniß aller Skandinavischen, Finnischen, Slavischen, Lettischen, und Sibirischen Völker, besonders in alten und mittleren Zeiten*, herausgegeben von August Ludwig Schlözer, p. 237.
- ^{26.} Humboldt suit Adelung, qui choisit explicitement d'écrire « *Serben* » plutôt que « *Sorben* » (cf. *Mithridates*, II, p. 680).
- ^{27.} *Mithridates*, t. II, p. 711.
- ^{28.} Adelung et Vater (*Mithridates*, II, p. 739-740) refusent de compter dans la « famille finnoise » tous les peuples dont les langues présentent des « restes de la langue tchoude », qui comprend selon eux « seulement les Finnois, Lapons, Estoniens et Lives » (et non les Hongrois, par exemple).
- ^{29.} Le *Mithridates* précise que le dialecte de Pernavie est un sous-dialecte de celui de Réval (*Mithridates*, II, p. 765).

-
- ³⁰. D'après le *Mithridates* (II, p. 765-766), les Krevines (*Krewinen* ou *Kriwinger*) parlent letton avec les autres, mais emploient entre eux un dialecte estonien particulier.
- ³¹. Si Humboldt ne classe pas le hongrois parmi les langues tchoudes (c'est-à-dire finno-ougriennes), c'est qu'il suit sa source principale, le *Mithridates* d'Adelung et Vater. Dans cet ouvrage (II, p. 769-777), le hongrois est présenté comme une langue mêlée, à laquelle tant d'autres langues ont contribué qu'il ne suffit pas de constater sa parenté avec le finnois.
- ³². Les Nogaïs sont un peuple (qui se rencontre dans plusieurs régions d'Asie centrale), contrairement à ce que peut laisser penser l'expression « im Nogai » (« dans le Nogai ») employée par Humboldt.
- ³³. Voir note 25.

Langues filles du latin

- Portugaise
 - Espagnole
 - Française du sud
 - Française du nord
 - Italienne
 - Romantique
 - Voluptue

Principales diabólicas

- 1: Provencal 5: Wallon
 2: Languedocien 6: Hungaro-valaque
 3: Catalan 7: Thraco (goutho)-slovaque
 4: Valencien

■ Langue basque

Langue kymrique

- ## Has bretton

Langue gaélique

- First (irlandais)
 - Quelques

■ Langue hongroise

Langues germaniques

- | Langue allemande | Langue scandinave | Langue anglaise |
|--------------------|-------------------|-----------------|
| Allemand inférieur | Danoise | Anglaise |
| Allemand supérieur | Islandaise | |
| Moyen allemand | Norvégienne | |
| | Suédoise | |

Principaux dialectes

8 : Suèvo-allemandique	10 : Frison	12 : Flamand
9 : Lombard	11 : Hollandais	13 : Bois-anglois

REFERENCES

Langues slaves

Langue lettone

- Libuanienne
 - Lettresse

Langues tchoudes

- Lapone
 - Finnoste
 - Fishomatic
 - Livinienne

■ Langue albanaise



Planche 3 : Carte générale des langues d'Europe.
J. Cavero (2019), d'après les instructions de Wilhelm von Humboldt.

Dresser la carte

Lorsque Wilhelm von Humboldt rédige les instructions que lui a demandées Goethe, il couche par écrit la synthèse des connaissances linguistiques qui lui semblent nécessaires à l'établissement d'une carte des langues et la fait précéder des principes qui doivent guider sa réalisation. En une vingtaine de lignes, au début de son instruction, il donne ainsi les consignes à suivre pour dresser une telle carte en énumérant les éléments qu'elle doit contenir. Cette concision ne témoigne pas d'une connaissance approximative des techniques cartographiques. Bien au contraire, ces quelques lignes abordent systématiquement les choix qui devront être faits et inscrivent pleinement le projet dans la cartographie de son temps.

Dans le premier paragraphe, Humboldt décrit le fond de carte à utiliser, lequel doit comprendre « seulement les montagnes, les fleuves principaux, les provinces et les noms des pays – pas de noms de ville ni de localité – et comme divisions secondaires, les divisions politiques habituelles ». Cette énumération suffit à rassembler les matériaux nécessaires pour établir le fond de carte qui doit être le plus neutre possible et réduit aux entités physiques majeures qui structurent la géographie : le relief (« les montagnes ») et les grands fleuves, une toponymie réduite aux noms de pays et les découpages administratifs utiles au repérage, même si ceux-ci sont d'emblée considérés comme secondaires.

Humboldt ajoute immédiatement après que « les divisions principales doivent être les aires linguistiques ». Il s'agit bien ici de dresser une carte qui donne à voir les répartitions linguistiques et uniquement celles-ci. Le fond de carte n'est là que pour supporter cette information et n'a pas à être chargé. L'idée est bien de confronter la répartition des langues à sa seule spatialité et aux contraintes naturelles de la géographie. La carte projetée s'inscrit donc pleinement dans les principes à l'œuvre dans l'essor de la cartographie thématique et a même tiré les leçons des cartes hybrides du XVIII^e siècle où la surcharge du fond nuisait bien souvent à la lecture.

Humboldt détaille ensuite les modes de représentation à utiliser et propose de suggérer les dialectes de chaque aire linguistique « par des nuances de couleurs, ou, puisque le nombre de couleurs disponibles pourrait être insuffisant, par des signes. » « Il convient, précise-t-il, de donner aux langues apparentées des couleurs similaires. » En envisageant de figurer les langues par des zones de couleur, son instruction fait écho à l'évolution des modes de représentation depuis le milieu du XVIII^e siècle, notamment dans le domaine des cartes minéralogiques qui furent les premières à utiliser des aplats de couleur pour spatialiser un phénomène. Et comme le faisaient, au siècle précédent, les cartes minéralogiques par

semis de point, Wilhelm von Humboldt prévoit le recours à des symboles ponctuels, « des signes », pour le cas où les couleurs seraient insuffisantes. Il précise aussi que les langues d'une même famille doivent être figurées par une même gamme de couleur et envisage trois cas particuliers où la mise en couleur devra être adaptée :

Si dans un pays donné [...] il est impossible d'indiquer [la] frontière [des langues en usage] sans entrer dans les détails les plus infimes, on peut couvrir la surface du pays de hachures dont les couleurs correspondent aux langues qui y sont parlées.

Si les langues en usage sont en quelque sorte des langues mêlées, on peut, de manière similaire, colorer au pointillé l'aire où elles sont parlées.

Si l'on manque de certitude au sujet d'une langue ou d'un dialecte, on peut s'abstenir de colorer l'endroit concerné.

Ces ultimes recommandations sont là pour rendre compte de la complexité des langues et de la difficulté d'en tracer les limites. Humboldt livre les solutions à mettre en œuvre avec le recours à des trames différentes selon les cas. Et il conclut par une consigne de prudence en rappelant qu'il vaut mieux laisser blanches certaines parties de la carte que de figurer une information incertaine.

Les procédés graphiques et le degré de conceptualisation qui se lisent dans les premières lignes de cette instruction témoignent à la fois de la culture cartographique de Humboldt et de la modernité du projet. Pour autant, la finesse des recommandations fournies par Humboldt n'en contribue pas moins à faire de la carte envisagée un objet difficilement reproductible avec les techniques de coloriage manuel en usage à l'époque et ne livre pas toutes les clés pour dresser cette carte quelque deux siècles après. Se reporter aux cartes en circulation au moment de la rédaction de cette instruction permet alors de percevoir l'imaginaire cartographique possible de Goethe et Humboldt.

L'importance donnée par Humboldt à la neutralité du fond de carte qui doit souligner avant tout la géographie physique de l'Europe – le relief entaillé par les cours d'eau majeurs – renvoie aux évolutions de la représentation du relief à la fin du XVIII^e siècle. En 1798, Jean-Louis Dupain-Triell est le premier à mettre en évidence le relief en appliquant trois teintes hypsométriques à sa carte de contours de France de 1791, délaissant les systèmes de hachure pour l'ombrage. C'est une évolution majeure des modes de représentation puisque l'on passe d'une carte de contours – des courbes de niveau – à une coloration continue, donc surfacique. Carl Ritter, dans *Six cartes d'Europe* [*Six Karten von Europa*], publie en 1806 la première représentation réussie du relief de l'Europe en figurant l'altitude par des nuances de gris (*planche 4*)¹. La publication de *Six cartes d'Europe*, premier atlas physique à l'échelle

1. Il inaugure aussi la convention graphique selon laquelle, plus l'altitude est élevée, plus les tons sont clairs. La méthode inverse avait été employée dans une carte hypsométrique très généralisée du monde par Johan August Zeune en 1804.



Planche 4 : Surface de l'Europe figurée en relief.

Carl Ritter, *Sechs Karten von Europa*,

Schneppenthal, Buchhandlung der Erziehungsanstalt, 1806.

Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen, 2 H NAT II, 2545.

d'un continent, est le point de départ d'une cartographie comparée et compréhensive des éléments du monde. Il est probable que Wilhelm von Humboldt connaissait les travaux de Carl Ritter, qui fondera la Société de géographie de Berlin avec Alexander von Humboldt et Heinrich Berghaus en 1828. Cela est moins assuré pour Goethe qui n'a jamais rencontré Carl Ritter¹ et ne possédait pas d'exemplaire de cet atlas dans sa bibliothèque.

En revanche, dans sa lettre à Wilhelm von Humboldt du 31 août 1812, Goethe évoque son souhait de joindre la carte des langues qu'il se propose d'illuminer à l'atlas de Lesage². Publié sous pseudonyme d'abord à Londres en 1801, puis à Paris l'année suivante, *l'Atlas historique, généalogique, et géographique d'A. Lesage* est un véritable succès commercial. L'édition de Paris de 1806, plus ambitieuse et plus aboutie, sera à la base de rééditions continues jusqu'en 1853 et de nombreuses traductions dès 1809. Son auteur, Emmanuel de Las Cases, n'est ni géographe, ni historien. Son atlas se veut un manuel pédagogique qui exploite la complémentarité visuelle entre les cartes, les textes, les tables chronologiques et généalogiques agencés au sein d'une même double page. Cette juxtaposition, déjà utilisée par *l'Atlas historique* de Châtelain, l'un des premiers de ce type publié entre 1705 et 1720 à Amsterdam, s'accompagne d'une importante mise en couleur des différents éléments qui offrent un système de renvois permettant une navigation entre tables, textes et cartes. La seule application des couleurs au pinceau, en lavis, planche par planche, a supposé l'emploi de nombreuses personnes qui formaient alors tout un atelier³. Bien que les critiques relèvent des omissions, des erreurs et la moindre qualité des cartes – Las Cases reconnaît lui-même que la géographie était la partie la plus faible de son atlas⁴ –, la conception originale de cet atlas lui vaut un large assentiment public⁵, ouvrant la voie à une commercialisation de masse des atlases historiques.

Que Goethe mentionne l'atlas de Lesage, dans lequel les cartes servent à une compréhension globale de l'histoire, comme destinataire possible de la carte des langues n'est donc guère étonnant. L'inventaire de la bibliothèque de l'écrivain mentionne deux éditions de celui-ci, à Paris chez Sourdon : 1807 et 1814. La carte de l'Europe politique de l'édition de 1807 (*planche 5*) peut alors être un modèle pour qui cherche à se faire une image de ce que Goethe avait en tête au moment d'envisager celle des langues d'Europe.

1. H. Schmitthenner, « Carl Ritter und Goethe ».

2. FA II. 7 (34), lettre à Wilhelm von Humboldt du 31 août 1812, p. 97.

3. Comte E. de Las Cases, *Las Cases, le mémorialiste de Napoléon*, p. 104.

4. Comte E. de Las Cases, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, p. 65.

5. W. Goffart, *Historical Atlases : The First Three Hundred Years, 1570-1870*, p. 306.



Planche 5 : L'Europe moderne avec ses divisions politiques.
Emmanuel Las Cases, *Atlas historique, généalogique, chronologique et géographique*, par A. Le Sage, Paris,
de Sourdon, 1807.
BNF Cartes et Plans, GE DD-4796 (105).

La carte en question adopte une projection stéréographique polaire sans présenter de grille de méridiens et de parallèles ; mais elle reste d'assez mauvaise qualité avec des contours grossiers, une toponymie mal ordonnée et une figuration sommaire des cours d'eau et des chaînes de montagnes.

Nous n'avons que peu d'information au sujet des méthodes et des techniques de réalisation envisagées par Goethe pour dresser la carte des langues, si ce n'est qu'elles se seraient appuyées sur l'atelier du Landes-Industrie-Comptoir, imprimerie fondée et dirigée par Friedrich Justin Bertuch à Weimar :

Bertuch m'a fait imprimer quelques fonds de carte de l'Europe en brun et l'un d'eux doit être monté sur une grande planche à dessin pour que les frontières y soient tracées en couleur. Je noterai alors les langues principales et, dans la mesure du possible, également les dialectes, en y collant de petits papiers, et Bertuch a bien envie de faire graver une carte de ce genre, ce qui ne présente aucune difficulté grâce à son grand atelier riche en artistes¹.

La question de la légende, enfin, reste entière. Dans son énoncé des consignes à suivre pour dresser la carte des langues d'Europe, Humboldt précise que « la table explicative [...] doit être rédigée deux fois : premièrement, suivant l'ordre des langues, en indiquant dans quels pays chacune d'entre elles est parlée, et deuxièmement, suivant l'ordre des pays, en indiquant quelles langues sont en usage dans chacun d'entre eux ». Ces indications ne semblent pas renvoyer à une légende qui accompagnerait la carte mais bien à l'instruction elle-même, qui est rédigée une fois à partir des langues, une autre à partir des pays. Il n'est donc pas question ici de légendier la carte, mais de souligner sa complémentarité avec l'instruction qui en est à l'origine. De la sorte la carte ne saurait être dissociée du texte qui l'accompagne et qui en fournit les explications.

C'est à partir de ces éléments – et en respectant les consignes énoncées dans les premières lignes de l'instruction ainsi que les paramètres géodésiques employés pour la carte de l'Europe politique de l'atlas de Lesage – que nous avons dressé la carte souhaitée par Goethe et conçue par Humboldt. Les techniques mises en œuvre n'ont évidemment pas été les mêmes. Comme Goethe, nous avons eu recours aux techniques modernes de réalisation cartographique et avons été en tout point guidé par la précision du texte de Wilhelm von Humboldt.

1. FA II. 7 (34), lettre à Wilhelm von Humboldt du 8 février 1813, p. 181.

Goethe, écrivain cartographe

Les cartes et les langues

C'est à Goethe, et non à Wilhelm von Humboldt, que revient le projet de tracer une carte des langues d'Europe. Profondément marqué par leurs discussions sur la variété des langues dans le monde, Goethe souhaitait d'ailleurs recevoir les instructions nécessaires à l'établissement d'un planisphère linguistique complet. Dans l'échange épistolaire qu'il poursuit avec le linguiste, il précise regretter de ne pas avoir noté immédiatement la description de la répartition des langues que Humboldt lui avait faite et dévoile alors son dessein :

Si vous souhaitez vous montrer très aimable à mon égard, vous m'adresseriez une telle description générale afin que je puisse illuminer une carte des hémisphères d'après elle et la joindre à l'atlas de Lesage [...]. Votre carte des langues me permettrait de me rafraîchir la mémoire dans bien des cas et servirait de fil directeur à nombre de mes lectures¹.

Il est frappant de constater que Goethe ne se contente pas de demander la version écrite de l'exposé qui lui a été fait, mais qu'il a d'emblée une vision cartographique des informations prodiguées par son interlocuteur. Lorsqu'il accuse réception de l'envoi de Humboldt quelques mois plus tard, il assure qu'il ne tardera pas à se mettre à l'ouvrage, témoignant ainsi du plaisir manifeste que lui procure la perspective de réaliser cette carte personnellement :

Dès que je passerai quelques semaines paisibles à Iéna en mars, je me mettrai à la tâche, ce qui ne sera à vrai dire qu'un jeu d'enfant après les travaux préparatoires que vous avez fournis. Bertuch m'a fait imprimer quelques fonds de carte de l'Europe en brun [...]. Je noterai alors les langues principales et, dans la mesure du possible, également les dialectes [...]. Ayez donc la bonté, je vous prie, de poursuivre votre travail et de m'adresser la suite dès que possible. Une carte des deux hémisphères est déjà à disposition et attend également d'être remplie de langues².

Rien n'atteste que Goethe ait accompli la tâche qu'il s'était fixée : la carte n'a pas été retrouvée, et aucune mention n'est faite de ce projet dans les lettres qu'il échange à l'époque avec l'imprimeur Bertuch³, alors qu'il y évoque le tableau synoptique des

1. FA II. 7 (34), lettre à Wilhelm von Humboldt du 31 août 1812, p. 97.

2. *Ibid.*, lettre à Wilhelm von Humboldt du 8 février 1813, p. 181.

3. Sur la relation entre Goethe et Bertuch, voir H. Macher, « Goethe und Bertuch. Der Dichter und der *homo economicus* im klassischen Weimar », Sur Goethe et la production de cartes à Weimar, voir aussi R. Stockhammer, *Die Kartierung der Erde*, p. 142-143.

hauteurs de montagnes qu'il a dessiné à partir des *Idées sur une géographie des plantes*¹ d'Alexander von Humboldt, et qui sera publié en 1813 par cette maison d'édition². Les déclarations ultérieures de Goethe ne nous éclairent guère. Dans les *Annales*, il affirme qu'en 1813,

[a]vec la participation de Wilhelm von Humboldt, des cartes géographiques relatives à la représentation sensible de la répartition des langues dans le monde furent travaiillées, leurs frontières furent tracées et elles furent colorierées ; de même, Alexander von Humboldt me donna l'occasion de disposer dans un tableau de paysage comparatif les hauteurs de l'ancien et du nouveau monde³.

Il réunit ici dans un même mouvement les deux travaux littéralement géo-graphiques qu'il produit à cette époque. Bien qu'il semble évoquer dans ce passage la réalisation de la carte, il indique en revanche dans la lettre bien plus tardive du 16 mai 1821 à Alexander von Humboldt qu'il se réjouit d'apprendre par un tiers que Wilhelm s'apprête à réaliser la carte de la répartition des langues sur le globe terrestre qu'il n'a pu achever⁴, ce que corrobore l'absence de cette carte dans les fonds goethéens.

Comment comprendre l'intérêt de Goethe pour la carte des langues ? Ne s'agit-il que de l'une des innombrables manifestations de l'intérêt protéiforme que l'écrivain portait au savoir ? Ou plutôt de l'expression d'une disposition à écrire les langues *comme la terre* qui se manifesterait également dans ses œuvres littéraires ?

Goethe et les langues

Les connaissances linguistiques très étendues de Goethe sont fondées sur l'expérience vivante qu'il avait des langues depuis son enfance. Son père s'était certes montré soucieux de son éducation notamment linguistique, mais les circonstances firent que l'apprentissage des langues par le jeune Goethe fut placé sous le signe de la pratique avec des locuteurs natifs, et de la mise en pratique spontanée par l'enfant.

La première langue que Goethe évoque dans *Poésie et vérité*, son livre autobiographique, est l'italien. Non que ce soit la première langue étrangère qu'il

1. A. von Humboldt et A. Bonpland, *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen*, 1807 (une version française a paru sous le titre d'*Essai sur la géographie des plantes* en 1805).

2. Sur les projets cartographiques réunissant Goethe, Alexander et Wilhelm von Humboldt, voir D. Blankenstein, « Le monde en cartes ».

3. FA I. 17, p. 252-253.

4. FA II. 9 (36), p. 172.

apprenne ; dès l'enfance, elle est pratiquée tout simplement chez lui, notamment par son père. Avant d'en faire l'apprentissage, Goethe entend l'italien, comme il voit l'Italie accrochée aux murs de la maison sous la forme de gravures des monuments romains ou incarnée dans les marbres rapportés par son père de son voyage dans la péninsule. Animé d'une profonde passion pour ce pays qu'il avait visité en 1740-1741, celui-ci transmet l'image d'une Italie vivante à ses enfants : Goethe souligne l'enthousiasme inhabituel avec lequel il en parlait. Entre 1762 et 1768, Goethe père entreprend de rédiger le récit de son voyage *en italien*, aidé par un maître de langue lui-même italien, Giovinazzi, qui fréquentait la maison des Goethe depuis 1753 (Goethe était alors âgé de 4 ans) et enseigna l'italien aux enfants de 1760 à 1762. Il chantait également des airs, accompagné au piano par la mère de Goethe. Le jeune Goethe connaissait ainsi tel air italien par cœur avant de le comprendre. Il affirme d'ailleurs avoir appris la langue enfant parce qu'il travaillait sa grammaire latine dans la pièce où le père enseignait l'italien à sa sœur. L'italien lui semble alors une variante plaisante du latin. Il baigne donc dès son plus jeune âge dans un monde où les langues se pratiquent au quotidien.

Même en latin, dont il commence l'apprentissage vers 1757, à l'âge de 7 ans, Goethe est très tôt incité à produire des textes à partir de situations quotidiennes, comme par exemple sous la forme de dialogues entre un père et un fils¹. Il commence son étude du grec un an plus tard et dès 1759, on trouve dans ses cahiers des thèmes grecs, voire grecs et latins. L'accent est donc autant mis sur la compréhension que sur la production dans des langues pourtant anciennes, témoignant d'une manière active de les habiter. Dans son autobiographie, Goethe explique apprendre plus aisément le latin à partir de la grammaire versifiée de Johann Gottfried Gross, donc à l'oreille. Étonnamment, il affirme dans le même passage avoir facilement appris la géographie grâce à la même méthode, en étudiant un ouvrage rimé.

Dans le contexte culturel européen de l'époque, l'éducation du jeune Goethe n'aurait su faire l'économie de l'apprentissage du français, que son père connaissait déjà bien². Ce sont toutefois les circonstances historiques toutes particulières dans lesquelles Goethe grandit à Weimar qui donnent un tour bien plus nécessaire à l'acquisition de cette langue. Certes, depuis début 1757, Magdelaine Gachet est employée comme professeur de français chez les Goethe. Mais au cours de la guerre de Sept Ans, la ville est occupée par les troupes françaises de 1759 à 1763. Conseiller

1. FA I. 12, p. 13-85.

2. FA I. 14, p. 94.

impérial, le père de Goethe avait fait rénover sa maison, qui fut réquisitionnée pour héberger notamment l'officier Thoranc, en charge de l'administration civile de la ville pendant l'occupation militaire. La présence de militaires français aux côtés de la famille fut à l'origine d'une familiarité croissante de Goethe avec la langue française, d'autant que Thoranc, mécène des beaux-arts, passa de nombreuses commandes auprès d'artistes de la région qui venaient régulièrement chez les Goethe. Selon son propre récit, Goethe aurait essentiellement appris le français par la fréquentation des Français. Il considère n'avoir pas véritablement suivi un enseignement de la langue, mais se l'être appropriée grâce à sa capacité naturelle à saisir l'intonation d'une langue, et à sa connaissance préalable du latin et de l'italien, de sorte qu'il parvint en peu de temps à comprendre les employés et les soldats. Grâce à son grand-père, premier bourgmestre de Francfort, il disposait d'une entrée permanente au théâtre français installé dans la ville pendant son occupation par les troupes françaises. Ne maîtrisant pas la langue, il était d'autant plus attentif à la gestuelle et à la musicalité des paroles du répertoire comique et tragique, si bien qu'il se mit à apprendre par cœur des passages de Racine d'après la mélodie et avec l'édition dont il disposait dans la bibliothèque paternelle. Au-delà de cette approche scénique, le théâtre lui offrit l'occasion de se lier d'amitié avec un enfant de la troupe. Grâce aux rudiments de français qu'il avait déjà pu acquérir, il gagna l'affection de ce garçon très bavard qui, à en croire Goethe, lui aurait permis d'apprendre le français en quatre semaines, au plus grand étonnement de son entourage¹. Comme le répertoire dont il prenait connaissance grâce à cette troupe contenait de nombreuses pièces mythologiques, Goethe, déjà fort versé dans ce registre, entreprit alors d'écrire une pièce bucolique en français peuplée de princes et de dieux. Il transmit le manuscrit mis au net à son ami français, qui le corrigea. En quelques semaines ou quelques mois, Goethe était ainsi parvenu à s'approprier le français au point de pouvoir écrire une pièce dans cette langue.

L'apprentissage de l'anglais est tout aussi rapide. En 1762 (Goethe est alors âgé de 12 ans), le premier maître de langue anglaise, Johann Peter Christoph Schade, arrive à Francfort. Il affirme pouvoir enseigner la langue en quatre semaines à tout élève déjà un peu familier de l'étude des langues. Le père de Goethe met son fils à l'essai pendant l'été, et Goethe acquiert la langue anglaise, qu'il continuera ensuite de pratiquer avec son maître ou des étrangers venus à Francfort. Dans cette langue comme en français,

1. *Ibid.*, p. 103.

Goethe composera quelques années plus tard des poèmes que l'on trouve par exemple dans la correspondance trilingue qu'il entretient avec sa sœur.

Nourri de ces différentes langues, Goethe, à 12 ans, se voit confronté à un écueil. Leur étude conduisait à une dispersion dont il souffrait, son emploi du temps s'éparpillant entre des auteurs et des sujets que rien ne reliait. Afin de satisfaire aux exigences pédagogiques paternelles tout en y prenant du plaisir, il lui vient l'idée d'écrire un roman mettant en scène une fratrie dispersée de par le monde. Chacun des personnages y écrit dans une langue différente : l'aîné en bon allemand, la sœur dans un style plus sentimental, un frère, qui étudie la théologie, écrit en latin et ajoute des post-scriptum en grec, un autre frère dans le commerce à Hambourg écrit en anglais tandis que celui qui réside à Marseille s'exprime en français. Un musicien emploie l'italien. Quant au petit dernier, il choisit le yiddish : Goethe avait en effet souhaité suivre en 1761 l'enseignement de cette langue qu'il entendait à Francfort, ce que son père avait accepté en employant un converti, Karl Christian Christfreund. En toute logique, Goethe désira dans la foulée apprendre l'hébreu, également pour poursuivre son étude de l'Ancien Testament, auprès du recteur du lycée de Francfort, probablement à partir de l'été 1762¹. Le projet romanesque plurilingue de Goethe ne se fonde pas seulement sur la connaissance et la pratique de ces nombreuses langues. Afin de le mener à bien, Goethe explique avoir approfondi sa connaissance de la géographie des pays qu'il évoque et entrepris de peupler ces régions de toutes sortes d'aventures humaines². Cette esquisse romanesque, dont nous n'avons pas gardé de trace, exprime à elle seule la vivacité du rapport de Goethe aux langues et son ancrage géographique direct.

Le nombre de langues que Goethe avait déjà apprises, à des degrés divers, à l'âge de 12 ans, est donc considérable et marqué par une pratique active. Tout au long de sa vie, il ne cessera de contribuer à la médiation entre les hommes et entre les langues par un travail de traduction mené à un rythme irrégulier. Il traduit depuis des langues qu'il connaît bien (que l'on songe par exemple à sa *Vie de Benvenuto Cellini* parue en 1803 ou à sa traduction du *Neveu de Rameau* de Diderot publiée en 1805), mais il procède également, pour des langues qu'il ne maîtrise pas, à des réécritures d'extraits tirés de traductions plus courtes déjà publiées en anglais ou en français, comme c'est le cas pour l'arabe, le brésilien, le finnois, l'espagnol, le persan, le grec moderne ou le

1. Outre le chap. 4 de *Poésie et vérité*, voir K. Mommsen, « Warum schrieb Goethe die Judenpredigt ? », p. 81, note 10.

2. FA I. 14, p. 137-138.

chinois¹. La plupart du temps, il s'appuie sur une ou plusieurs traductions et tente de percevoir la prosodie de l'original, démontrant ainsi l'importance qu'il continue d'accorder à l'oralité des langues.

Le tracé, entre écriture et dessin, entre lettres et sciences

L'arabe prend une place à part en raison du travail que Goethe est conduit à fournir lors de la composition du *Divan d'Orient et d'Occident* vers 1815, bien après avoir réécrit des passages du Coran en 1772 et des extraits des poésies préislamiques des Moallakat en 1783. Goethe a 65 ans lorsqu'il découvre la poésie de Hâfez, alors tout juste traduite intégralement du persan en allemand. Il décide de lui répondre par un recueil poétique. Conscient du rôle que joue l'écriture dans les littératures persane et arabe, il apprend des rudiments d'arabe à Heidelberg auprès de Paulus en 1815 et s'entraîne à l'écriture avec lui, mais aussi auprès de Kosegarten à Iéna en 1817. Cet apprentissage lui permet d'entrer dans la matière poétique arabe et persane concrètement, puisque le tracé fait partie du jeu poétique dans ces deux langues. C'est ainsi qu'il nous reste des manuscrits arabes de Goethe, une calligraphie d'une sourate du Coran ou des mots égrenés le long d'une page (*planche 6*).

Ce souci de la dimension graphique de l'écriture rejoint la façon dont Goethe avait appris à écrire. La beauté de l'écriture manuscrite était à cette époque capitale en société. C'est notamment pour ses qualités de calligraphe que le premier précepteur de Goethe, Johann Heinrich Thym, est embauché par la famille en 1757. La sensibilité de Goethe à la disposition spatiale des lettres, à la structuration graphique de la page ainsi qu'au déploiement harmonieux du tracé sur une feuille puise ses racines dans l'éducation qu'il a reçue dès ses plus jeunes années.

L'importance du tracé se manifeste dans le soin apporté aussi bien à l'écriture manuscrite qu'au dessin, qui occupe une place de choix dans l'éducation de Goethe. Marqué par le goût de son père pour cet art et par la fréquentation régulière d'artistes invités dans la maison, il reçoit des cours de dessin à partir de 1758. Il poursuit sa formation pendant ses études à Leipzig auprès d'Adam Friedrich Oeser et ne cesse par la suite de dessiner. Il nous reste plus de deux mille dessins de sa main². Bon

1. Pour le détail de ces traductions, on se reportera aux volumes FA I. 11 et FA I. 12.

2. Voir le *Corpus der Goethezeichnungen* en 10 vol. édités par la Nationale Forschungs – und Gedenkstätte der klassischen deutschen Literatur in Weimar.

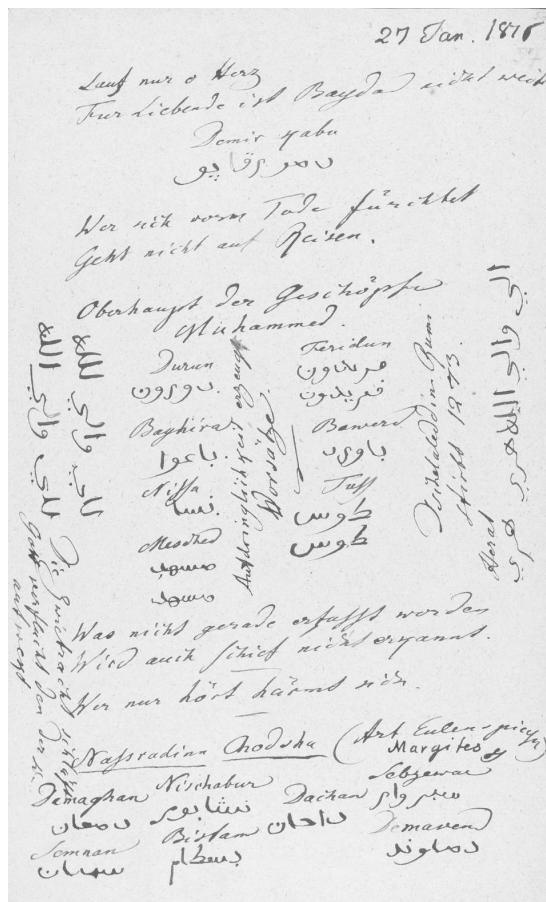


Planche 6 : Extraits des *Denkwürdigkeiten von Asien II* reproduits de la main de J. W. von Goethe (1816).
Goethe-und-Schiller-Archiv, Weimar, GSA 25/W 957.

nombre d'entre eux représentent des paysages, mais les dessins scientifiques comptent également pour beaucoup dans son œuvre graphique, qu'il s'agisse d'anatomie, de météorologie, de botanique ou de géologie.

En réalité, il n'est pas toujours facile de distinguer entre la science et l'art dans la production graphique de Goethe, notamment dans le domaine botanique et dans les dessins de paysage. Dans le cadre de ses fonctions administratives à Weimar, il s'initie à la botanique auprès du pharmacien Buchholz pour créer un jardin botanique ducal, ou encore aux questions agraires auprès d'un Anglais, George Batty, lui aussi en poste dans cette ville. Il suit également des cours à Iéna dès 1778, se plonge dans la lecture de Linné en 1785 et maintient son intérêt pour la botanique pendant son voyage en Italie en 1786-1787, dans le récit duquel il évoque sa quête de la plante originelle <*Urpflanze*>. Il publie en 1790 un *Essai sur la métamorphose des plantes* qui, en développant l'idée d'une morphologie comparée des plantes, fait grand bruit. En 1798, il compose une élégie intitulée « Métamorphose des plantes ». Ce sont d'ailleurs ces travaux sur la morphologie des plantes qui conduiront Alexander von Humboldt à dédier à Goethe ses *Idées sur une géographie des plantes* en 1807, incitant en retour le poète graphiste à lui dédicacer le tableau synoptique des hauteurs des montagnes qu'il produit à partir de ce traité.

Il en va de même pour les études de paysage, où le goût de Goethe pour ce genre pictural rencontre son intérêt pour la géologie et pour une étude scientifique du paysage que l'on qualifierait aujourd'hui de géomorphologie. Dans le *Voyage en Italie*, Goethe explique ainsi avoir toujours adopté le regard du géologue et considéré le paysage pour avoir une idée claire d'un lieu¹, également dans une perspective historique. Il s'agit pour lui en quelque sorte de *lire* le paysage. De cette méthode témoigne par exemple une note de lecture concernant la carte des montagnes d'Europe produite par Sorriot en 1816. Dans les *Annales*, Goethe dit lui devoir bien des explications géologiques et géographiques et évoque à titre d'exemple la manière dont soudain, il comprit le terrain de l'Espagne, si propice à la guérilla et peu favorable à la campagne militaire. Il ajoute : « Je dessinai sur ma carte d'Espagne ses principales lignes de partage des eaux et alors, chaque voyage comme chaque campagne militaire [...] devint clair et compréhensible pour moi². »

Une partie de la production graphique de Goethe relève toutefois *stricto sensu* des études scientifiques, et notamment géologiques. Pour comprendre sa sensibilité si féconde à l'égard des phénomènes naturels, rappelons le rôle fondamental joué pour

1. FA I. 15/1, p. 131.

2. FA I. 17, p. 280-281.

lui, comme pour tant d'autres de ses contemporains, par le tremblement de terre de Lisbonne du 1^{er} novembre 1755, qui causa 60 000 morts dans une ville de 200 000 ou 250 000 habitants. Cette catastrophe ébranla sa foi en Dieu, mais fit également naître en lui une conscience aiguë de la nature comme force qui se dévore elle-même, belle et laide, bonne et mauvaise. Pendant ses années de formation, son expérience de la nature suscita en lui des affects qui, suivant un processus de maturation qu'il décrit avec précision, le conduiront à une pensée scientifique. Selon lui, les premières impressions que lui font des paysages naturels relèvent de l'identification et de l'affect ; c'est lorsqu'il retourne sur les lieux qu'il en vient à formuler une conception scientifique de ce qu'il voit, comme il l'explique en évoquant dans ses mémoires son troisième voyage dans le Harz¹.

Son intérêt pour la géologie est suscité par l'une des nombreuses fonctions qu'il est amené à occuper dans le grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach. À partir de 1777, Goethe préside la commission des Mines du grand-duché et dirige la tentative de réouverture des mines de cuivre et d'argent abandonnées d'Ilmenau en Thuringe. L'enthousiasme qu'il éprouve à l'égard de la nature doit s'articuler avec son étude. Dès 1776, il visite cette région dans laquelle il retournera souvent. Pour mener à bien ce projet (les mines rouvriront en 1784 mais seront définitivement fermées en 1812 par manque de rentabilité), il apprend les pierres, le paysage, les reliefs. C'est aussi dans ce but qu'il fait alors un voyage clandestin dans le Harz pour en connaître les mines. À Weimar, il fréquente le minéralogiste Johann Karl Wilhelm von Voigt (frère de Christian Gottlob von Voigt), ancien élève d'Abraham Gottlob Werner, acteur majeur de la controverse qui oppose à l'époque le neptunisme (défendu par ce dernier, selon lequel les formations rocheuses résulteraient de la sédimentation d'un océan qui aurait recouvert la surface du globe et se serait retiré) au platonisme (qui attribue les formations rocheuses à l'activité volcanique). La question le préoccupera jusqu'à la fin de sa vie : on voit ressurgir le débat entre platonistes et neptunistes au II^e et au IV^e acte du *Faust II*, œuvre achevée en 1831. Pendant des décennies, Goethe collectionnera les pierres. À sa mort en 1832, il en possédait 17 800. À partir de 1780, et tout au long de sa vie, il cherche ainsi à connaître la Terre et son histoire. Voigt le tient au courant de l'état de la recherche en minéralogie et en géologie. Goethe nourrit même un projet de roman autour de l'étude de la Terre et de l'univers². Les textes scientifiques qu'il écrit sur la question de 1780 à 1832 comprennent notamment un traité sur le granite (1783-1785),

1. *Ibid.*, p. 178.

2. FA II. 2 (29), lettre à Charlotte von Stein du 7 décembre 1781, p. 388-389.

l'étude des blocs granitiques de Luisenburg, des hypothèses sur des fossiles ou sur la formation du basalte et des hypothèses sur la formation de la Terre¹.

Dans le cas du chaos de blocs granitiques de Luisenburg, deux dessins viennent étayer les hypothèses formulées par Goethe. C'est lorsqu'il visite pour la seconde fois le « labyrinthe rocheux » en avril 1820 (il avait découvert le site en juillet 1785 en se rendant à Carlsbad) qu'il les conçoit. Ces dessins rendent compte de l'évolution de l'agencement des blocs sous l'effet de l'altération naturelle des roches. L'un se compose de trois rangées de deux schémas qui donnent à voir, sur la gauche, l'emplacement d'origine des blocs et, sur la droite, la position résultante de l'érosion, celle-ci correspondant aux parties grisées (*planche 7*). L'autre est une vue réaliste du chaos où chaque bloc est annoté d'une lettre simple signalant l'état originel ou d'une lettre double indiquant l'état post-érosion. La gravure qui accompagne l'essai de Goethe *Luisenburg près d'Alexandersbad*, paru dans *Zur Naturwissenschaft überhaupt* en 1820, reprend ces deux illustrations en une planche unique (*planche 8*). Tandis que le texte de l'essai reconstruit narrativement la formation du chaos granitique en renvoyant à l'image alphabétisée, l'illustration serielle placée sous cette dernière fige les phases des processus. Texte et images sont ici complémentaires pour décrire les processus dynamiques à l'œuvre dans la formation de ce chaos de blocs et expliquer le passage progressif de leur état passé à leur état présent².

La représentation graphique fait entièrement partie de l'observation naturelle menée par Goethe, animée qu'elle est par une approche scientifique, mais aussi par un sentiment de la nature difficilement dissociable de la perception esthétique. Ses dessins, entre art et science(s), reflètent la variété et l'unité qui constituent l'originalité de son regard sur le monde. Les études scientifiques de Goethe s'ouvrent d'emblée dans plusieurs directions, auxquelles il conviendrait d'ajouter la météorologie ou l'ostéologie, au nom d'un principe fondamental pour lui, celui de l'unité et de l'indivisibilité de la nature, que l'homme perdrait de vue par la division des sciences. D'une manière générale, la question qui anime Goethe est la compréhension de l'évolution longue des formes de la nature, et non pas la simple description que la géographie physique de l'époque pouvait encore se donner pour tâche.

1. FA I. 25, p. 305-658.

2. A. Piper, « Mapping vision : Goethe, Cartography, and the Novel », p. 41-43.

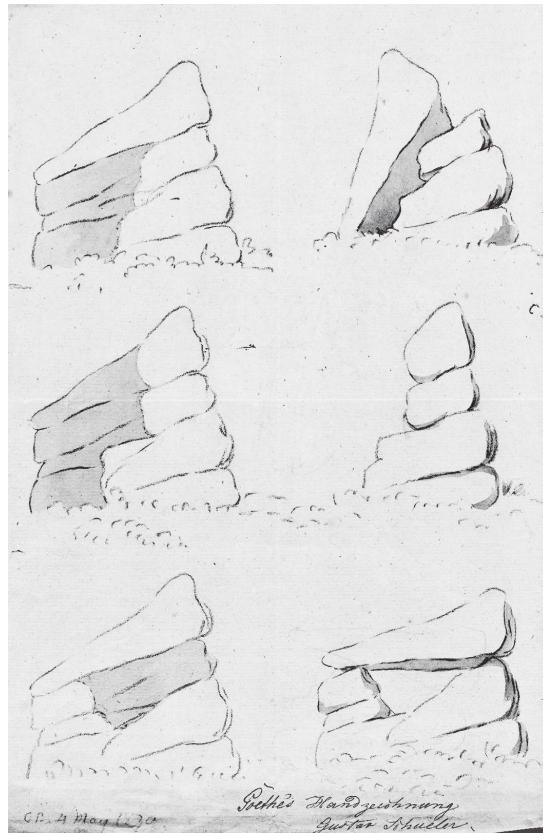


Planche 7 : Dessin par J. W. von Goethe de trois sections de blocs granitiques de Luisenburg dans le Fichtelgebirge pour l'essai *Die Luisenburg bei Alexanders-Bad* (1820).
Goethe-und-Schiller-Archiv, Weimar, GSA 26/LXIV, 6,3a.

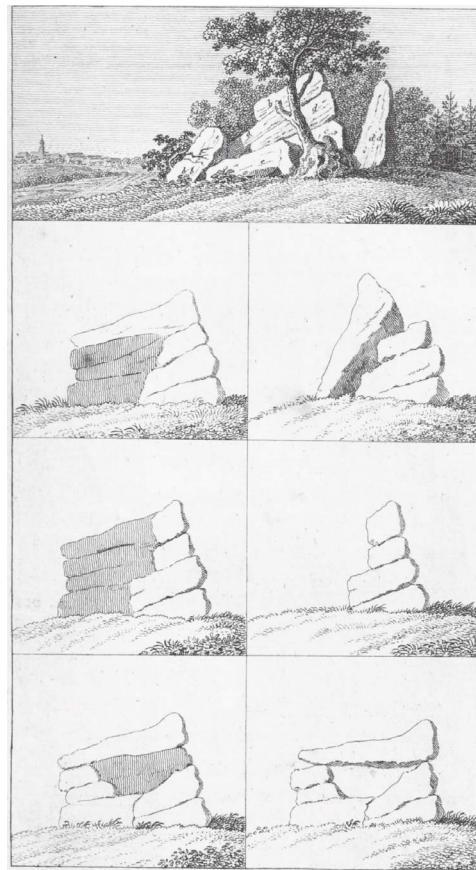


Planche 8 : Gravure accompagnant l'essai de J. W. von Goethe,
Die Luisenburg bei Alexanders-Bad. Zur Naturwissenschaft überhaupt,
besonders zur Morphologie, vol. 1, Stuttgart-Tübingen, 1820.
Bayerische Staatsbibliothek München, Rar. 920-1,2/2,2, planche après p. 240.

Goethe cartographie ?

L'intérêt particulier que Goethe porte à la cartographie doit donc se lire à l'aune de sa plus large sensibilité à la représentation graphique et de son goût pour les sciences.

Tout comme le rapport à l'écriture et aux langues, le lien de Goethe avec les cartes remonte à son enfance. Dans son autobiographie, il raconte qu'il lisait avec sa sœur des histoires comme le *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe, *L'Île de Felsenbourg* de Johann Gottfried Schnabel ou *Le Voyage autour du monde de Lord Anson* de Walter Richard, et qu'ils tentaient de suivre du doigt les trajets des personnages sur le globe terrestre, ce qui suppose, fait peu courant à l'époque, que leur père en possédait un¹. Le catalogue de la bibliothèque paternelle mentionne également un nombre important d'ouvrages géographiques (une vingtaine d'ouvrages généraux, une quinzaine d'ouvrages de topographie régionale), une vingtaine de récits de voyage ainsi qu'un lot de cartes (dont le détail n'est malheureusement pas connu)² que le fils qualifie de « remarquable³ ». Adulte, Goethe posséda lui-même une grande collection cartographique : un catalogue des cartes en sa possession recense plus de 300 documents⁴.

Tout au long de la vie de Goethe, on trouve des traces d'un usage de la cartographie dans des domaines aussi variés que la géologie, l'étude des textes narratifs ou le savoir linguistique⁵. Passé l'usage fait des cartes pendant son enfance, Goethe en vient, pour des raisons professionnelles, à commander en 1780 à Johann Friedrich Wilhelm von Charpentier la réalisation de cartes lorsqu'il se voit confier la réouverture des mines d'Ilmenau en 1777⁶. C'est là son premier projet cartographique. Professeur à l'École des mines de Freiberg et collègue d'Abraham Gottlob Werner, avec lequel il partage le rejet des hypothèses platonistes, Charpentier est l'un des conseillers techniques de Goethe à la commission des Mines. Il a fait paraître son œuvre la plus importante, la *Géographie minéralogique de l'électorat de Saxe*⁷, en 1778. Elle contient une carte pétrographique de la

1. FA I. 14, p. 42.

2. Voir F. Götting, « Die Bibliothek von Goethes Vater », p. 63-64.

3. FA I. 14, p. 82.

4. Voir K. Kratzsch, *Verzeichnis von Goethes Landkarten. Nach den Beständen der Nationalen Forschungs – und Gedenkstätten der klassischen deutschen Literatur in Weimar*.

5. Voir également H. Becker, *Goethe als Geograph*, p. 7-8.

6. WA IV, lettre du 31 juillet 1780 à Charpentier, p. 263.

7. J. F. W. von Charpentier, *Mineralogische Geographie der Chursächsischen Lande*, 432 p. in-8°.

Saxe où le territoire est subdivisé en huit zones colorées correspondant aux grandes unités lithologiques, qui sont en même temps indiquées par des symboles surajoutés. La carte de Charpentier est l'une des premières à utiliser les grandes innovations introduites dans les années 1770 : application de couleur en teintes plates et hiérarchisation synthétique des observations de terrain en grands ensembles à la fois adossés et superposés. C'est aussi la première à utiliser des cartouches colorés en guise de légende.

Goethe, qui a su apprécier les travaux de Charpentier, lui écrit deux lettres en 1780 pour lui demander où en est la réalisation de la carte du district d'Ilmenau commandée au graveur de Leipzig A. Zingg¹. En 1782, dans une lettre à Johann Heinrich Merck, il revient sur cette réalisation en renvoyant aux enjeux de la cartographie géologique de l'époque :

J'ai fait élargir la carte minéralogique de Charpentier ; désormais, elle va du Harz jusqu'au Fichtelberg, des monts des Géants jusqu'à la Rhön, il te suffit de faire un calque d'une carte de Homann et d'y ajouter les types de montagne tels que tu les as vus avec les signes de Charpentier. C'est le meilleur moyen de se faire bientôt une idée de l'ensemble. J'ai très envie de lancer bientôt une carte minéralogique de l'Europe entière, que l'on pourra faire dans l'ensemble avec peu de travail dès à présent. Il suffit de faire imprimer un certain nombre d'exemplaires et de graver sur la plaque au fur et à mesure de l'avancée des connaissances².

Puisque la carte de Charpentier couvre déjà, en 1778, l'espace qui va des montagnes du Harz (au nord) jusqu'au sommet du Fichtelberg (au sud) et des monts des Géants (en Pologne, à l'est) jusqu'au massif du Rhön (à l'ouest), l'élargissement en question ne doit concerner que la zone d'Ilmenau au sud-ouest. La carte minéralogique de ce district, évoquée par Goethe dans sa correspondance, a été dessinée par Franz Ludwig Güssfeld, probablement vers 1782-1783 d'après les travaux de terrain effectués entre 1776 et 1777 par Jean-Godefroy Schreiber, un ingénieur des mines français qui a rejoint l'École des mines de Freiberg en 1770 où il a étudié sous la direction de Lommer et de Charpentier. Sa légende a été établie par Charpentier, qui reprend la même symbologie que pour sa carte de la Saxe, mais sans aplats de couleur. Elle ne sera publiée qu'en 1821³ par Johann Carl Wilhelm Voigt. Plus révélateur est le souhait exprimé par Goethe à cette occasion de faire réaliser une carte minéralogique à l'échelle de l'Europe. Il propose pour cela d'enrichir l'une des cartes de Johann Baptist Homann, l'éditeur de

1. WA IV, lettres à Charpentier du 4 juillet 1780, p. 255 et du 31 juillet 1780, p. 263.

2. FA II. 2 (29), lettre à Johann Heinrich Merck de novembre 1782.

3. J. C. W. Voigt, *Geschichte des Ilmenauischen Bergbaues : nebst einer geognostischen Darstellung der dasigen Gegend und einem Plane, wie das Werk mit Vortheil wieder anzugreifen*, planche III.

cartes et d'atlas le plus important de la première moitié du XVIII^e siècle en Allemagne, avec les symboles de Charpentier.

Le deuxième projet cartographique dont nous avons trouvé la trace relève pour sa part l'étude des textes à la pratique cartographique. En 1797, Goethe se propose en effet de joindre une carte à un travail historique qu'il a rédigé sur la description biblique de l'Exode. « L'essai, muni d'une carte, devait transformer cette errance étrange de quarante ans en une entreprise sinon rationnelle, du moins saisissable¹. » Cet essai aurait dû paraître dans la revue de Schiller *Die Horen*. Il sera repris par Goethe bien plus tard, en 1819, dans le *Divan d'Orient et d'Occident* – mais sans la carte que mentionne Goethe dans ses souvenirs de 1797. En soi, le projet ne témoigne pas d'une grande originalité. Il était déjà assez courant de tenter de faire des représentations cartographiques de l'Exode². En l'occurrence, la carte aurait eu pour fonction de soutenir le regard historique, largement désacralisant, que Goethe porte sur le texte biblique, contrairement aux cartes antérieures datant du Moyen Âge ou de la Renaissance, qui pouvaient être conçues comme un rempart contre les égarements de l'interprétation de la Bible ou comme un moyen de rendre présent le récit, mais sans réévaluation critique du récit biblique³.

Les premières esquisses de carte tracées par Goethe lui-même qui nous soient parvenues ont été réalisées environ dix ans plus tard, vers 1806. Il s'agit des esquisses d'une carte minéralogique des environs de Carlsbad où Goethe a noté l'emplacement des quartz, des sables quartzeux, du basalte et du granit (*planche 9*)⁴.

L'année 1807 est marquée par deux projets de représentation de la Terre qui, sans être à proprement parler cartographiques, témoignent de l'intérêt constant de Goethe pour la représentation de l'espace terrestre, et tout particulièrement des montagnes. Goethe conçoit ainsi une maquette qui représenterait à la surface un paysage s'élevant

1. FA I. 17, p. 59.

2. Cf. l'itinéraire peint par Richard Haldingham sur l'autel de la cathédrale de Hereford vers la fin du XIV^e siècle ; Johannes Crato Wittenberg, *Itinera Israelitarum ex Aegypto* conçu par Tilemann Stella, 1557 ; N. Berey, *Theatre de la Terre-Sainte qui represente les lieux ov se sont faicts les miracles, combats et belles actions contenues av viel et nouveau testament*, 1668-1674.

3. Voir les travaux d'A. Chassagnette, « *Geographia sacra. Usages confessionnels de la cartographie biblique au XVI^e siècle* » et « *Une carte de l'Exode produite à Wittenberg en 1557* ». Le rôle du travail de Goethe dans la lignée des lectures cartographiques de l'Exode est précisé par L. de Laborde dans *Sur l'Exode et les Nombres*, p. LIII-LIV.

4. Voir le *Corpus der Goethezeichnungen*, vol. VI. B, p. 102, pour la description de la carte numérotée N8.

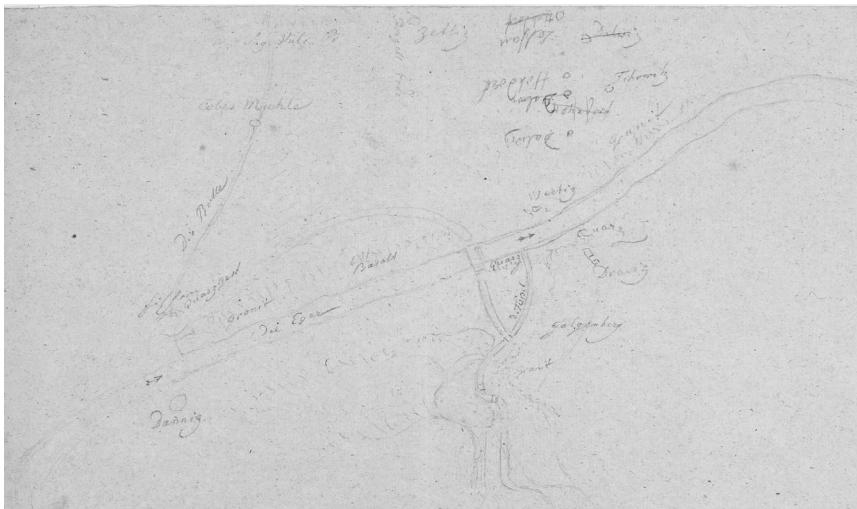


Planche 9 : Esquisse cartographique des environs de Carlsbad
avec données topographiques et géologiques par J. W. von Goethe (vers 1806).
Goethe-Museum, Francfort/Main, Inv. Nr. III-13475b.

de la plaine jusqu'à la plus haute montagne. En séparant les parties médianes, on verrait sur les profils intérieurs le pendage et les strates, selon une approche géologique. Il n'est toutefois pas parvenu techniquement à produire ce modèle¹ et, après en avoir confié une ébauche à un chercheur, Haberle, afin qu'il le perfectionne, il ne la revoit plus.

La même année, Goethe reçoit les *Idées sur une géographie des plantes* qu'Alexander von Humboldt lui dédie. En s'appuyant sur les hauteurs connues des montagnes du monde fournies par l'ouvrage, et en l'absence du tableau physique de Humboldt qui ne devait lui parvenir que quelque temps après, Goethe entreprend de dessiner un tableau synoptique de ces hauteurs. Il ne s'agit donc pas d'une représentation de la répartition des montagnes sur la surface terrestre, mais d'une fiction permettant de mettre en regard les hauteurs « de l'ancien et du nouveau monde ». Sur ce paysage symbolique (*planche 10*), Goethe place les hauteurs tropicales à droite et dispose à gauche les hauteurs européennes. Son dessin, dédié à Alexander von Humboldt, devient célèbre. Tandis qu'Alexander von Humboldt représentait le profil du Chimborazo, sommet des Andes équatoriales, en indiquant sur le dessin les hauteurs d'autres montagnes, Goethe *imagine* ce qu'il qualifie non pas de carte, mais de « paysage symbolique² » où différentes montagnes du globe seraient en relation de voisinage.

Goethe n'est pas le premier à rapprocher graphiquement les plus hautes montagnes. À la fin du XVIII^e siècle déjà, Johann Esaias Silberschlag en Prusse (1780) ou François Pasumot en France (1783) avaient publié des tableaux comparatifs – celui de Pasumot était d'ailleurs en possession de Goethe³. Le nouveau record d'altitude atteint par Alexander von Humboldt et Aimé Bonpland lors de leur ascension du Chimborazo ravive l'intérêt pour ces représentations. Carl Ritter, le célèbre géographe allemand qui fondera en 1828 avec Alexander von Humboldt et Heinrich Berghaus la Société de géographie de Berlin, publie en 1806, dans *Six cartes d'Europe [Sechs Karten von Europa]*, un tableau des hauteurs des montagnes d'Europe qu'il a commencé en 1802. La planche fait l'objet d'une recension élogieuse la même année dans *l'Allgemeine Geographische Ephemeriden*, revue éditée par Bertuch. Christian von Mechel, graveur suisse, propose quant à lui un autre tableau en 1806. Goethe le connaît et en possède un exemplaire. Plus proche de la perspective graphique de Goethe, le peintre écossais Richard Riddel conçoit une « vue

1. FA I. 17, p. 201-202.

2. *Ibid.*, p. 202.

3. Voir M. Wyder, « Höhen der alten und neuen Welt : Goethes Beitrag zum Genre der vergleichenden Höhendarstellungen ».



Planche 10 : J. W. von Goethe, *Hohen der alten und neuen Welt* (1807).
Klassik Stiftung Weimar, KSW GGZ / 2242.

pittoresque » en 1806¹. On ignore si Goethe connaissait ce tableau. C'est en tout cas le dessin de Goethe qui, de toutes ces représentations, remporte le plus vif succès, au point que Bertuch le convaincra de l'enrichir et de l'éditer en 1813, d'abord dans la même revue. Le succès est tel qu'un tiré à part voit le jour. La planche sera déclinée en sépia et en couleur et traduite en français la même année. Une version anglaise, également enrichie, suivra en 1816². Le succès est-il dû à la beauté du dessin ? Aux détails pittoresques que Goethe fait figurer, comme ce crocodile qui signale le niveau de l'océan dans la version allemande du dessin, ce ballon représentant l'altitude atteinte par Gay-Lussac, ou encore ces petites silhouettes qui nous permettent de nous projeter au sommet du Mont-Blanc aux côtés d'Horace-Bénédict de Saussure (auquel Goethe avait rendu visite en 1779) ou sur la pente du Chimborazo avec Humboldt et Bonpland ? D'emblée, Bertuch avait su reconnaître la supériorité pédagogique du dessin de Goethe sur le tableau sec de Mechel où les montagnes sont synthétisées par des pics graphiques. Alors que le scientifique Alexander von Humboldt n'appréhendait guère les libertés prises par la fiction picturale de Goethe avec la réalité physique³, l'éditeur Bertuch voyait immédiatement le parti à tirer de cette image capable de vulgariser la science.

La pratique cartographique de Goethe est de nouveau attestée en 1808 dans un contexte qui rappelle le projet de 1797 autour de l'Exode. Au moment où il se plonge pour la première fois dans les *Nibelungen*, Goethe étudie le texte en détail sous l'angle géographique et produit deux esquisses de carte qu'il considère comme relevant du même type que celles que Voß, grand traducteur du grec, avait réalisées pour le monde antique, et notamment pour Homère, Hésiode et Eschyle. Des années auparavant, dès 1794, Goethe avait déjà entretenu des échanges soutenus avec Voß au sujet de la géographie antique, allant jusqu'à proposer la publication de sa carte sur Eschyle pour le deuxième numéro de la *Jenaer Allgemeine Literaturzeitung* en 1804. C'est finalement la carte du monde d'Hésiode qui paraîtra dans ce volume en annexe d'un long article de Voß sur la géographie antique⁴. L'élaboration de la carte des *Nibelungen*, affirme

1. Voir J.-M. Besse et G. Palsky, « Portraits de groupes. Les tableaux de montagnes et de fleuves au xix^e siècle », p. 9 (l'article contient également les reproductions de ces tableaux).

2. Pour l'histoire du dessin et sa fortune, voir M. Wyder, « Vom Brocken zum Himalaja. Goethes "Höhen der alten und neuen Welt" und ihre Wirkungen ».

3. Lettre d'Alexander von Humboldt à Johann Georg von Cotta du 24 juin 1854, in A. von Humboldt et Cotta, *Briefwechsel*, p. 533, où Humboldt considère que la « représentation pittoresque » de Goethe est peu heureuse parce qu'elle combine la perspective et la coupe verticale.

4. J. H. Voß, « Alte Weltkunde » (la carte figure en annexe). Voir E. Grumach, *Goethe und die Antike : Eine Sammlung*, p. 137 pour la discussion de la carte de l'*Odyssée*.

Goethe, l'a conduit à de très belles réflexions¹, de sorte que l'usage de la cartographie se voit doté d'une valeur heuristique forte pour la lecture et la compréhension des textes. Quant aux deux cartes des *Nibelungen* qui nous sont effectivement parvenues (*planche 11*), elles demeurent tout à fait schématiques : elles relèvent plus de l'itinéraire qu'elles ne s'apparentent aux cartes très fouillées de Voß, fondées sur l'utilisation de fonds cartographiques préexistants. Elles montrent néanmoins que Goethe pouvait soumettre les récits à une véritable lecture spatiale étayée par l'usage de la cartographie.

Le projet de carte suivant n'est autre que celui qui se trouve au cœur du présent ouvrage, à savoir la carte générale des langues dont Goethe demande les instructions à Wilhelm von Humboldt et évoque la réalisation en 1812-1813. Bien qu'il s'agisse là encore d'une carte restée vraisemblablement à l'état virtuel, elle témoigne une fois de plus d'un recours à la carte qui va bien au-delà de nécessités professionnelles liées par exemple à la réouverture des mines d'Ilmenau. Au même titre que le projet de carte de l'Exode ou que les cartes des *Nibelungen*, cette « commande » manifeste une appréhension spatiale du savoir propre à Goethe. La carte se révèle être un vecteur grâce auquel il visualise un objet pour le saisir et l'analyser. C'est également l'hypothèse que développe Mikhaïl Bakhtine dans son essai sur le *Bildungsroman*. En s'appuyant sur les nombreux schémas dont Goethe émaillait ses réflexions, il y montre comment pour ce dernier les idées les plus complexes peuvent toujours être représentées sous une forme visible².

Quant au dernier projet cartographique de Goethe, il boucle la boucle : tandis qu'il était jusque-là toujours à l'origine des représentations graphiques, soit en commandant des cartes ou des instructions, soit en livrant de lui-même des cartes accompagnant ses écrits ou ceux des autres, Goethe est pour finir sollicité en 1821 en sa qualité de théoricien des couleurs par Christian Keferstein afin d'établir une table des couleurs pour la carte géologique que celui-ci souhaite publier. Lui qui s'était tourné vers l'outil cartographique contribue désormais à son développement.

En juillet 1821 Keferstein fait en effet paraître à Weimar la première partie son ouvrage *Teutschland, geognostisch-geologisch dargestellt*, qui est dédicacée à Goethe, remercié en tant que grand connaisseur des couleurs³, et qui inclut la première carte géologique colorée

1. FA II. 6 (33), lettre à Knebel du 25 novembre 1808, p. 410. Sur la lecture des *Nibelungen* par Goethe, voir G. E. Grimm, « Goethe und das Nibelungenlied. Eine Dokumentation », qui reproduit toutes les sources de Goethe sur le sujet, y compris les cartes évoquées.

2. M. Bakhtin, « The *Bildungsroman* and Its Significance in the History of Realism : Toward a Historical Typology of the Novel », notamment p. 27 sq.

3. Ch. Keferstein, *Teutschland, geognostisch-geologisch dargestellt, mit Charten und Durchschnittszeichnungen, welche einen geognostischen Atlas bilden. Eine Zeitschrift*, vol. 1, iii et x.

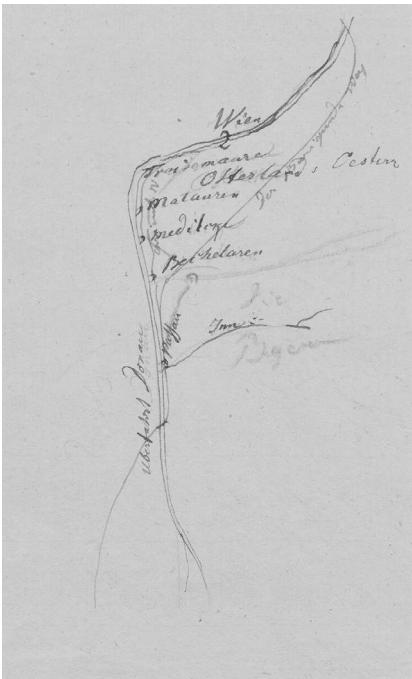
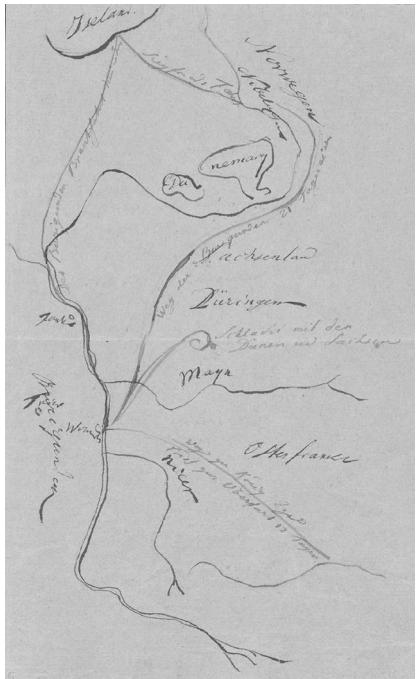


Planche 11 : Carte des Nibelungen par J. W. von Goethe (1808). Goethe-und-Schiller-Archiv, Weimar, GSA 25/W 3171 BL. 5 & BL. 6.

de toute l'Allemagne (*planche 12*). Keferstein est un géologue autodidacte, collectionneur de gemmes, qui a fait fortune comme avocat et mené des études géologiques au cours de ses nombreux voyages. Fin 1820, il s'adresse à Ludwig Friedrich von Froriep, le gendre de Bertuch, pour demander au Landes-Industrie-Comptoir de publier son atlas¹. Après avoir reçu une réponse favorable le 7 décembre, Keferstein lui transmet un aperçu complet de sa proposition, qui comprend le projet d'une carte géognostique illuminée de toute l'Allemagne, ainsi que son souhait de connaître l'opinion de Goethe sur le choix des couleurs. Froriep fait suivre la lettre et la demande de Keferstein à Goethe, qui se réjouit de la publication d'un atlas géologique de l'Allemagne et s'implique volontiers dans le projet en offrant ses conseils pour la coloration de la carte :

Le projet de Keferstein, qui consistait à éditer un atlas géologique de l'Allemagne, répondait à l'un de mes vœux les plus chers, j'y pris une part active et le conseillai bien volontiers au sujet du choix des couleurs².

C'est donc quatre décennies après ses travaux à Ilmenau que Goethe se retrouve investi dans l'illumination de la première carte géologique moderne allemande. Le 18 mars 1821, il présente sa « Table des couleurs » (*planche 13*) à Keferstein. Ce dernier l'accueille avec enthousiasme, ajoutant dans une lettre à Goethe du 7 juillet que le « nuancier [de Goethe] sera certainement toujours une référence lorsque [ses] vues seront depuis longtemps tombées dans l'oubli³ ». Pourtant, alors que Keferstein avait arrangé les onze formations géologiques de la carte en une séquence ascendante, des plus anciennes aux plus jeunes – inaugurant un classement chronologique des terrains –, Goethe établit son nuancier des couleurs selon une logique pétrographique. Au début du xix^e siècle, le code des couleurs employées pour les cartes géologiques repose encore largement sur un principe de ressemblance avec la nature. Abraham Gottlob Werner a proposé en 1811 un schéma de quarante couleurs qui organise les roches en fonction de leurs caractéristiques minérales et tente d'imiter leur couleur naturelle. À l'origine de conventions durables – le noir ou gris des terrains houillers, le rose carmin des granites –, ces principes se heurtent cependant à plusieurs obstacles : le coloriage

1. D. Schäfer-Weiss et J. Versemann, « The influence of Goethe's *Farbenlehre* on early geological map colouring : Goethe's contribution to Christian Keferstein's *General Charte von Teutschland* (1821) », p. 168.

2. FA I. 17, p. 340.

3. W. Steiner, « Christian Keferstein und das Erscheinen der ersten geologischen Übersichtskarte von Mitteleuropa im Jahre 1821 », p. 127.



Planche 12 : *Geognostischer Atlas*, planche 1, *General Charte von Deutschland*.

Christian Keferstein, *Deutschland, geognostisch-geologisch dargestellt*,
vol. 1, Weimar, Landes-Industrie-Comptoir, 1821.

University Library of the LMU Munich, W 2 Mapp. 143#14.

Karmin		Granit etc.
Grüngelb		Schiefer.
Orange		Rötlicher Sandstein.
Violett		Algenkalk.
Grau		Porphyr, Steinkohlen.
Chamois		Brauner Sandstein.
Blau		Muschelkalk.
Gold		Quadersandstein.
Sparagrin		Tara-Kalk.
Schwarz		Basalt.

Planche 13 : « Table des couleurs » établie par J. W. von Goethe pour la carte de Ch. Keferstein (1821).
Goethe-und-Schiller-Archiv, Weimar, GSA 26 / LXIV, 2, 2 BL. 5.

manuel ne permet pas de garantir les nuances et certaines teintes se retrouvent sous-employées ; surtout, la couleur naturelle est bien souvent une construction de l'esprit¹.

La table des couleurs de Goethe ne cherche pas, quant à elle, à rendre compte de la couleur ou de l'origine des roches, mais à produire un effet esthétique plaisant à l'œil. Les couleurs sont choisies pour conférer une valeur spécifique à chaque roche et refléter les principes de totalité et d'harmonie incarnés dans le cercle chromatique de sa *Théorie des couleurs* publiée en 1810². Ainsi, Goethe illumine la légende établie par Keferstein en combinant deux à deux les couleurs qui se retrouvent opposées sur son cercle chromatique. Il commence par l'un des deux pôles de sa théorie en opposant le rouge du granite au vert de l'ardoise. Les formations sédimentaires sont ensuite déclinées selon leur ordre chronologique dans des teintes allant du rouge au jaune pour les grès (côté droit du cercle) et du violet au bleu clair pour les calcaires (côté gauche du cercle). Le basalte et le porphyre, formations les moins étendues de la carte, sont en revanche représentés par des couleurs absentes du cercle chromatique, le noir et le gris, en accord avec le principe conventionnel de ressemblance avec la nature (le porphyre est ici associé au charbon).

Si Keferstein loue le choix de couleurs de Goethe et l'adopte sans réserve pour sa carte générale, ce dernier sera finalement peu satisfait du résultat imprimé. Il note dans son journal en 1821 à propos de la coloration de la carte :

Malheureusement, ce point essentiel ne fut pas complètement réussi en raison de l'indifférence des techniciens qui en avaient la charge. Si la couleur doit servir à représenter des différences essentielles, il faudrait alors lui accorder la plus grande importance³.

Cette appréciation contraste avec la confiance que Goethe plaçait, en 1813, dans les artistes de l'atelier de Bertuch qui n'auraient eu « aucune difficulté » à réaliser la carte des langues qu'il projetait avec Wilhelm von Humboldt⁴. Mais elle n'entame pas ses vues sur l'utilité de la mise en couleur des cartes géologiques, ni sa conscience des progrès que doit encore accomplir cette discipline. Dès 1822, il émet le souhait que les géologues puissent unifier les couleurs qu'ils emploient :

1. G. Palsky, « Le code des couleurs dans les cartes géologiques du xix^e siècle ».

2. D. Schäfer-Weiss et J. Versemann, « The influence of Goethe's *Farbenlehre* on early geological map colouring : Goethe's contribution to Christian Keferstein's *General Charte von Deutschland* (1821) », p. 169-172.

3. FA I. 17, p. 340.

4. FA II. 7 (34), lettre à Wilhelm von Humboldt du 8 février 1813, p. 181.

Si l'on réalise de cette manière l'atlas géognostique prévu, il faudrait que les amis de cette science s'accordent et emploient les mêmes couleurs pour caractériser telle ou telle pierre, ce qui permettrait une vue d'ensemble plus rapide ainsi qu'un confort certain¹.

Cette question de la standardisation des figurés et des codes couleurs ne sera concrètement discutée que lors des grands congrès internationaux de géologie de Paris en 1878 et surtout de Bologne en 1881. Quant à savoir si le schéma de couleurs élaboré par Goethe a influencé les conventions établies lors du congrès de Bologne, la réponse ne peut être univoque. En pratique, ni la table des couleurs de Goethe ni le schéma de Werner ne furent entièrement retenus, d'autant que pour l'un comme pour l'autre, les couleurs représentaient la pétrographie et non l'âge des terrains, caractéristique des cartes géologiques modernes. Quelle que soit la postérité de la table des couleurs de la carte de Keferstein, celle-ci reste, grâce à la contribution originale de Goethe, un exemple précoce de l'influence du chromatisme dans l'histoire de la cartographie géologique.

1. FA 1. 25, p. 587.

Écrire sous le signe des cartes

Dans quelle mesure l'intérêt que Goethe nourrit pour la cartographie joue-t-il un rôle dans son écriture littéraire ? La cartographie ouvre-t-elle de nouvelles perspectives interprétatives pour son œuvre ? Telles sont les questions auxquelles nous tâcherons de répondre à partir d'un sondage dans sa production littéraire. Les trois œuvres choisies relèvent de genres différents et sont délibérément prises dans des périodes qui correspondent à des jalons de son rapport à la carte. Le premier de ces exemples est nettement antérieur à la carte des langues, mais concomitant de l'intérêt de Goethe pour la géographie antique et l'Exode. Il s'agit du conte qui vient clore les *Causeries d'émigrés allemands* (1795). Dans le cas des *Affinités électives*, roman rédigé entre 1808 et 1809, le texte est strictement contemporain de la carte des *Nibelungen*. Quant au recueil poétique de 1819, le *Divan d'Orient et d'Occident*, il est postérieur à l'échange avec Humboldt. Il s'agira de montrer comment la relation étroite de Goethe à la cartographie alimente sa fabrique littéraire et peut contribuer à ouvrir des voies d'interprétation.

Le « Conte » (1795)

Paru isolément en 1795 dans la dixième livraison de la revue *Die Horen* éditée par Schiller, le « Conte », souvent intitulé en français « Le Serpent vert », est l'un des récits de Goethe qui a fait couler le plus d'encre et suscité des interprétations aussi nombreuses que controversées. En dépit de son titre générique et de son contexte de parution, ce texte constitue en fait le dernier volet des *Causeries d'émigrés allemands* dans lequel il est logiquement inclus lorsqu'il est publié sous forme de livre en 1808 dans les œuvres de Goethe chez Cotta. Tandis que les cinq premières livraisons des *Causeries* dans les *Horen* sont toujours désignées par le titre général de l'ouvrage, ce dernier pan se singularise d'emblée dans la table des matières de la revue par un titre différent, qui revendique qui plus est un genre littéraire en soi, relevant du merveilleux, et donc du règne de l'imagination. Cet isolement par rapport au reste de l'ouvrage n'est pas anodin. Les *Causeries* se caractérisaient en effet jusque-là par un lien éminemment conflictuel avec la réalité historique contemporaine. L'ouvrage met en scène une communauté d'aristocrates allemands contraints à migrer (confortablement) sur la rive droite du Rhin, en raison de l'avancée des troupes révolutionnaires françaises à l'automne 1792. Cette communauté s'installe dans l'une de ses propriétés à l'est du Rhin au printemps 1793.

Goethe commençant la rédaction du texte fin 1794, il faut y voir une réaction immédiate aux troubles révolutionnaires dont il a été le témoin. La dimension politique et polémique échappera d'autant moins au lecteur que Goethe choisit d'adopter la forme du *Décameron* de Boccace (1349-1353), qui met en scène quant à lui un groupe de nobles Florentins se réfugiant à la campagne pour échapper... à la peste qui sévit en ville. Catastrophe naturelle et révolution politique sont donc mises sur un même plan par Goethe, dont on connaît l'hostilité à l'égard de la Révolution française comme de tout bouleversement brutal, dans le domaine naturel également, marqué qu'il fut dès son plus jeune âge par le tremblement de terre de Lisbonne. Ses hypothèses géologiques en témoignent, puisqu'elles favorisent toujours les explications par la longue durée au détriment des modèles cataclysmiques, comme dans le cas du chaos granitique de Luisenburg.

Dans la fiction de Goethe, les émigrés ne forment toutefois pas un bloc homogène face à la Révolution. L'un des plus jeunes, Karl, en est un fervent admirateur. Il entre en conflit avec un ami de la famille qui avait trouvé refuge dans cette maison et le constraint à quitter les lieux avec sa femme, amie de longue date de leur hôtesse, la baronne. Afin d'apaiser les tensions, cette dernière exige que toute discussion politique soit désormais bannie de la communauté formée par ces émigrés. C'est ainsi que les protagonistes vont se raconter des histoires, pour se distraire, comme dans le modèle italien, et peut-être s'instruire.

Les six histoires racontées par les personnages sont d'un intérêt variable. Les deux premières mettent en scène des fantômes ; les deux suivantes relatent d'étranges aventures amoureuses ; les deux dernières sont des histoires morales. Leur qualité progresse. À l'exception de la dernière, aucune n'est inventée par Goethe. Leur origine géographique n'est pas anodine : elle met en branle des enjeux géopolitiques tout comme une lecture de l'histoire littéraire européenne. La première nouvelle se situe en Italie et relate l'histoire de la cantatrice Antonelli, ce qui rappelle l'origine italienne du genre que Goethe contribue précisément à introduire dans la littérature allemande avec ce livre. Or l'anecdote, très connue à l'époque, notamment en Allemagne où elle a été diffusée en 1794 via la revue *Correspondance littéraire*, a pour héroïne une actrice française de renom, M^{me} Clairon. Le lecteur de 1795 reconnaît donc une histoire française derrière le masque italien, si bien qu'il est reconduit outre-Rhin, au cœur du foyer politique. La deuxième nouvelle des *Causseries* se situe en Allemagne et raconte une aventure qui serait arrivée à l'ami de l'un des personnages du recueil. Il s'agit d'une histoire d'esprit frappeur qui courait à Weimar trois ans auparavant. Les deux histoires suivantes sont tirées des mémoires du maréchal de Bassompierre (1666). La première se déroule explicitement à Paris. Elle est rapportée par le personnage prorévolutionnaire du livre, qui la relate à la première personne. Une fois de plus, le lecteur se retrouve en France. La seconde

aventure tirée de ces mémoires serait arrivée à un ancêtre de Bassompierre, donc toujours dans un contexte français. Quant aux deux histoires morales, l'une est tirée du dernier récit des *Cent nouvelles nouvelles* (1462), premier recueil de nouvelles français lui-même inspiré par le *Décaméron*, qui transpose aussi les lieux des histoires glanées auprès de diverses sources : elle se situait également en Italie dans la version originale. La dernière, en revanche, est entièrement inédite et se déroule en Allemagne, pour répondre à la demande de l'un des personnages. Elle a manifestement valeur d'exemple et tend à démontrer que le genre de la nouvelle peut parfaitement être acclimaté dans ce pays. Par la progression des récits, Goethe souligne la tendance de la nouvelle allemande alors naissante à reprendre des motifs italiens ou plus largement romans, et propose en retour le fruit de sa propre imagination. La localisation des différentes nouvelles répond à une double logique : d'une part, elle montre le chemin qui mène à l'affirmation de l'autonomie de la littérature allemande ; de l'autre, elle rappelle incidemment la présence de la France et fait à ce titre écho à la situation politique dont souffre la communauté des personnages.

On n'a eu de cesse de s'interroger sur les raisons qui ont conduit Goethe à publier cet ouvrage dans la revue *Die Horen*. Schiller avait explicitement affirmé dans sa lettre d'intention que la revue exclurait tout ce qui a trait à la religion et à la politique. Or Goethe met précisément en scène l'acuité politique du contexte qui conduit à l'exclusion de la question politique du champ de la conversation et de la sociabilité. Tout comme la revue *Die Horen* finit par publier les *Causeries* alors qu'elles traitent de l'actualité, à l'intérieur de l'ouvrage, le politique fait retour lorsqu'on cherche à lui échapper. La France revient par la bande de l'anecdote et de l'histoire littéraire. Le dépaysement de façade que Goethe fait subir à tel ou tel récit ne conduit que mieux à une véritable *hantise* de la France dans le texte. Le politique ne se laisse pas si facilement congédier par la nouvelle.

En changeant de genre et de titre grâce au « Conte », Goethe y parvient-il mieux ? C'est ce que laisse espérer le recours au merveilleux : par définition, le conte n'a pas d'ancrage référentiel. En outre, celui de Goethe n'est pas inspiré par un conte antérieur tiré d'un fonds culturel identifiable. Cette histoire entièrement inventée est délibérément placée sous le signe d'une telle indétermination, puisque le personnage du vieil ecclésiastique qui promet ce récit à ses compagnons leur annonce un « conte qui leur rappellera tout et rien¹ ». Il ne ressemble ni aux contes italiens de Basile ou Straparola, ni aux contes français de Perrault ou M^{me} d'Aulnoy, ni aux *Mille et une*

1. FA I. 9, p. 1081.

nuits traduites par Galland, ni aux contes allemands contemporains. Incidemment seulement, telle lampe pourra rappeler Aladin ou Diogène, telle sentence faire écho à la Bible... Construit comme une énigme saturée d'échos, le conte incite à son décryptage, dans la tradition des jeux analogues très en vogue dans la société du temps¹. Goethe écrit explicitement à Schiller que les personnages qui apparaissent dans le conte sont autant d'énigmes qui seront les bienvenues pour l'amateur de ce genre². Le récit parviendrait-il à brouiller suffisamment les pistes pour permettre une véritable sortie hors du contexte politique ? Goethe lui-même s'est bien gardé de livrer la clé de l'énigme, à supposer qu'elle existe. Il s'amusait de voir ses contemporains se livrer à des assauts d'ingéniosité afin d'en pénétrer le sens et affirmait avec humour vouloir attendre que 99 interprétations aient été livrées avant de donner la sienne³. En 1816, il établit même un tableau synthétique mettant en parallèle trois interprétations différentes voire contradictoires du conte⁴. Comment procède-t-il pour parvenir à un récit à la fois signifiant et dépourvu d'interprétation univoque ? En proposant une histoire saturée de possibilités interprétatives sans qu'aucune d'elles puisse résoudre la myriade d'éléments énigmatiques.

En quoi la cartographie peut-elle contribuer à la lecture du texte ? Deux ans plus tard, Goethe envisagera de publier son analyse de l'Exode accompagnée d'une carte de son cru dans la même revue que les *Causeries d'émigrés allemands*. Dans sa lecture critique du récit biblique, il considère de près la cohérence du territoire pour interpréter le texte. Le Conte se prête au même jeu en raison de sa structuration spatiale très forte. Rappelons brièvement l'intrigue et son ancrage spatial. La structure du récit se caractérise par la résolution d'une fragmentation qui caractérise le point de départ du conte. Le récit s'organise tout d'abord autour des différents protagonistes. Il se focalise sur un personnage, puis se concentre sur le suivant, et ainsi de suite. L'histoire s'ouvre sur un *passeur* qui dort dans sa cabane. Deux *feux follets* le réveillent et lui demandent à traverser le fleuve. Arrivés de l'autre côté, ils ne peuvent le payer et s'engagent à aller chercher la rétribution demandée (des légumes). Le *passeur* a dû ramasser l'or jeté par les feux follets et part l'enfouir dans une faille rocheuse (on retrouve là l'intérêt de Goethe pour la géologie et la minéralogie). Un *serpent* l'y découvre et l'avale, devenant

1. Voir G. Oesterle, « Bild- und Rätselstrukturen in Goethes "Das Märchen" ».

2. FA II. 4 (31), lettre à Schiller du 26 septembre 1795, p. 114.

3. *Ibid.*, lettre de Goethe au prince August von Gotha, 21 décembre 1795, p. 352.

4. Voir pour les sources J. Wahle, « Auslegungen des Märchens ».

lumineux. En se promenant, il fait la connaissance des feux follets, qui lui disent leur intention de rendre visite à la belle Fleur de Lys. Le serpent leur apprend qu'ils se sont trompés de côté du fleuve et leur explique à quelles conditions et dans quelles circonstances ils pourront regagner l'autre rive. Les feux follets partis, le *serpent* se glisse dans une cavité où, lumineux qu'il est, il peut enfin voir les statues de quatre rois, qui s'animent et lui parlent. Un *vieil homme à la lampe* entre. S'ensuit une scène de révélation où des prophéties sont prononcées par les personnages. Le vieil homme retourne ensuite dans sa cabane où *sa femme* est en larmes après le passage des feux follets : son chien a mangé de l'or et est mort. Son mari l'envoie chez la belle Fleur de Lys afin que cette dernière puisse ressusciter le chien. On suit la vieille un temps : elle apporte au passeur une partie de ce que les feux follets lui doivent. Elle rencontre alors un *prince* fatigué qui cherche lui aussi à rejoindre la belle Fleur de Lys et vient d'être conduit par le passeur du mauvais côté du fleuve. Ils passent ensemble le pont (le serpent se transforme en pont à midi) et rendent visite à la belle Fleur de Lys, qui ressuscite le chien. La perspective eschatologique s'affirme. Alors que la vieille repart, la narration reste attachée à la belle Fleur de Lys, au jeune homme et au serpent. Le vieil homme à la lampe les rejoint avec sa femme et les deux feux follets. Ensemble, *tous les personnages hormis le passeur* gagnent le fleuve, le traversent grâce au sacrifice du serpent qui se transforme en pierre, et pénètrent dans le temple souterrain. Le temple se met en branle, passe sous le fleuve et se transforme en un palais qui prend la place de la cabane du passeur, lui-même métamorphosé, tandis que le serpent est devenu un pont permanent qui relie désormais les deux rives du fleuve et unit les peuples. *Tous les personnages* ont donc trouvé leur place et œuvrent de concert. La belle Fleur de Lys et le jeune homme forment le couple princier, le peuple est heureux et le géant menaçant qui rôdait devient une horloge solaire.

En d'autres termes, la fragmentation de la perspective narrative se résout avec le dénouement de l'histoire, lorsque les protagonistes sont réunis et que la communauté politique est créée. Car c'est bien de cela qu'il est question : l'éclatement narratif rend compte de la dissémination subjective des personnages, source de confusion (désorientation des personnages qui, de manière répétée, passent du mauvais côté du fleuve pour retrouver la belle Fleur de Lys) et de menace (le géant dont l'ombre à la puissance destructrice risque de causer de graves dégâts). Une fois la prophétie accomplie, une véritable société est établie. Ce n'est pas un personnage, un héros qui triomphe avec ses adjoints, mais bien la collectivité qui advient comme sujet.

Or cet avènement se manifeste à travers un bouleversement territorial, au sens le plus concret du terme : le temple est initialement situé dans les entrailles de la Terre,

là où les veines des minéraux se lient. Les minerais et les pierres sont expressément mentionnés à de nombreuses reprises, désignant la matière dans laquelle certains des protagonistes se métamorphosent (les feux follets dévorent l'or et en produisent, les statues des rois sont composées d'or, d'argent, de cuivre ou d'un alliage de ces métaux, le chien devient onyx, le serpent laisse derrière lui une myriade de pierres précieuses en se transformant en pont), soulignant la continuité entre le minéral et le vivant, et rapportant à la Terre la constitution de tous les êtres. Bien des lectures symboliques de ces métaux ont été données dans les interprétations du conte ; on y a vu une référence à l'Apocalypse selon saint Jean qui mentionne douze pierres précieuses comme on a pu faire une lecture alchimique des processus de transformation. Il est néanmoins frappant de constater que Goethe s'emploie à replacer les pierres et les minéraux dans leur contexte naturel, autrement dit géologique, et que la variété des pierres mentionnées est le signe manifeste de la familiarité qu'entretenait avec elles le collectionneur minéralogiste qu'il était aussi. L'ancre géologique accentue la portée du bouleversement territorial à l'œuvre à la fin du conte. Le temple passe sous le fleuve et se transforme, tandis que le fleuve, jusque-là vécu comme un obstacle naturel, se laisse franchir grâce à la présence d'un pont solide. Le territoire divisé devient territoire unifié, en surface par le pont, en profondeur par le passage du temple *sous* le fleuve, là où la terre court uniment.

En dépit de l'absence de référentiel réel dans le monde merveilleux qui est le sien, ce texte soulève directement la question de sa cohérence spatiale dans la mesure où l'enjeu, pour les personnages, est d'atteindre un lieu (le jardin de la belle Fleur de Lys) au prix d'erreurs d'orientation. Si nous nous livrons pour le Conte à un essai de cartographie comparable à celui que Goethe a mené pour l'Exode, plusieurs enseignements se dégagent. Notons tout d'abord qu'établir la carte ne va pas sans peine, non en raison d'un manque de cohérence dans la répartition spatiale des éléments du récit, mais parce que la structure narrative ne permet pas de dégager d'emblée une vision d'ensemble du territoire. Bien au contraire, la focalisation successive sur le déplacement de tel ou tel personnage induit une fragmentation du territoire dans la représentation que le lecteur peut s'en faire. À la naissance d'un sujet collectif répond l'apprehension globale du territoire désormais unifié. Passer par la carte permet au lecteur cartographe de se confronter à la structure narrative du texte sans possibilité de contournement. L'exercice consistant à tenter la cartographie d'un monde merveilleux en partant de nos représentations est par définition périlleux ; il est légitimé dans le cas qui nous occupe par la mention explicite dans le texte de deux points cardinaux, l'est et l'ouest, au moment où la prophétie s'accomplit et où le vieil homme et le serpent se séparent dans des directions opposées.

Une fois la cohérence du territoire patiemment reconstituée (*planche 14*), se pose la question de l'orientation de la carte. À première vue, aucun élément ne semble permettre de situer les points cardinaux. Pourtant, plusieurs passages nous éclairent. Lorsque le serpent explique aux feux follets comment passer le fleuve, il mentionne tout d'abord le fait qu'il se transforme en pont à midi. Les feux follets déclarent ne pas voyager volontiers à cette heure de la journée. Le serpent leur dévoile alors une autre possibilité : ils peuvent passer le soir sur l'ombre du géant. Le soleil se couchant à l'ouest, l'ombre du géant doit s'étendre de l'ouest vers l'est. Le géant se trouve donc à l'ouest du fleuve. Si l'ombre du géant l'enjambe, le fleuve ne peut qu'être orienté nord-sud. Comme la vieille, qui est du même côté du fleuve à ce moment-là que les feux follets, croise le géant peu après, on peut en déduire que tous les personnages, à l'exception du passeur, qui est rentré chez lui, et de la belle Fleur de Lys, se trouvent à l'ouest du fleuve à ce point du récit. Ce constat établi, tous les éléments peuvent être situés d'un côté ou de l'autre du fleuve, à une proximité plus ou moins grande de ce dernier. Plus loin, lorsque la prophétie s'accomplit, le serpent et le vieil homme partent l'un vers l'ouest, l'autre vers l'est. Le vieil homme se retrouve du côté de sa maison et devra traverser le fleuve pour rejoindre la belle Fleur de Lys. Enfin, au terme du récit, l'ombre du géant, qui se trouve désormais du côté de la cabane du passeur transformée en palais, renverse les passants qui passent le pont. C'est le matin. L'ombre s'étend donc de l'est vers l'ouest, ce qui conforte l'hypothèse selon laquelle la cabane du passeur et le palais sont placés à l'est d'un fleuve orienté nord-sud.

Que peut-on en conclure ? L'orientation nord-sud du fleuve n'est pas sans rappeler celle du Rhin entre la France et l'Allemagne. Le Conte, qui, en l'absence d'ancrage référentiel, n'évoque aucun toponyme connu, fait renaître le souvenir de la situation géopolitique que les émigrés souhaitaient évincer de leurs conversations. L'émergence de cette réminiscence du territoire rhénan n'est rendue possible qu'en raison de la culture cartographique déjà bien établie à l'époque. On peut alors lire la division du territoire par l'obstacle naturel que constitue le fleuve comme un reflet du déchirement politique causé par la guerre entre la France et l'Allemagne. La désorientation des personnages évoque les errances des protagonistes des *Causeries*. En cherchant un idéal, la belle Fleur de Lys, les personnages peuvent, par erreur (selon Goethe), se tourner vers la France. Si le régime politique de l'Allemagne (la Fleur de Lys) est mortifère, le temple souterrain situé à l'ouest du Rhin contient une prophétie enfouie qui doit encore advenir. Autrement dit, la Révolution française ne représente pas une solution véritable, mais les prémisses d'un nouvel ordre : le bouleversement territorial vient de l'ouest, dans la mesure où le temple s'y met en branle pour gagner l'est. L'espoir

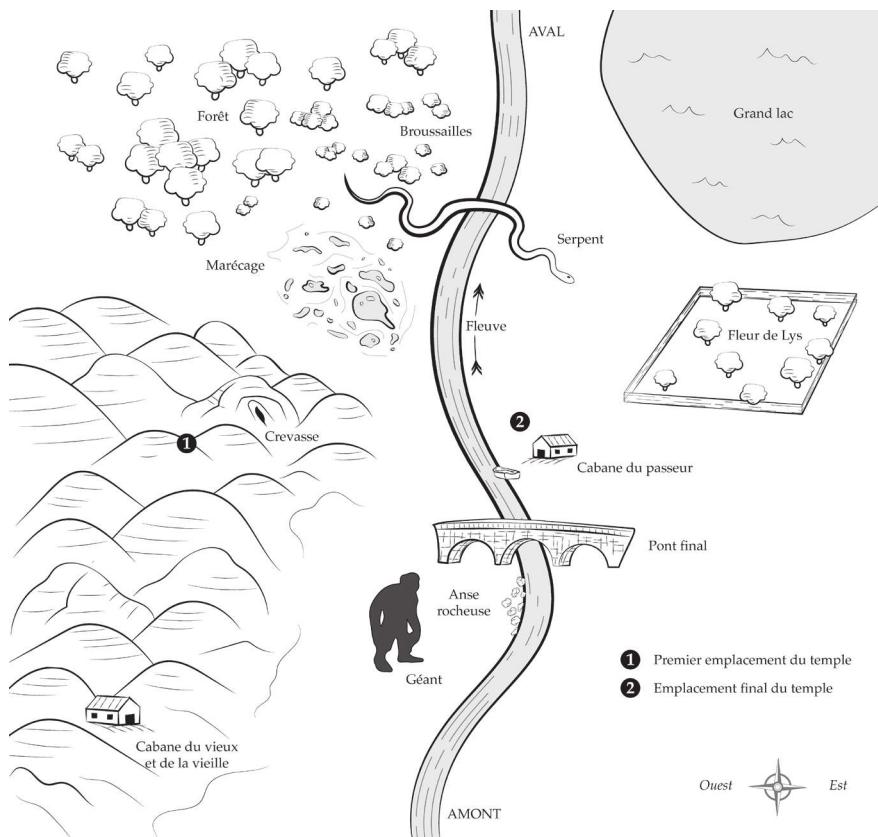


Planche 14 : Le territoire du *Conte* de J. W. von Goethe.
J. Caverio (2019).

du conte est placé dans une époque où les dissensions entre la France et l'Allemagne seront résolues et conduiront à la naissance d'un corps politique harmonieux.

Combinée à une analyse narratologique, la lecture cartographique permet ici de livrer une interprétation géopolitique autonome du Conte, sans se fonder sur l'attribution d'une valeur symbolique ou allégorique à tel ou tel détail du récit¹. Pas plus que les lectures symboliques, elle ne résout le texte. Telle n'est pas son ambition. Elle permet toutefois de dégager en quoi la culture visuelle cartographique dans laquelle tout lecteur du Conte baigne, de 1795 à nos jours, contribue à déterminer la perception qu'il a de ce récit. Elle démontre également à quel point Goethe a conçu son récit selon une logique pleinement géographique qui unit sa sensibilité à la matérialité géologique du sol à une réflexion sur la cohérence territoriale, toutes deux fondées sur ses connaissances attestées dans ces domaines. Plus de vingt ans plus tard, celles-ci s'expriment de manière thématique dans les *Affinités électives*.

Les Affinités électives (1809)

C'est peu après avoir pensé à fabriquer un modèle géologique de montagne et dessiné le tableau des hauteurs de l'ancien et du nouveau monde d'après l'ouvrage d'Alexander von Humboldt, alors qu'il travaille à la publication de sa théorie des couleurs, que Goethe s'attelle à ce qui était au départ conçu comme une nouvelle et qui devient un roman. Par leur titre même, *Les Affinités électives* s'inscrivent dans le droit fil des préoccupations scientifiques de Goethe, sur leur versant littéraire. Il l'indique d'ailleurs explicitement dans l'annonce de l'ouvrage qu'il fait paraître dans le *Morgenblatt für gebildete Stände* :

Il semble que ce soit la poursuite des travaux scientifiques de l'auteur qui l'ait conduit à choisir ce titre étrange. Il a dû noter qu'on emploie très souvent des images éthiques dans le domaine des sciences de la nature afin de rapprocher ce qui est très éloigné du cercle du savoir humain ; et c'est ainsi que dans un cas moral, il a rapporté une métaphore chimique à sa source spirituelle, et ce d'autant plus qu'il n'y a qu'une seule nature qui règne partout [...]².

La métaphore du titre est empruntée à la chimie. La notion d'affinité chimique, héritée de l'alchimie, est théorisée par Étienne-François Geoffroy entre 1718 et 1720. Elle

1. Voir G. Oesterle, « Bild – und Rätselstrukturen in Goethe "Das Märchen" », p. 13 pour les limites de l'interprétation allégorique des personnages du conte.

2. FA I. 8, p. 974, « Anzeige Goethes im *Morgenblatt für gebildete Stände* » du 4 septembre 1809.

décrit le fait que des composés chimiques, une fois mis en présence, se défont pour se conjuguer avec certains composés et en former de nouveaux. L'image est appliquée par Goethe à un couple heureux qui, soumis à la rencontre avec deux autres personnages, se disloque pour reconstituer de nouveaux couples au prix de la mort d'un enfant et de deux des protagonistes.

Tout le récit s'organise autour d'une propriété, et plus exactement des travaux de réaménagement de celle-ci. Charlotte et Eduard s'affairent chacun à embellir leur parc par diverses constructions. Eduard s'occupe des plantations ; Charlotte fait construire une tonnelle qui permet de jouir d'une belle vue sur le paysage. Elle réaménage également le cimetière. C'est alors qu'Eduard, en dépit des réserves de Charlotte, invite l'un de ses amis en difficulté, le capitaine Otto, à demeurer chez eux. Charlotte, quant à elle, accueille sa nièce orpheline et sans ressources, Otilie. Le capitaine se révèle industriel. Pour se rendre utile, il mène à bien divers aménagements, avec le soutien de Charlotte. Il arpente le domaine, en établit la carte, qu'il illumine. Cette carte joue un rôle déterminant. Le relevé topographique fait l'objet d'une description précise, tout comme sa réalisation : Goethe la qualifie de carte « topographique », dont l'échelle est « assez grande », « décrite de manière claire et saisissable à la plume et avec des couleurs », fondée sur « des mesures trigonométriques »¹. Pour la première fois, Eduard « voyait ses propriétés croître sur le papier comme une nouvelle création. Il lui semblait en prendre connaissance seulement maintenant, elles lui paraissaient lui appartenir seulement maintenant² ». La carte est considérée explicitement comme un instrument de connaissance et de maîtrise de la nature³.

Grâce à elle, l'aménagement du territoire s'organise désormais de manière structurée. La carte devient en effet le fondement à partir duquel les travaux sont conçus⁴. Elle permet de trouver de meilleurs chemins, de projeter une digue de protection ou la création d'un lac artificiel par la réunion de trois étangs. La construction d'une maison d'été est esquissée alors que tous les protagonistes sont réunis autour de la carte, posée à plat sur une table. Otilie, souvent silencieuse, désigne soudain de son doigt sur la

1. *Ibid.*, p. 296.

2. *Ibid.*, p. 290.

3. Pour une analyse de cette carte proposant de lire une disjonction entre ses dimensions instrumentale et esthétique, voir J. K. Noyes, « Goethe and the cartographic representation of nature around 1800 ».

4. FA I. 8, p. 318.

carte le lieu où la construction doit avoir lieu¹, considérant la vue dont elle a pu jouir en s'y promenant et faisant valoir que située bien à l'écart, cette maison formerait un « nouveau monde ». Eduard, déjà épris d'elle, s'enthousiasme pour son idée et barre d'un rectangle le lieu désigné, pour le plus grand effroi du cartographe² qui voit son travail biffé. Or, c'est précisément le réaménagement du domaine à la suite de cette réunion qui conduira, dans la seconde partie de l'ouvrage, à la catastrophe : après bien des péripéties, Ottilie, chargée de promener l'enfant né de Charlotte et d'Eduard – et qui ressemble étonnamment à Otto et Ottilie –, est troublée en revoyant Eduard après une longue absence, se met en retard et décide, alors que cela lui avait été formellement interdit, de rentrer en barque plutôt que de contourner le lac artificiellement créé. L'enfant se noie. Peu après, Ottilie meurt, et Eduard la rejoint dans la tombe.

La carte joue ainsi un rôle déterminant et funeste, puisqu'elle permet de concevoir des travaux d'ampleur bien éloignés des améliorations ponctuelles que le couple central menait au début du roman. Goethe est pleinement conscient de la valeur au moins autant heuristique que descriptive des cartes, lui qui en avait commandé lorsqu'il administrait les mines d'Ilmenau. Une carte sert à connaître le territoire pour le modifier. Alors que Goethe en cernait toutes les implications, qu'il en maîtrisait la technique et était proche de Bertuch et de son institut cartographique, il n'a pas jugé bon d'inclure une représentation de la carte du capitaine dans le roman. Le procédé n'aurait pourtant pas été nouveau : le précédent le plus célèbre n'est autre que la carte du pays de Tendre qui figure dans la *Clélie* de Madeleine de Scudéry (1654-1660) et a été par la suite imitée et parodiée. Si l'on considère également la profusion des représentations cartographiques produites à l'époque de Goethe pour illustrer des textes antiques comme l'*Odyssée* et la connaissance qu'en avait l'écrivain, on peut voir dans l'absence de carte des *Affinités électives* un choix délibéré. Dans le récit, Goethe met en scène l'établissement de la carte, sa manipulation et ses effets. En ne la présentant pas dans l'ouvrage, il garde ses distances à l'égard de cette technique et de la perspective propre qu'elle propose sur le territoire. L'approche cartographique n'en est qu'une parmi d'autres. L'objectivité qu'elle apporte ne l'emporte pas, du point de vue sémiologique, sur les rapports subjectifs présentés dans le roman.

1. Pour une analyse de la représentation cartographique et de son insertion dans le jeu indexical des *Affinités électives*, voir Robert Stockhammer, *Die Kartierung der Erde*, p. 137-157.

2. FA I. 8, p. 325-326.

Le capitaine cartographie le territoire en procédant à une triangulation qui suppose de se déplacer et de multiplier les points de vue pour construire un point de vue asubjectif surplombant les lieux, autrement dit une vue que *personne* ne peut avoir. En ce sens, la carte est intrinsèquement une fiction. Goethe mentionne explicitement la boussole, les instruments dont s'est muni le capitaine ainsi que les « mesures trigonométriques » qu'il entreprend. À l'époque, cette méthode de relevé géodésique est moins développée dans les régions allemandes qu'en France, où elle est notamment connue grâce aux travaux cartographiques des Cassini. Une telle précision dans la description du travail de cartographie est redéivable au modèle auquel Goethe a vraisemblablement eu recours pour construire la figure du capitaine. Dans son étude consacrée aux *Affinités électives*, Friedrich Kittler fait état de ressemblances frappantes entre le personnage du cartographe et un officier, Friedrich Karl Ferdinand von Müffling, Weiß de son nom d'usage, qui, dès la parution du roman, avait été rapproché du personnage d'Otto et dont Goethe était familier à Weimar¹. Müffling aussi s'était retrouvé sans emploi après une défaite militaire, lui aussi avait été protégé, en l'occurrence par le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach, dont *Les Affinités électives* proposeraient une figuration à petite échelle sous les traits d'Eduard. Müffling fut un cartographe éminent. Il contribua à l'établissement du réseau de triangulation pour la carte de Westphalie de Karl Ludwig von Lecoq levée entre 1795 et 1805 et fut par la suite en charge des levés topographiques des régions non mesurées entre Rhin et Thuringe. Il affina même par la suite le système de représentation de la déclivité par des hachures utilisant des lignes pointillées ou cassées.

Le lecteur dispose-t-il quant à lui des informations nécessaires à l'établissement de la carte que dresse le capitaine des *Affinités électives*? Le secrétaire de Goethe, Riemer, indiquait déjà avoir « esquissé le parc des *Affinités électives*² » dans une note de son journal le 2 septembre 1808, avant que Goethe n'achève le manuscrit.

Si cette esquisse a été produite (*planche 15*), c'est bien parce que l'intérêt pour la carte était fort dans l'entourage de Goethe, et que le roman, même en cours de conception, convie le lecteur à se poser la question de la configuration du domaine. L'existence de

1. Voir F. A. Kittler, *Dichter – Mutter – Kind*, chap. « Ottlie Hauptmann », p. 134-147.

2. R. Keil, « Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freundes von Goethe III ». La même entrée précise ensuite que Riemer et Goethe se sont entretenus le même jour du Kammerbühl, dont on disputait à l'époque l'origine volcanique, ce qui montre à quel point les préoccupations géologiques et littéraires sont concomitantes pendant cette période, comme le précisent également des lettres de Goethe datant de 1807 (lettre à Zelter du 27 juillet 1807, lettre du 10 août 1807 à Charlotte von Stein).



Planche 15 : Croquis du territoire des *Affinités électives*
de J. W. von Goethe par Friedrich Riemer (1808).
Goethe-und-Schiller-Archiv, Weimar, GSA 78/539,2.

cette tentative de cartographie de la part du secrétaire de l'écrivain confirme que Goethe a délibérément exclu la possibilité d'intégrer une carte du territoire à son roman. La perspective cartographique est présente dans le récit et écartée du livre lui-même. Tous les éléments sont donc réunis afin d'inciter le lecteur curieux à établir lui-même la carte.

Au moins trois chercheurs s'y sont risqués, curieusement sans faire référence à l'esquisse de Riemer. La tentative la plus récente précise les difficultés rencontrées lors de la cartographie. Stefanie Geißler-Latussek reconnaît qu'il est relativement aisé de produire une esquisse générale du domaine, mais elle démontre qu'il se révèle bien plus ardu de faire figurer les détails. Les raisons en sont simples : Goethe se garde de donner aucune indication de superficie ; il ne précise pas l'orientation du territoire ; la trajectoire du cours d'eau n'est pas décrite ; les altitudes ne sont pas mentionnées, non plus que les angles ou les distances¹. En se livrant à une analyse des cartes déjà proposées par Friedrich Nemec et Siegmar Gerndt², l'article montre à quel point ces dernières sont tributaires de la précision de la lecture du texte et comment elles comblent parfois à leur insu des lacunes dans la description. Geißler-Latussek justifie pour sa part point par point la reconstitution à laquelle elle procède, les zones de flou laissées par le texte et les hypothèses à produire pour que le récit de Goethe soit cohérent. Alors que Nemec avait conclu à une incohérence dans le roman, Geißler-Latussek démontre qu'il est parfaitement possible de faire coïncider les indications données si l'on détermine le parcours du ruisseau en fonction des autres précisions topographiques. Si la localisation de certains éléments est très floue de prime abord, laissant une bonne marge de manœuvre au lecteur cartographe, celle-ci se restreint drastiquement dès lors que l'on postule la cohérence géographique de l'ensemble. Certes, quelques éléments demeurent indéterminés dans leur localisation réciproque (les allées de tilleuls ou le débarcadère, par exemple). Geißler-Latussek donne néanmoins une carte qui, en dépit des approximations induites par les raisons qu'elle mentionne, n'en demeure pas moins plus précise et sûre que celles de Gerndt et de Nemec. Contrairement à eux, elle parvient notamment à orienter le territoire à partir d'un détail qui n'est pas sans rappeler l'ombre du géant dans le Conte : dans le chapitre 13 de la seconde partie, où l'accident se produit, Ottilie voit le soleil se coucher derrière les montagnes. Les derniers rayons se reflètent sur les vitres de la maison d'été, qui sont donc nécessairement orientées vers l'ouest. Dans la mesure où Ottilie, retardée par l'irruption d'Eduard, tâchera ensuite

1. S. Geißler-Latussek, « Der Landschaftsgarten in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*. Erneuter Versuch einer Kartographie », p. 71.

2. F. Nemec, *Die Ökonomie der « Wahlverwandtschaften »*, 3 cartes non paginées insérées après la p. 44 ; S. Gerndt, « Park und Garten in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften* », p. 146.

de traverser le lac à la barque pour rejoindre au plus vite Charlotte, il devient possible d'orienter l'ensemble de la carte par rapport aux points cardinaux.

Les tentatives cartographiques menées par des chercheurs démontrent à la fois la cohérence du territoire décrit par Goethe et l'impossibilité d'établir exactement la carte du capitaine à partir du récit. Pourtant, dans la fiction, le capitaine a bien procédé aux mesures nécessaires à son établissement. Pourquoi n'exprimer les distances que sous la forme de temps de marche ? Dans le roman, Goethe donne une indication *subjective* sur le territoire. Il le présente tel qu'il est vécu par les personnages, en fonction de leur vitesse de déplacement, et non tel qu'il existe indépendamment d'eux. Il existe donc une rupture franche entre la carte et la fiction. C'est cet écart entre récit et cartographie que Goethe travaille dans le roman. Le territoire objectif peut bien exister ; il n'en demeurera pas moins engagé dans les rapports subjectifs des personnages, qui décideront des aménagements du domaine en fonction de leurs passions. Impossible sans ces aménagements ouverts par le recours à la carte, le drame final se révèle être le pur fruit de l'attraction des sentiments. Tandis qu'il sait mettre à profit l'usage de la carte pour éclairer la valeur historique d'un texte comme dans le cas de l'Exode, Goethe joue dans les *Affinités électives* de l'espace qui sépare la logique du géomètre – rationnelle, quantifiable, mesurable, efficace – de celle des sentiments qui produisent leur propre (al-) chimie, démontrant que s'abstraire de la perspective subjective est une fiction que les passions humaines ne tarderont pas à réinvestir avec la force de leur déchaînement.

Le *Divan d'Orient et d'Occident* (1819)

Une dizaine d'années plus tard, Goethe publie un recueil tourné vers l'Orient arabe et persan, le *Divan d'Orient et d'Occident*. S'il n'y est pas explicitement question de carte comme dans le roman de 1809, l'orientation de l'ouvrage se manifeste jusque dans le jeu visuel entretenu avec la typographie, et qui s'articule intimement avec la pratique des langues étrangères et de la traduction. Ce jeu est rendu aussi possible par la connaissance précise que Goethe avait de la cartographie et qui lui permet de mettre en relation l'orientation des écritures latine et arabe avec les points cardinaux¹.

1. Les analyses qui suivent ont été développées plus en détail dans deux articles : M. Covindassamy, « Le(s) sens de l'écriture : Du *Divan occidental-oriental* au *Divan oriental d'Occident* » et « Im Sinne der Schrift : Orientierung in Goethes West-östlichem *Divan* ».

Lorsque le *Divan* paraît en 1819, le lecteur est invité dès la première page à considérer la mise en regard de l’Orient et de l’Occident (*planche 16*). À gauche, l’écriture arabe, littéralement indéchiffrable pour l’immense majorité des lecteurs de l’époque ; à droite, l’écriture gothique ornée d’arabesques. Les deux alphabets se font face et renvoient à la bipartition du titre : *west-östlich*, occidental-oriental. Cette disposition typographique est aussi bien topographique : elle crée le lieu d’un possible échange entre les deux mondes qu’elle contribue à constituer comme entités distinctes et opposées. L’enjeu du recueil est bien de mettre en relation des espaces culturels considérés comme séparés. L’une des modalités de ce dialogue se manifeste poétiquement par la manière dont la page et les écritures latine et arabe entrent en combinaison.

Le projet de Goethe naquit d’une rencontre avec un poète déjà vieux de quelques siècles, le Persan Hâfez de Chiraz, dont le recueil de poèmes fut publié en allemand par Joseph von Hammer-Purgstall en 1814. Le choc poétique fut tel que Goethe ne put que lui répondre. On le sait, Goethe s’intéressa très tôt à ce qu’il nomme l’Orient, puisqu’il apprit l’hébreu à l’âge de 12 ans. Vint ensuite la découverte de l’Islam à 23 ans grâce à sa rencontre avec Herder, qui l’incita à lire le Coran. Mais c’est avec la lecture de Hâfez que le dialogue poétique avec la poésie persane et arabe naît véritablement.

Dès le 16 mai 1815, il décrit en des termes pour partie géographiques le travail qu’il a engagé :

Mon intention est de relier avec enjouement l’Occident et l’Orient, le passé et le présent, le persan et l’allemand, de sorte que les mœurs et les tournures d’esprit des deux bords s’entrecroisent. [...]

Augmenté, [le petit volume] pourrait paraître par la suite sous le titre suivant : / Recueil de poèmes allemands en lien / constant avec le divan du chantre persan / Mahomed Schemseddin Hafis¹.

C’est à l’occasion de l’annonce de la parution du recueil en 1816 qu’est fixé le titre définitif, bien qu’il soit encore assorti d’un sous-titre explicatif : « *Divan occidental-oriental ou recueil de poèmes allemands en lien constant avec l’Orient*² ». L’explicitation donnée n’est pas inutile. Elle évite d’entendre la formule liminaire comme une tentative d’écrire un recueil qui soit à *la fois* occidental *et* oriental. Cette position impliquerait que Goethe considère connaître l’Orient au point d’écrire d’un point de vue double, ou en surplomb par rapport à son ancrage culturel et géographique d’origine. Le sous-titre montre qu’il n’en est rien.

1. FA II. 7 (34), lettre du 16 mai à Cotta (non envoyée), p. 451. Pour une étude de détail des titres successifs, on se reportera à FA I. 3/2, p. 875-877.

2. FA I. 3/1, p. 549-551, annonce du *Morgenblatt für gebildete Stände* du 24 février 1816.



Planche 16 : J. W. von Goethe, *West-östlicher Divan*, Stuttgart, Cotta, 1819, éd. originale.
Fondation Martin Bodmer, Cologny (Genève).

En 1819, alors que les lecteurs de l'arabe sont fort peu nombreux en terre germanophone, pourquoi proposer une mise en regard de l'écriture arabe et de l'écriture gothique ? Goethe est-il désormais un poète bilingue, universel ? Notons que le reste du recueil, en 1819, est écrit en caractères romains, et non gothiques comme la page de titre de droite. En un sens, les paratextes gothique et arabe semblent mis sur un même plan décoratif¹. À moins qu'ils n'en disent précisément plus qu'il y paraît. Contrairement à la gravure orientalisante qui s'y substituera en 1828, dans une édition que Goethe ne supervisera pas, la page de calligraphie arabe n'est pas strictement ornementale. La première édition propose un véritable texte en arabe, parfaitement lisible, et qui plus est original. Il ne s'agit pas du fac-similé d'un des nombreux manuscrits arabes que Goethe connaissait. Il a demandé à un arabisant, Kosegarten², de traduire le titre de son recueil. La page n'est donc en aucun cas une illustration ; elle est signifiante. L'intérêt de Goethe pour la calligraphie étant connu, on ne s'étonnera pas de la finesse avec laquelle il a su saisir le rôle crucial joué par l'alphabet arabe dans la culture musulmane, arabe et persane. Il ne s'est pas contenté de lire les poètes et les orientalistes pour nourrir son divan ; il a pris la peine d'apprendre à former les lettres et les mots, ce dont témoignent des pages manuscrites qui nous sont parvenues, comme cette calligraphie de la 114^e sourate du Coran³ tracée de sa main. Reproduire une calligraphie arabe au début du recueil, c'est donc offrir au lecteur un accès à ce rapport si singulier au tracé dans l'écriture arabe. Que Goethe n'ait guère tenté d'apprendre véritablement la langue ne l'a pas empêché de demander une exacte traduction du titre, plutôt que de reproduire un texte au hasard, pour des raisons ornementales. Les douze livres qui composent la partie poétique de l'ouvrage possèdent chacun un titre en allemand et une traduction en persan, certes translittérée en caractères latins, mais qui donne à entendre la musicalité des mots que peut receler l'écriture arabe, ce qui est une autre manière de s'en approcher. Que nous dit la version arabe du titre ? Sa traduction littérale serait « le divan oriental de l'auteur occidental ». On rejoint ici le sens du premier titre proposé par Goethe, à ceci près que l'accent est davantage mis sur la provenance géographique de l'auteur. Dans les deux

1. Goethe a d'ailleurs d'abord conçu le cartouche de la page en arabe d'après deux manuscrits qu'il connaissait avant de faire traduire le texte. Voir sur ce point A. Bosse, « Magische Präsenz. Zur Funktion von Schrift und Ornament in Goethes West-östlichem Divan », p. 324.

2. *Ibid.*, p. 324.

3. FA I. 3/1, partie iconographique, p. xxvi. Sur la perception de l'écriture arabe par Goethe, voir A. Bosse, « Magische Präsenz » et A. Polaschegg, *Der andere Orientalismus : Regeln deutsch-morgenländischer Imagination im 19. Jahrhundert*, p. 324-326.

cas – et c'est là que réside la différence avec le titre allemand ambigu –, le lien du recueil avec l'Orient et l'Occident n'est ni symétrique, ni réversible. Il y a bien mouvement d'une partie du monde vers une autre, et non juxtaposition statique.

Si l'on considère la version arabe à la lettre, on peut s'interroger sur le choix du terme « mu'allif » pour désigner l'auteur, Goethe. La première proposition qui viendrait à l'esprit pour désigner l'auteur d'un divan serait « shā'ir' », « poète ». Or ici, le terme arabe choisi désigne plus généralement un écrivain, si bien qu'il entre singulièrement en discordance avec la notion même de « divan », qui qualifie exclusivement un recueil poétique. Le choix peut se justifier par la présence dans le recueil d'une partie en prose aussi importante que la partie en vers. Elle la prolonge et a pour fonction de faciliter au lecteur la compréhension des poèmes en lui fournissant des informations relatives à « l'Orient », tout en retraçant les médiations par lesquelles Goethe est entré en relation avec cet espace culturel (récits de voyage, travaux d'orientalistes et de traducteurs). À ce titre, Goethe n'est pas seulement poète dans le *Divan* ; il est aussi prosateur. Le rapprochement entre « divan » et « mu'allif » n'en demeure pas moins étrange pour un lecteur arabophone – sauf à considérer la racine du terme, « alif », qui n'est autre que la première lettre de l'alphabet arabe. Cette racine désigne aussi l'action de lier, de relier, la ligature. Entendu de la sorte, « mu'allif » rend compte de la fonction de passeur que veut assumer Goethe entre l'Orient et l'Occident. Il est alors naturel que l'échange commence en arabe, plus précisément avec la lettre Alif (Al-divan...), qui vient relier, par le travail du « mu'allif », l'ouest et l'est géographiques.

Ce désir de mise en relation des deux espaces culturels trouve une traduction cartographique dans le recueil, si l'on y considère l'agencement des écritures arabe et latine dans la page de titre et sur les deux dernières pages du volume (*planche 17*), isolées après l'index, où elles sont également conjuguées. Chacune de ces deux pages est composée de deux quatrains, en alphabets latin et arabe. Le premier d'entre eux est intitulé « Silvestre de Sacy », du nom du célèbre orientaliste français (1758-1838), premier professeur d'arabe à l'École des langues orientales en 1795 puis titulaire de la chaire de persan au Collège de France en 1806. Écrit en allemand, il est suivi d'une traduction en prose arabe, elle aussi disposée sur quatre lignes, si bien qu'on pourrait la prendre pour un quatrain versifié. Bien entendu, la traduction en arabe d'un poème dédié à Silvestre de Sacy est un hommage rendu au grand orientaliste. Le premier poème placé sur la page suivante est un quatrain persan suivi de sa traduction en allemand. Un lecteur strictement germanophone n'est pas en mesure de savoir que nous sommes passés de l'arabe au persan. Il est encore moins à même de deviner que cette fois, l'original est en persan : il s'agit du dernier quatrain du *Jardin de roses* de Saadi.

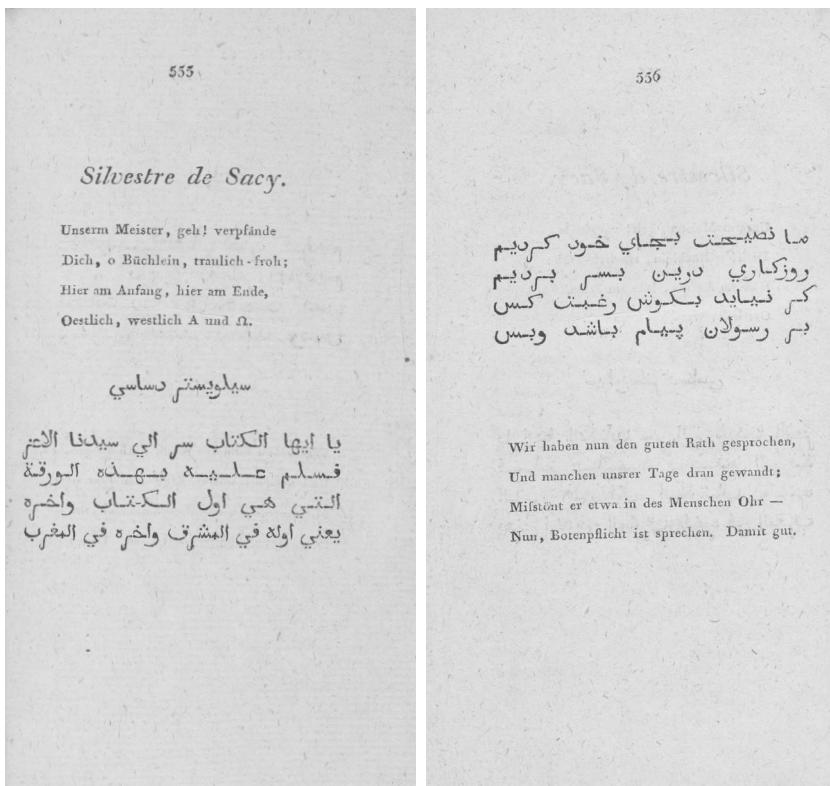


Planche 17 : J. W. von Goethe, *West-östlicher Divan*, Stuttgart, Cotta, 1819, éd. originale, p. 155 et 156.
Fondation Martin Bodmer, Cologny (Genève).

La disposition typographique des deux pages entrecroise les deux écritures sur le mode *abba* (a étant l'alphabet latin, b l'alphabet arabe). Elle y fait apparaître les trois langues de référence de l'ouvrage, l'arabe, le persan et l'allemand, dans une sorte de strette finale. Le tissage des langues et des écritures se fonde sur les trajectoires des traductions, de l'allemand vers l'arabe, puis du persan vers l'allemand. Il y a bien mise en circulation des langues, des significations et des écritures. Le seul maillon manquant semblerait être l'absence de traduction entre l'arabe et le persan. En réalité, l'histoire même de ces deux langues et notamment la reprise par le persan de l'alphabet arabe établissent de fait un lien profond et indéfectible entre elles. La rencontre des langues grâce à la traduction est mise en scène de façon dynamique – en cela, on voit la mise en acte des propos que Goethe tient sur la traduction dans le célèbre chapitre « Traductions » de son *Divan*¹. Il y distingue trois types de traduction. Dans le premier cas, il s'agit de faire connaître le sens du texte à l'étranger par une prose simple. Dans le deuxième, on utilise les formes de la culture d'accueil pour transmettre le contenu de l'œuvre originale. Dans un troisième temps, la traduction devient identique à l'original. Elle ne se substitue pas à l'original ; elle peut prendre sa place (Voß, le traducteur et cartographe d'Homère, en est un exemple aux yeux de Goethe). Goethe insiste sur le fait que les trois types sont tout aussi nécessaires et qu'ils entrent en interaction². Cette dynamique de la rencontre à poursuivre, qui malmène l'idée même d'une traduction canonique, répond parfaitement à l'entrecroisement des langues, des littératures et des écritures que présente le *Divan* de Goethe, et qui culmine dans le dernier double quatrain, où le lecteur n'est plus en mesure de savoir qui s'exprime : par-delà les siècles, les pays, les langues et les écritures, Goethe et Saadi unissent leurs voix pour dire les mots ultimes du recueil.

Les deux dernières pages du livre présentent un entrelacs textuel qui démontre le travail de mise en relation auquel s'est évertué Goethe. Mais s'agit-il véritablement de la fin du livre ? En ce qui concerne le dernier quatrain, il n'y a guère lieu d'en douter : dans le *Jardin de roses*, le poème vient également conclure ce livre qui mêle prose et poésie. En revanche, le statut du quatrain à Silvestre de Sacy est plus ambigu. Il relève manifestement de la dédicace :

Petit livre, à notre maître va,
Offre-toi, alerte et confiant.

1. Goethe, *Divan d'Orient et d'Occident*, trad. L. Cassagnau, p. 302-306.

2. FA I. 3/1, p. 282.

Ici au commencement, ici à la fin,
À l'est, à l'ouest, A et Ω¹.

La dédicace se voit placée à la fin du recueil, ce qui peut sembler étrange – sauf à considérer le livre à l'envers, autrement dit dans le sens de lecture du texte arabe. C'est bien ce qu'indique le quatrain lui-même, qui se dit être « ici au commencement, ici à la fin » : la fin du livre coïncide avec le début de l'ouvrage dans le sens de l'écriture arabe, donc avec l'exergue. C'est ce qui permet également de comprendre la double indication géographique, à l'est et à l'ouest, selon le sens de l'écriture et l'univers culturel de référence. La fin est le début, le début est la fin. Le livre est à prendre aussi bien à rebours. Grâce à cette double linéarité, il devient un carrefour, un lieu de croisement entre des sens de lecture induits par les graphies qu'il emploie.

À la jonction entre l'écriture de l'Orient et celle de l'Europe (dans la définition que Goethe donne de ces espaces), un autre alphabet apparaît discrètement sur cette page sous la forme des lettres grecques A et Ω. La première prête à confusion, puisque sous sa forme majuscule elle est commune à l'alphabet latin et à l'alphabet grec. L'oméga surprend d'autant plus dans le texte allemand que la rime contraint à prononcer la lettre « o » et non « oméga » (comme le suggère d'ailleurs l'expression allemande « das A und O », qui correspond à notre « l'alpha et l'oméga »). Cet usage unique de l'alphabet grec dans un ouvrage qui fait par ailleurs appel à la mythologie grecque interpelle. L'expression est empruntée à l'Apocalypse selon saint Jean, où Dieu le Seigneur dit « Je suis l'alpha et l'oméga », précisant selon les occurrences être présent, passé et à venir, ou encore le commencement et la fin, ou bien le premier et le dernier – elle-même référence au livre d'Isaïe (Ancien Testament) où Dieu dit être le commencement et la fin. L'Apocalypse établit ainsi un lien entre le Dieu de l'Ancien et celui du Nouveau Testament, donc entre deux dimensions que Goethe rapporte respectivement à l'Orient et à l'Occident. C'est bien la langue grecque qui a servi de vecteur de transmission entre eux, entre « l'Orient » qu'évoque Goethe dans ses souvenirs d'enfance, celui de la langue hébraïque et de l'Ancien Testament, et le monde européen qui s'est constitué à partir du christianisme, fondé par des textes sacrés écrits en grec. Entre l'écriture arabe et l'écriture latine, il y a le grec, qui a servi de pont entre l'Ancien et le Nouveau Testament, d'une langue à l'autre, d'un alphabet à un autre, tout comme Goethe jette à son époque un pont entre l'écriture arabe et l'écriture latine (jusque dans sa graphie gothique), entre le persan, l'arabe et l'allemand.

1. *Divan d'Orient et d'Occident*, p. 322, trad. modifiée (FA I. 3/1, p. 298).

Cette question de l'origine – historique, géographique, cartographique – renvoie au tout premier poème du *Divan*, « Hégire », référence explicite au départ de Mahomet pour Médine qui fonde le calendrier musulman par la rupture du prophète de l'islam avec son milieu d'origine pour fonder une communauté reposant sur les liens de la foi. Goethe utilise cette image pour montrer sa propre volonté de rompre avec les conflits politiques qui agitent l'Europe en 1814 et de trouver refuge en « Orient ». Mais on notera qu'il date ce poème du 24 décembre 1814, veille de Noël, de sorte qu'il fait coïncider le début du calendrier musulman avec celui du calendrier chrétien. Au début comme à la fin du recueil, Goethe s'emploie à mettre en relation les origines d'espaces réputés hétérogènes.

C'est dans l'agencement graphique des écritures dans un même espace de papier que la surface de la page devient carte terrestre où l'est comme l'ouest trouvent leur place. À lire l'étendue textuelle comme une carte, on voit bien que l'écriture latine, grecque ou gothique se dirige de gauche à droite, c'est-à-dire d'ouest en est. Quant à l'alphabet arabe, il chemine de droite à gauche, autrement dit d'est en ouest. L'Occident va vers l'Orient, et l'Orient vers l'Occident. Le projet poétique goethéen fait advenir le lieu de la rencontre précisément dans son livre, en mettant en scène les deux graphies au début et à la fin de l'ouvrage, et en rappelant la valeur médiane du grec, tant sur le plan géographique que philosophique, littéraire ou religieux. La représentation cartographique se révèle être un avatar de l'orientation graphique, et donc de la pensée qui la sous-tend. Accomplir le trajet proposé par ce livre, c'est renoncer à poursuivre la chimère d'être également de partout pour assumer la trajectoire accomplie dans le dialogue. Contrairement à la carte asubjective proposée par le capitaine dans les *Affinités électives*, il s'agit ici d'un trajet subjectif assumé qui anticipe sur la manière dont Goethe pensera à partir de 1827 le commerce littéraire de son temps par le biais de la notion de « Weltliteratur », déterminée par la qualité d'échange propre à une époque marquée par l'accélération des transports, la diffusion de la presse et la multiplication des traductions¹.

L'intérêt de Goethe pour la cartographie est profondément lié à sa fréquentation intime des langues et des littératures. Cet intérêt conjoint, présent dès l'enfance, se manifeste avec éclat lorsqu'il demande à Wilhelm von Humboldt de lui adresser les instructions nécessaires à l'établissement d'une carte européenne, idéalement mondiale à terme, de la répartition des langues. L'enjeu pour lui n'est autre que de saisir l'articulation entre la présence de l'homme sur Terre et sa manière de dire le monde. En cela, il est l'héritier de penseurs comme Herder ; mais ce qui le distingue

1. Voir J.-M. Valentin, « La “Weltliteratur” selon Goethe. Réalité et projet ».

d'eux tient à son approche visuelle et spatiale de la question. Elle transparaît jusque dans ses œuvres littéraires, où le fil cartographique contribue à nourrir la trame poétique. Loin de prendre la cartographie pour modèle, un certain nombre d'ouvrages de Goethe en font usage sur le mode du rapport productif, que ce soit en contribuant à la construction herméneutique de la lecture, en confrontant discours cartographique et logique du sentiment ou en déterminant la trajectoire d'une possible rencontre entre traditions poétiques étrangères. Les exemples pourraient être multipliés¹. La diffusion et le perfectionnement de la pratique cartographique en Europe vers 1800 impriment leur marque sur l'univers littéraire né sous la plume de Goethe.

1. On songe notamment au *Voyage des fils de Mégaprazon* et à *Wilhelm Meister*.

Bibliographie

- ADELUNG, Johann Christoph et VATER, Johann Severin, *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater Unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, 4 vol., Berlin, Vossische Buchhandlung, 1806-1817 [reprint : Hildesheim, Olms, 1970].
- Annalen der Literatur und Kunst in dem Oesterreichischen Kaiserthume*.
- Annalen der Literatur und Kunst des In – und Auslandes*.
- BAKHTIN, Mikhail, « The *Bildungsroman* and Its Significance in the History of Realism : Toward a Historical Typology of the Novel », in *Speech Genres and Other Late Essays*, trad. Vern W. McGee, Austin, University of Texas Press, 1986, p. 10-59.
- BARIC, Daniel, *Langue allemande, identité croate. Au fondement d'un particularisme culturel*, Paris, Armand Colin, 2013.
- BECKER, Hermann, *Goethe als Geograph*, t. 1, Berlin, Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht der Margaretenschule zu Berlin, R. Gaertners Verlagsbuchhandlung, 1894.
- BERNARD, Antonia, « J. Kopitar, lien vivant entre la slavistique et la germanistique », in Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Philologiques III. Qu'est-ce qu'une littérature nationale ? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Éditions de la MSH, 1994, p. 191-209.
- BESSE, Jean-Marc et PALKSY, Gilles, « Portraits de groupes. Les tableaux de montagnes et de fleuves au xix^e siècle », in Jean-Christophe Baily, Jean-Marc Besse et Gilles Palksy (éd.), *Le Monde sur une feuille. Les tableaux comparatifs de montagnes et de fleuves dans les atlas du xix^e siècle*, Lyon, Fage, 2014, p. 8-17.
- BLANKENSTEIN, David, « Le monde en cartes », in Bénédicte Savoy et David Blankenstein (dir.), *Les Frères Humboldt, l'Europe de l'Esprit*, Paris, PSL Research University / Jean-Pierre de Monza, 2014, p. 125-129.
- BOSSE, Anke, « Magische Präsenz. Zur Funktion von Schrift und Ornament in Goethes *West-östlichem Divan* », *Arcadia*, 33/2, 1998, p. 314-336.
- BRUN-TRIGAUD, Guylaine, *Le Croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au xix^e siècle*, Lyon, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, série Dialectologie 1, 1990.
- Bulletin de la Société de géographie*, t. 3, 1825.
- CHARPENTIER, Johann Friedrich Wilhelm von, *Mineralogische Geographie der Chursächsischen Lande*, Leipzig, Siegfried Lebrecht Crusius, 1778.
- CHASSAGNETTE, Axelle, « Une carte de l'Exode produite à Wittenberg en 1557 », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 24, 2006, p. 12-17.
- , « *Geographia sacra. Usages confessionnels de la cartographie biblique au xvi^e siècle* », in Kaspar von Greyerz, Thomas Kaufmann, Kim Siebenhüner et Roberto Zaugg (dir.), *Religion und Naturwissenschaften im 16. und 17. Jahrhundert*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 2010, p. 102-122.
- COVINDASSAMY, Mandana, « Le(s) sens de l'écriture : du *Divan occidental-oriental* au *Divan oriental d'Occident* », *Le Texte et l'idée*, 25, 2011, p. 47-66.
- , « Im Sinne der Schrift : Orientierung in Goethes *West-östlichem Divan* », *Goethe-Jahrbuch*, 131, 2014, p. 105-114.
- DOBROWSKY, Josef, *Slavin. Beiträge zur Kenntniss der Slawischen Literatur, Sprachkunde und Althertümer, nach allen Mundarten*, Prague, Herrl, 1808.

- ESPAGNE**, Michel et **MAUFROY**, Sandrine (dir.), *L'hellenisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, Paris, Demopolis, 2016.
- ETTE**, Ottmar (éd.), *Alexander von Humboldt-Handbuch. Leben-Werk-Wirkung*, Stuttgart, J.B. Metzler, 2018.
- et **MAIER**, Julia, *Alexander von Humboldt – Bilder-Welten. Die Zeichnungen aus den Amerikanischen Reisetagebüchern*, Munich, Prestel, 2018.
- GALL**, Lothar, *Wilhelm von Humboldt*, Berlin, Propyläen, 2011.
- GEISSLER-LATUSSEK**, Stefanie, «Der Landschaftsgarten in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*. Erneuter Versuch einer Kartographie», *Goethe-Jahrbuch*, 109, 1992, p. 69-76.
- GERNDT**, Siegmar, «Park und Garten in Goethes Roman *Die Wahlverwandtschaften*», in *Idealisierte Natur. Die literarische Kontroverse um den Landschaftsgarten des 18. und frühen 19. Jahrhunderts in Deutschland*, Stuttgart, Metzler, 1981.
- GOETHE**, Johann Wolfgang, *Werke*, herausgegeben im Auftrage der Großherzogin Sophie von Sachsen, 143 vol., Weimar, Böhlau, 1887-1919. [Weimarer Ausgabe] (abrégé WA)
- , *Goethes Werke, Briefe*, vol. 4, Weimar, Böhlau, 1889.
- , *Goethes Briefwechsel mit Wilhelm und Alexander von Humboldt*, éd. Ludwig Geiger, Berlin, H. Bondy, 1909.
- , *Corpus der Goethezeichnungen*, Nationale Forschungs – und Gedenkstätte der klassischen deutschen Literatur in Weimar, 10 vol., Leipzig, A. Seemann Buch – und Kunstverlag, 1958-1973.
- , *Sämtliche Werke. Briefe, Tagebücher und Gespräche*, éd. Friedmar Apel et al., 40 vol., Francfort-sur-le-Main et Berlin, Suhrkamp, 1987-2013. [Frankfurter Ausgabe] (abrégé FA)
- , *Divan d'Orient et d'Occident*, trad. Laurent Cassagnau, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- GOFFART**, Walter, *Historical Atlases : The First Three Hundred Years, 1570-1870*, Chicago – Londres, University of Chicago Press, 2003.
- GÖTTING**, Franz, «Die Bibliothek von Goethes Vater», *Nassauische Annalen*, 64, 1953, p. 23-69.
- GRIMM**, Gunter E., «Goethe und das *Nibelungenlied*. Eine Dokumentation», URL : http://www.goethezeitportal.de/fileadmin/PDF/wissen/projektepool/rezeption_nibelungen/goethe_grimm.pdf (dernière consultation le 7 novembre 2017).
- GRUMACH**, Ernst, *Goethe und die Antike : Eine Sammlung*, Berlin, de Gruyter, 1949.
- HEITZMANN**, Peter, «Die ersten geologischen Karten der Schweiz 1752-1853», *Cartographica Helvetica*, 38, 2008, p. 21-36.
- HUMBOLDT**, Alexander von et **BONPLAND**, Aimé, *Ideen zu einer Geographie der Pflanzen*, Tübingen, Cotta, 1807.
- , *Essai sur la géographie des plantes*, Paris, Levrault, Schoell & Cie, 1805.
- HUMBOLDT**, Alexander von et **COTTA**, Johann Friedrich von, *Briefwechsel*, éd. Urike Leitner, Berlin, Akademie Verlag, 2009.
- HUMBOLDT**, Wilhelm von, *Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweyten Bandes des Mithridates über die Cantabrische oder Baskische Sprache*, Berlin, In der Vossischen Buchhandlung, 1817.
- , *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java, nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, 3 vol., Berlin, Dümmler, 1836-1839.
- , *Gesammelte Schriften*, éd. Albert Leitzmann et al., 17 vol., Berlin, Behr, 1903-1936. (abrégé GS)
- Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, éd. Anna von Sydow, Berlin, Mittler, 1910.

- HUMBOLDT, Wilhelm von, *Briefe an Friedrich August Wolf*, éd. Philip Mattson, Berlin-New York, de Gruyter, 1990.
- , *Journal parisien (1797-1799)*, trad. Elisabeth Beyer, Arles, Solin-Actes Sud, 2001.
- , *Schriften zur Anthropologie der Basken*, éd. Bernhard Hurch, Paderborn, Schöningh, 2010.
- , *Baskische Wortstudien und Grammatik*, éd. Bernhard Hurch, Paderborn, Schöningh, 2012.
- , « Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques », trad. Sandrine Maufroy, in Michel Espagne et Sandrine Maufroy (dir.), *L'Hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, cit.
- JAGIĆ, Vatroslav (éd.), *Briefwechsel zwischen Dobrowsky und Kopitar*, Berlin, Weidmann, 1885.
- KÄHLER, Siegfried, *Wilhelm von Humboldt und der Staat : ein Beitrag zur Geschichte deutscher Lebensgestaltung um 1800*, Munich, Oldenbourg, 1927.
- KEFERSTEIN, Christian, *Deutschland, geognostisch-geologisch dargestellt, mit Charten und Durchschnittzeichnungen, welche einen geognostischen Atlas bilden. Eine Zeitschrift*, 7 vol., Weimar, Landes-Industrie-Comptoir, 1821-1831.
- KEIL, Robert, « Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freundes von Goethe III », *Deutsche Revue*, 11, 4, 1886, p. 33.
- KRITTER, Friedrich A., *Dichter – Mutter – Kind*, Munich, Fink, 1991.
- KÖDEL, Sven, *Die Enquête Coquebert de Montbret (1806-1812). Die Sprachen und Dialekte Frankreichs und die Wahrnehmung der französischen Sprachlandschaft während des Ersten Kaiserreichs*, Bamberg, University of Bamberg Press, 2014.
- KOPITAR, Jernej Bartholomaüs, *Grammatik der Slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark*, Ljubljana, Wilhelm Heinrich Korn, 1808.
- , « Adresse der künftigen slavischen Akademie, an den Verfasser des Aufsatzes : "Das vormalhige und das künftige Illyrien", im Decemberhefte der v. Archenholzischen Minerva 1809 », in *Vaterländische Blätter für den österreichischen Kaiserstaat*, Nr. LXXVII bis LXXXIV. Dinstag [sic] den 10. April 1810, p. 411-414.
- KRATZSCH, Konrad, *Verzeichnis von Goethes Landkarten. Nach den Beständen der Nationalen Forschungs – und Gedenkstätten der klassischen deutschen Literatur in Weimar* (tapuscrit), 1965.
- LABORDE, Léon de, *Sur l'Exode et les Nombres*, Paris-Leipzig, Jules Renouard, 1841.
- LABOULAISS-LESAGE, Isabelle, *Lectures et pratiques de l'espace : L'Itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'État (1755-1831)*, Paris, H. Champion, 1999.
- , « Reading a vision of space : The geographical map collection of Charles-Étienne Coquebert De Montbret (1755-1831) », *Imago Mundi : The International Journal for the History of Cartography*, 56 (1), 2004, p. 48-66.
- LAS CASES, Emmanuel (comte de), *Atlas historique, généalogique, chronologique et géographique*, par A. Le Sage, Paris, Sourdon, 1807.
- , *Las Cases, le mémorialiste de Napoléon*, Paris, A. Fayard, 1959.
- , *Le Mémorial de Sainte Hélène* par le Comte de Las Cases, éd. de G. Walter, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1956-1963.
- LUBRICH, Oliver (éd.), *Alexander von Humboldt. Das grafische Gesamtwerk*, Darmstadt, Lambert Schneider, 2014.
- LÜDTKE, Jens, *Die romanischen Sprachen im Mithridates von Adelung und Vater. Studie und Text*, Tübingen, Gunter Narr, 1978.

- MACHEAREN, Alan M., «The evolution of thematic cartography. A research methodology and historical review», *Cartographica : The International Journal for Geographic Information and Geovisualization*, 16 (1), juin 1979, p. 17-33.
- MACHER, Heinrich, «Goethe und Bertuch. Der Dichter und der *homo oeconomicus* im klassischen Weimar», in Gerhard R. Kaiser et Siegfried Seifert (dir.), *Friedrich Justin Bertuch (1747-1822) Verleger, Schriftsteller und Unternehmer im klassischen Weimar*, Tübingen, Max Niemeyer, 2000, p. 55-77.
- MATTSON, Philip, «Wilhelm von Humboldt und die Anfänge der Slawistik», *Zeitschrift für Slavische Philologie*, 38 (2), 1975, p. 302-323.
- MAUFROY, Sandrine, «Textes écrits sur l'Antiquité par Wilhelm von Humboldt. Présentation. Étudier "une nation, non pas des livres, mais des hommes"», in Michel Espagne et Sandrine Maufroy (dir.), *L'Hellenisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, cit., p. 289-313.
- MILDERNBERGER, Hermann, «Goethe als Zeichner», in Manfred Wenzel, Andreas Beyer et Ernst Osterkamp (éd.), *Goethe-Handbuch. Supplemente. Band 3 : Kunst*, Stuttgart-Weimar, J.B. Metzler, 2011, p. 28-45.
- MOMMSEN, Katharina, «Warum schrieb Goethe die Judenpredigt?», *Goethe-Jahrbuch*, 131, 2014, p. 79-88.
- MUELLER-VOLLMER, Kurt, *Wilhelm von Humboldt Sprachwissenschaft. Ein kommentiertes Verzeichnis des sprachwissenschaftlichen Nachlasses*, Paderborn-Munich-Vienne-Zurich, Ferdinand Schöningh, 1993.
- NEMEC, Friedrich, *Die Ökonomie der «Wahlverwandtschaften»*, Munich, Fink, 1973.
- NORDMAN, Daniel, «La notion de limite linguistique : l'enquête de Coquebert de Montbret sous le Premier Empire», *La Frontière*, Actes du colloque franco-italien d'études alpines, Grenoble, Centre de recherche d'Histoire de l'Italie et des Pays alpins, 1989, p. 13-34.
- et OZOUF-MARIGNIER, Marie-Vic (dir.), *Atlas de la Révolution française*, 4. *Le territoire, 1. Réalités et représentations*, Paris, EHESS, 1989, p. 69-71.
- NOYES, John K., «Goethe and the cartographic representation of nature around 1800», in Anders Engberg-Pedersen (dir.), *Literature and Cartography. Theories, Histories, Genres*, Cambridge-Londres, The MIT Press, 2017, p. 253-278.
- OESTERLE, Günter, «Bild – und Rätselstrukturen in Goethe "Das Märchen"», URL : http://www.goethezeitportal.de/db/wiss/goethe/maerchen_oesterle.pdf également in Helmut J. Schneider et Thomas Wirtz (dir.), *Bildersturm und Bilderflut um 1800*, Bielefeld, Aisthesis, 2001, p. 184-209.
- OMALIUS D'HALLOY, Jean-Baptiste-Julien d', *Observations sur un essai de carte géologique de la France, des Pays-Bas et des contrées voisines dressée par J. d'Omalius d'Halloy d'après des matériaux recueillis de concert avec M. le baron Coquebert de Montbret*, Paris, M^{me} Huzard, 1823.
- PALSKY, Gilles, «Origines et évolution de la cartographie thématique (xvii^e-xix^e siècle)», *Revista da Faculdade de Letras – Geografia* I^{re} série, vol. XIV, Porto, 1998, p. 39-60.
- , «Le code des couleurs dans les cartes géologiques du xix^e siècle», *Bulletin du Comité français de cartographie*, 159, mars 1999, p. 63-70.
- PIPER, Andrew, «Mapping vision : Goethe, cartography, and the novel», in Jaimey Fisher et Barbara Mennel (dir.), *Spatial Turns, Spatial Turns : Space, Place, and Mobility in German Literary and Visual Culture*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2010, p. 27-51.
- POLASCHEGG, Andrea, *Der andere Orientalismus : Regeln deutsch-morgenländischer Imagination im 19. Jahrhundert*, Berlin-New York, de Gruyter, 2005.
- QUILLIEN, Jean, *L'Anthropologie philosophique de G. de Humboldt*, Villeneuve-d'Ascq, PUL, 1991.

- ROBINSON, Arthur H., *Early thematic mapping in the history of cartography*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1982.
- SAVOY, Bénédicte et BLANKENSTEIN, David, *Les Frères Humboldt, l'Europe de l'Esprit*, Paris, PSL Research University – Jean-Pierre de Monza, 2014.
- SCHÄFER-WEISS, Dorothea et VERSEMANN, Jens, «The influence of Goethe's *Farbenlehre* on early geological map colouring : Goethe's contribution to Christian Keferstein's *General Charte von Deutschland* (1821)», *Imago Mundi : The International Journal for the History of Cartography*, 57 (2), 2005, p. 164-184.
- SCHLÖZER, August Ludwig, *Allgemeine Nordische Geschichte. Aus den neuesten und besten Nordischen Schriftstellern und nach eigenen Untersuchungen beschrieben, und als eine Geographische und Historische Einleitung zur richtigern Kenntniß aller Skandinavischen, Finnischen, Slavischen, Lettischen, und Sibirischen Völker, besonders in alten und mittleren Zeiten*, Halle, Johann Justinus Gebauer, 1771.
- , *Nestor : Russische Annalen in ihrer Slawischen Grundsprache verglichen, übersetzt und erklärt von A. L. Schrözer*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1802.
- SCHMITTHENNER, Heinrich, «Carl Ritter und Goethe», *Geographische Zeitschrift*, 43 (5), 1937, p. 161-175.
- STEINER, Walter, «Christian Keferstein und das Erscheinen der ersten geologischen Übersichtskarte von Mitteleuropa im Jahre 1821», in Hans Prescher (éd.), *Geologen der Goethezeit*, Essen, Glückauf, 1981, p. 99-147.
- STOCKHAMMER, Robert, *Die Kartierung der Erde*, Munich, Fink, 2007.
- THOUARD, Denis, *Et toute langue est étrangère. Le projet de Humboldt*, Paris, Les Belles Lettres, 2016.
- TRABANT, Jürgen, *Weltansichten. Wilhelm von Humboldt's Sprachprojekt*, Munich, C. H. Beck, 2012.
- , «Du grec aux langues du monde. Über das Studium des Alterthums comme base du projet anthropologique et linguistique de Humboldt», in Michel Espagne et Sandrine Maufray (dir.), *L'Hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, cit.
- VALENTIN, Jean-Marie, «La "Weltliteratur" selon Goethe. Réalité et projet», in *Minerve et les muses. Essais de littérature allemande*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 231-249.
- VOIGT, Johann Carl Wilhelm, *Geschichte des Ilmenauischen Bergbaues : nebst einer geognostischen Darstellung der dasigen Gegend und einem Plane, wie das Werk mit Vortheil wieder anzugreifen*, Sondershausen & Nordhausen, verlegt von dem Sohne des Verfassers, 1821.
- Voss, Johann Heinrich, «Alte Weltkunde», *Jenaer Allgemeine Literaturzeitung*, 2, 1804, p. i-xxxvi.
- WAHLE, Julius, «Auslegungen des Märchens», *Goethe-Jahrbuch*, 25, 1904, p. 37-44.
- WYDER, Margrit, «Vom Brocken zum Himalaja. Goethes "Höhen der alten und neuen Welt" und ihre Wirkungen», *Goethe-Jahrbuch*, 121, 2004, p. 141-164.
- , «Höhen der alten und neuen Welt : Goethes Beitrag zum Genre der vergleichenden Höhendarstellungen», *Cartographica Helvetica*, 39, 2009, p. 11-26.

Table des matières

9	73
Avant-propos	Notes de la traductrice
11	
Créer l'espace des langues	
13	76
Les étapes d'un projet novateur, par Sandrine Maufroy	Carte générale des langues d'Europe, par Julien Cavero
21	79
Wilhelm von Humboldt, un linguiste géographe, par David Blankenstein	Dresser la carte, par Julien Cavero
27	85
Les langues en carte, par Julien Cavero	Goethe, écrivain cartographe
33	87
Les « instructions » de Wilhelm von Humboldt	Les cartes et les langues, par Julien Cavero et Mandana Covindassamy
35	113
Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues, traduit de l'allemand par Sandrine Maufroy	Écrire sous le signe des cartes, par Mandana Covindassamy
	137
	Bibliographie

Dans la collection « Versions françaises »

Fondée et dirigée par Lucie Marignac

Curiosité, intérêt, admiration, attachement – tout lecteur a, un jour ou l'autre, éprouvé ces sentiments pour un texte qu'il lui semblait découvrir, réinventer, s'approprier. Ce texte est devenu le sien, celui qu'il voudrait lire et relire, éditer, traduire, annoter, présenter, commenter.

Rejoignant l'une des traditions les plus anciennes de l'École normale, ses élèves et anciens élèves, enseignants et chercheurs s'attachent ici à faire connaître « leur » texte, un auteur, une période, un mouvement d'idées, une forme d'écriture dont ils sont parfois devenus spécialistes. Texte important, souvent négligé, jamais traduit, inédit ou épuisé, indisponible.

Ainsi peuvent se redessiner, à partir de fragments divers, certains ensembles oubliés, et s'affirmer peu à peu la cohérence de ces « versions françaises ».

Cesare Beccaria, *Recherches concernant la nature du style*, édition de Bernard Pautrat, 2001, 216 pages.

Jeremy Bentham, *Garanties contre l'abus de pouvoir et autres écrits sur la liberté politique*, édition de Marie-Laure Leroy, 2001, 2^e tirage, 2016, 288 pages.

Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, 2002, 272 pages.

Dorothy Wordsworth & William Wordsworth, *Voyage en Écosse. Journal et poèmes*, édition de Florence Gaillet, 2002, 384 pages.

Pietro Aretino, *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, édition d'Elsa Kammerer, 2004, 232 pages.

William E. B. Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, édition de Magali Bessone, 2004, 344 pages.

Sarah Orne Jewett, *Le Pays des sapins pointus et autres récits*, édition de Cécile Roudeau, 2004, 368 pages.

Lu Xun, *Errances*, édition de Sebastian Veg, 2004, 360 pages.

Henry David Thoreau, *Les Forêts du Maine*, édition de François Specq, 2004, 528 pages.

Lou Andreas-Salomé, *Le Diable et sa grand-mère*, édition de Pascale Hummel, 2005, 96 pages.

Tommaso Campanella, *Sur la mission de la France*, édition de Florence Plouchart-Cohn, 2005, 256 pages.

Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco, édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, 2^e éd., 2005, 2^e tirage, 2011, 496 pages.

Le Lai du cor et Le Manteau mal taillé. *Les dessous de la Table ronde*, édition de Nathalie Koble, préface d'Emmanuèle Baumgartner, 2005, 184 pages.

Lou Andreas-Salomé, *L'Heure sans Dieu et autres histoires pour enfants*, édition de Pascale Hummel, 2006, 192 pages.

Frederick Douglass, Henry David Thoreau, *De l'esclavage en Amérique*, édition de François Specq, 2006, 2^e tirage, 2016, 208 pages.

Friedrich von Schelling, *De l'âme du monde*, édition de Stéphane Schmitt, 2007, 3^e tirage, 2013, 322 pages.

José Ortega y Gasset, *L'Homme et les gens*, édition de François Géal, préface de Christian Baudelot, 2008, 2^e tirage, 2016, 278 pages.

Niccolò Tommaseo, *Fidélité*, édition d'Aurélie Gendrat-Claudel, 2008, 272 pages.

Kaneko Mitsuharu, *Histoire spirituelle du désespoir*, édition de Benoît Grévin, 2009, 272 pages.

Nathaniel Hawthorne, *La Semblance du vivant. Contes d'images et d'effigies*, édition de Ronald Jenn et Bruno Monfort, 2010, 368 pages.

Lu Xun, *Cris*, édition de Sebastian Veg, 2010, 304 pages.

Herman Melville, *Derniers poèmes*, édition d'Agnès Derail et Bruno Monfort, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Marc Midan et Cécile Roudeau, préface de Philippe Jaworski, 2010, 224 pages.

Margaret Fuller, *Des femmes en Amérique*, édition de François Specq, 2011, 116 pages.

-
- Immanuel Kant, *Sur le mal radical dans la nature humaine*, édition de Frédéric Gain, 2^e éd., 2011, 2^e tirage, 2015, 176 pages.
- Giovanni Botero, *Des causes de la grandeur des villes*, édition de Romain Descendre, 2013, 192 pages.
- Konrad Fiedler, *Aphorismes*, édition de Danièle Cohn, 2013, 128 pages.
- José Natividad Ic Xec, *La Femme sans tête et autres histoires mayas*, édition de Nicole Genaille, 2013, 146 pages.
- Margaret Cavendish, *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie*, édition de Constance Lacroix, préface de Lise Cottegnies, 2014, 140 pages.
- Washington Irving, *Les Déterreurs de trésors*, édition de Thomas Constantinesco et Bruno Monfort, 2014, 136 pages.
- Le Conseil de la cloche et autres nouvelles grecques (1877-2008)*, édition de Stéphane Sawas, 2^e éd., 2015, 216 pages.
- Edmondo De Amicis, *Souvenirs de Paris*, édition d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudel, 2015, 202 pages.
- Emilia Dvorianova, *Chaconne*, édition de Marie Vrinat, 2015, 134 pages.
- William James, *De l'immortalité humaine*, édition de Jim Gabaret, 2015, 140 pages.
- Thomas Jefferson, *Observations sur l'État de Virginie*, édition de François Specq, 2015, 316 pages.
- Lu Xun, *Nouvelles et poèmes en prose (Errances, Cris, Mauvaises herbes)*, édition de Sebastian Veg, 2015, 664 pages.
- Georg Simmel, *Face à la guerre. Écrits 1914-1916*, édition de Jean-Luc Evard, 2015, 120 pages.
- Puritains d'Amérique. Prestige et déclin d'une théocratie. Textes choisis 1620-1750*, édition dirigée par Agnès Derail, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Laurent Folliot, Bruno Monfort et Cécile Roudeau, 2016, 396 pages.
- Carry van Bruggen, *Eva*, édition de Sandrine Maufroy, 2016, 290 pages.
- Konrad Fiedler, *Sur l'origine de l'activité artistique*, édition de Danièle Cohn, 2^e éd., 2017, 172 pages.
- Luis de Góngora y Argote, *Solitudes*, édition de Robert Jammes, 2017, 384 pages.

Niccolò Machiavelli, *Discours sur notre langue*, édition de Laurent Vallance, 2017, 130 pages.

Mihail Sadoveanu, *Le Règne du prince Douca ou le Signe du Cancer*, édition de Philippe Préaux, 2017, 492 pages.

Gertrude Stein, *Narration*, édition de Chloé Thomas, préface de Christine Savinel, 2017, 118 pages.

Theodor W. Adorno, *L'Actualité de la philosophie et autres essais*, édition de Jacques-Olivier Bégot, 2^e éd. 2018, 116 pages.

Henry William Auden, *Καλλιγραφία. Comment écrire comme Platon ? Phraséologie grecque*, édition de Jérémie Pinguet, préface d'Estelle Oudot, 2018, 192 pages.

Gianfranco Folena, *Traduire en langue vulgaire*, édition de Lucie Marignac, traduction d'Anouchka Lazarev et Lucie Marignac, postface de Christophe Mileschi, 2018, 144 pages.

Karl Popper, *Le Soi et son cerveau. Plaidoyer pour l'interactionnisme*, édition de Daniel Pimbé, 2018, 422 pages.

Bramante, *Sonnets*, édition de Christophe Mileschi, postface de Claire Lesage, 2019, 98 pages.

Shelby Foote, *L'Amour en saison sèche*, édition de Paul Carmignani, 2019, 320 pages.

Karl Popper, *Apprentissage et découverte. Écrits de jeunesse (Vienne 1925-1935)*, édition de Gilles Campagnolo, 2019, 310 pages.

Edmondo De Amicis, *Un carrosse démocratique. Une année dans les tramways de Turin à la Belle Époque*, édition de Mariella Colin et Emmanuelle Genevois, 2020 (à paraître).

Imprimerie Maury
N° d'impression :
Dépôt légal : janvier 2020